

米澤穂信

Honobu Yonezawa

ふたりの
距離の
概算

It walks by past





J-GARDEN.FR



KO-FI.COM/JGARDEN



TRADUCTION
RAITEI



JGARDENSCAN



J-GARDENFANTRAD



JGARDENFANTRAD



JGARDEN_



DISCORD.GG/XYEJAJ4

Cela reste une traduction de fan et par conséquent non officielle. Achetez la série quand elle sort en France pour soutenir l'auteur et le marché.

米澤穂信

It walks by past

Honobu Yonezawa

ふたりの距離の概算



Trop long si l'on ne fait que courir

<1>>> La table d'accueil est juste ici

<2>>> Les amis, ça se fête

<3>>> Une enseigne vraiment merveilleuse

<4>>> Plus simple de juste lâcher prise

<5>>> Estimer la distance entre deux personnes

Tu devrais pouvoir atteindre ce que tu veux, où que ce soit



Classic Literature Club series

〈古典部〉シリーズ *Koten-bu*

Tome 5

Approximating the Distance between Two People

(ふたりの距離の概算) / It walks by past¹

Estimer La Distance Entre Deux Personnes / Le passé passe à côté

¹ Référence expliquée en fin de tome

Trop long si l'on ne fait que courir

1. Présent : 0 km

Au final, il n'avait pas plu. Dire que j'avais tant prié pour cela.

L'an passé non plus, mes prières n'avaient pas été exaucées. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : prier pour la pluie était totalement inutile. Maintenant que je l'avais compris, je suppose que je pourrais accepter plus sereinement l'inévitable l'an prochain lorsque cela se reproduira. Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. Si je dois le faire, je le fais vite. Aujourd'hui, moi, Houtarou Oreki, j'avais appris que prier pour la pluie n'était pas quelque chose que j'étais tenu de faire.

Des mille élèves du lycée Kamiyama qui se trouvaient initialement dispersés sur le terrain, un tiers avait déjà disparu. Ils s'étaient engagés dans un voyage menant jusqu'aux confins lointains de l'horizon. Je savais bien que ce qu'ils faisaient ne relevait que d'un labeur sans rendement, mais je n'en éprouvais aucune pitié. Après tout, j'allais bientôt les suivre dans leur calvaire.

Un grincement agressif déchira l'air lorsque le mégaphone fut rallumé, et un ordre en sortit.

— Voilà pour les terminale. La classe de 1^{re} A², en avant.

Mes camarades avancèrent vers leurs positions comme s'ils étaient tirés par une force invisible. Certains arboraient un visage brûlant d'enthousiasme, mais la plupart affichaient une résignation si profonde qu'elle en devenait presque sereine. Je devais certainement avoir la même expression.

Une ligne de craie avait été tracée au sol. À côté se tenait un membre du comité d'organisation, un pistolet à la main. Il n'avait rien, absolument rien, de la

² Ils sont maintenant en première. La classe de Houtarou est la première-A.

sévérité inflexible qu'on attend d'un bourreau chargé de rendre une sentence cruelle. Vu son visage faisant encore très « collègue », il devait être en seconde. Il fixait son chronomètre avec l'intensité d'un instrument qui ne tolérerait pas le moindre désordre.

En fin de compte, il se contentait d'appliquer des ordres. Il ne réfléchissait probablement pas à la portée particulière de ce qu'il nous infligeait. Et même s'il y songeait, ce serait sans doute pour conclure quelque chose dans ce goût-là :

« Ce n'est pas moi qui décide. Mes supérieurs m'ont dit de faire ça, et je dois accomplir ma tâche. Ce n'est pas comme si je voulais le faire, donc je n'en porte aucune responsabilité. » C'était précisément ce raisonnement qui lui permettait de commettre une cruauté incalculable sans même sourciller.

Lentement, il leva le pistolet.

Peut-être qu'au dernier instant, à cet instant même, une pluie diluvienne, soudaine au point de bouleverser l'histoire de la météorologie, s'abattait sur nous. Et pourtant, le ciel de juillet demeurait si clair, si éclatant, qu'il m'exaspérait. Même les renards n'auraient pas l'idée de se marier³ par un temps pareil.

— À vos marques.

Ah, c'est vrai. Ne l'avais-je pas compris une seconde plus tôt ? Le ciel n'avait pas répondu à nos prières. Il ne me restait qu'à trouver une solution par mes propres moyens. Jusqu'au bout, le membre du comité d'organisation ne leva pas les yeux de son chronomètre. D'un doigt mince, il pressa la détente.

Un bruit sec déchira l'air, et une fumée blanche s'échappa du canon.

C'était la Coupe Hoshigaya⁴ du lycée Kamiyama. Enfin, la 1^{re} A recevait l'ordre de partir au pas de course.

³ Dans le folklore japonais, « le mariage des renards » désigne une averse alors que le soleil brille. Or le ciel est si clair que même une averse par temps clair serait inespérée.

⁴ Note de l'auteur : Dans l'histoire, j'ai écrit qu'il fallait courir 20 km, mais dans mon propre lycée, la distance était de 15 km. Nous courions sur une route de montagne peu fréquentée. Plus que la distance elle-même, c'étaient les variations de dénivelé qui rendaient l'épreuve difficile.

Le lycée Kamiyama était célèbre pour l'ardeur qu'il consacrait aux activités de club, au point qu'il aurait été fastidieux de simplement compter combien il en existait. Si ma mémoire était bonne, on dépassait cette année les cinquante.

Le Festival Culturel d'automne durait trois jours, et la passion qui l'entourait était telle que quiconque gardant la tête froide admettrait volontiers que tout le monde en faisait un peu trop.

En contrepartie, cela signifiait aussi une profusion d'événements sportifs. Bien que personne, l'an dernier, n'eût été en mesure de représenter notre lycée à l'interlycées sportif, j'avais entendu dire que les clubs d'arts martiaux avaient obtenu de bons résultats. Une fois le Festival Culturel terminé, l'agitation retombait un peu, mais le Festival Sportif prenait immédiatement le relais. De plus, bon nombre de tournois importants se déroulaient juste après la rentrée. Cela ne me paraissait pas si éprouvant. Je n'étais pas non plus débordant d'envie d'y participer, mais je pouvais au moins accepter de jouer l'attrapeur en volley-ball ou de courir dans un relais 200 mètres. Si je devais vraiment m'y résoudre, je pouvais bien transpirer un peu et offrir un sourire.

Mais ce sourire-là, je ne pouvais même pas le forcer lorsqu'on m'annonça qu'il faudrait courir davantage.

...Plus précisément, lorsqu'on me dit qu'il faudrait courir vingt mille mètres.

Le tournoi de course longue distance du lycée Kamiyama, qui avait lieu chaque année fin mai, portait officiellement le nom de « Coupe Hoshigaya ». Apparemment, elle avait été baptisée ainsi en hommage à un ancien élève devenu coureur de fond reconnu au Japon. Personne n'utilisait ce nom. À l'inverse du Festival Culturel, qu'on appelait par un terme énigmatique, « Kanya », bien qu'il n'eût pas de nom officiel, la « Coupe Hoshigaya » était presque toujours désignée sous l'expression « L'Épreuve du Marathon ». Dans mon cas, toutefois, comme mon ami Satoshi Fukube ne l'appelait que sous ce nom-là, il avait fini par me rester.

Peut-être aurais-je dû me réjouir que cette épreuve soit plus courte qu'un véritable marathon, mais dans le fond, j'aurais sincèrement préféré qu'il pleuve aujourd'hui. Selon Satoshi, la note concernant l'usage de la voirie publique précisait qu'en cas de pluie, l'épreuve serait immédiatement

interrompue et ne reprendrait pas de la journée. Mais il avait ajouté : « C'est étrange, tu ne trouves pas ? D'après les archives, la Coupe Hoshigaya n'a encore jamais été interrompue. »

Il devait bien exister une divinité qui veillait sur les athlètes de la Coupe Hoshigaya. Si c'était bien le cas, cet esprit était manifestement pourri jusqu'à l'os.

Je portais un T-shirt blanc à manches courtes et un short d'un ton oscillant entre le rouge et le violet, dans le style cramoisi. Les filles portaient un short moulant de la même couleur. L'emblème du lycée était brodé sur la poitrine, et juste en dessous était cousu un dossard en papier indiquant la classe et le nom de l'élève. Le fil retenant mon « 1re A / Oreki » commençait déjà à s'effiloche. Coudre ce truc m'avait agacé, et j'avais fait le travail à moitié. Pas vraiment brillant de ma part.

On était fin mai, il ne pleuvait donc pas autant qu'en pleine saison des pluies. Comme il était impossible de reporter l'épreuve au lendemain, le samedi, en cas d'annulation, on devinait aisément le peu d'égards accordés à notre sort. Comme le départ avait lieu à neuf heures, il faisait encore désagréablement froid. Lorsque le soleil monterait, j'allais immanquablement commencer à transpirer.

Sur le terrain, outre le portail principal, il existait une seconde sortie, et toute la 1re A s'y engagea au moment de commencer à courir.

Au revoir, lycée Kamiyama. Puissions-nous nous revoir dans vingt kilomètres.

Le parcours de la Coupe Hoshigaya n'était pas tracé avec une grande précision : les seules instructions concrètes se résumaient à « contourner l'arrière du lycée ». Le problème, c'est que l'arrière du lycée donnait sur une zone montagneuse qui s'étendait jusqu'aux Kamikakiuchi enneigées. En réalité, la « course de fond » relevait plutôt de la randonnée d'endurance.

Je connaissais le parcours par cœur.

On longe un moment la rivière qui coule devant le lycée, puis on bifurque à droite, au premier croisement, par une route en pente. La montée est douce au début, puis devient rapidement abrupte. À l'approche du sommet, la pente se transforme en un mur impitoyable.

Une fois en haut, la route plonge aussitôt. Comme la montée, la descente est longue, plus violente encore qu'on ne le pense, et nos genoux épuisés ne tardent pas à protester. La fin de la descente débouche sur une vaste étendue rurale. Quelques maisons apparaissent çà et là. La route est presque plate, mais elle file tout droit, interminable, et c'est cette portion qui inflige le plus de dégâts au moral.

À la fin de cette longue ligne droite s'élève une autre colline, mais moins brutale que la précédente. Toutefois, la route devient extrêmement sinueuse, et l'enchaînement de virages en épingle détruit le rythme de la course.

Au-delà s'étend Jinde, dans le nord-est de Kamiyama, là où habite Chitanda. On descend sous-bois en suivant un mince cours d'eau.

En continuant à travers la vallée, on finit par retrouver la ville. Mais il est évidemment impossible de courir au milieu d'une route fréquentée par les voitures, si bien que l'on emprunte une voie secondaire. Après être passés devant le sanctuaire Arekusa et après avoir aperçu l'hôpital Rengô, d'un blanc immaculé, on commence enfin à distinguer le lycée Kamiyama.

Comment le savais-je ? Eh bien, je l'avais couru l'an passé. Je connaissais chaque mètre du début à la fin. Mais cette connaissance ne rendait pas la distance plus courte. Je comprenais parfaitement où il fallait aller, mais j'avais besoin d'omettre mentalement tout ce qui permettait d'y parvenir. C'était probablement impossible, mais aussi, paradoxalement, la stratégie la plus optimale. Autrement dit, lorsqu'on doit parcourir vingt kilomètres, on devrait au moins pouvoir choisir de prendre un bus ou un vélo. Malheureusement, mon raisonnement extraordinairement rationnel ne semblait pas prêt d'être pris en compte.

Nous atteignîmes d'abord la rivière devant le lycée, et déjà surgissaient les ennuis. L'essentiel du parcours se déroulait dans des zones peu fréquentées, mais cette portion-là seule donnait sur une route de contournement, donc de nombreuses voitures passaient. Il n'y avait même pas un trottoir séparant les piétons des voitures, mais seulement une ligne blanche. La seule raison pour laquelle nous étions obligés de partir si tôt était d'éviter d'engorger la circulation.

Les élèves de la 1^{re} A couraient en file indienne, dans le mince espace délimité par la ligne blanche. C'était le seul kilomètre des vingt où les rapides et les lents devaient courir exactement à la même allure.

Sinon, ils risquaient de déborder sur la chaussée. L'an passé, on nous laissait plus ou moins élargir la file, mais cette année c'était strictement interdit. C'était une mesure décidée après qu'un terminale eut été renversé par une voiture hier. Grâce à cela, nous avions la joie immense d'être entassés dans une file étroite et pénible à courir.

Impossible donc de marcher sur ce kilomètre. La file avançait à un petit trot régulier. La route était longue. Si je me persuadais que ce jogging était une version supérieure de la marche, je pouvais tolérer ça.

Le kilomètre s'acheva sans trop de peine, et le parcours décrivit un large virage à droite. Nous quittâmes la route principale menant à la ville pour remonter vers l'arrière du lycée. La montée commençait.

La file se désagrégea. Comme s'ils libéraient d'un coup la frustration de ne pas avoir pu courir à leur rythme, les plus sportifs s'élancèrent immédiatement. Plusieurs groupes de filles, motivées sans doute par une promesse de courir ensemble, prirent aussi de l'avance.

Et moi, je ralentis.

...Encore un peu plus.

J'étais pratiquement en train de marcher, mais je continuais à donner l'illusion que je courais.

Désolé pour vous, fiers athlètes de la Coupe Hoshigaya, mais je ne peux pas me permettre d'être aussi insouciant. Durant ces vingt kilomètres, je devais absolument découvrir quelque chose, et il ne m'en restait déjà plus que dix-neuf. Environ cent mètres après le début de la montée, une voix retentit derrière moi.

— Ah, le voilà.

Je ne me retournai pas. La personne qui avait parlé surgit devant moi de toute façon. Satoshi Fukube descendit du vélo qu'il enfourchait.

De loin, il m'avait semblé être un élégant jeune homme à l'allure presque androgyne, mais de près, son visage différait tant de celui de son album de collègue que j'en fus surpris. Bien sûr, son visage n'avait pas changé.

C'était juste qu'au fil de l'année précédente, il avait verrouillé toutes ses émotions derrière un sourire de façade. Je ne m'en étais pas rendu compte, faute de l'avoir eu face à moi depuis presque trois jours.

Cette année, Satoshi était devenu vice-président du comité d'organisation. Comme c'était ce comité qui gérait la Coupe Hoshigaya, ses membres n'étaient pas obligés de courir. Après tout, ils devaient préparer le terrain avant le départ puis se déployer le long du parcours. Il portait un casque jaune et poussait son VTT habituel. Je lui lançai un regard en coin.

— Tu es sûr d'avoir le droit de flâner comme ça ?

— C'est bon, c'est bon. J'ai vérifié que la course partait correctement, et je ne reviendrai pas tant que le dernier coureur n'aura pas franchi la ligne.

— Ça doit être éprouvant.

Je savais bien que les membres du comité étaient exemptés de courir en échange de leurs efforts pour superviser l'épreuve, mais ce type allait parcourir les vingt kilomètres en tous sens à vélo pour signaler tout incident.

Satoshi laissa tomber les épaules.

— Ce n'est pas que je déteste faire du vélo, donc ça ne me dérange pas tant que ça, mais si seulement j'avais le droit d'utiliser mon portable, j'aurais pas besoin de faire tout ça.

— Pourquoi ne pas leur dire ?

— Techniquement, aucun élève n'a le droit d'avoir un portable. Mais en pratique, si quelqu'un se blesse, tu appelles les secours, non ? Ils devraient vraiment revoir leurs règles, je te jure.

Il maugréa contre la rigidité de l'organisation, puis retrouva soudain un air sérieux.

— Alors ? Tu as déjà une idée ?

Je continuais à marcher paresseusement en répondant avec précaution.

— Pas encore.

— Mayaka...

Il commença, puis hésita.

Je savais ce qu'il voulait dire, alors je pris la parole à sa place.

— C'est clair qu'elle me soupçonne.

— Non, je ne pense pas. On dirait même qu'elle croit que ce ne peut pas être toi. Quelqu'un me l'a dit : apparemment, elle a dit, « Je ne pense pas que Houtarou ait fait quoi que ce soit. Après tout, il ne fait littéralement rien. »

Un sourire amer me monta aux lèvres.

Non seulement cela ressemblait parfaitement à quelque chose que dirait Ibara, mais en réalité, c'était exactement comme ça.

Hier, je n'avais absolument rien fait.

Si c'est vraiment ce qu'elle pense, les choses deviennent compliquées.

— Si ce n'est pas moi...

— Exactement, répondit Satoshi en poussant un profond soupir.

Si ce n'était pas moi, il ne restait qu'une seule autre possibilité.

Je me rappelai ce qui s'était passé hier.

2. Passé : Il y a un jour

Je lisais un livre de poche dans la salle du club après les cours. C'était un roman historique relatant la jeunesse d'un homme qui deviendrait, plus tard, un maître espion. L'histoire était d'une telle intensité que, chose rare, j'en étais totalement absorbé⁵.

Au lycée Kamiyama, où pullulaient tant de clubs, certains disparaissant chaque année pour être remplacés par d'autres, il n'était pas rare que les salles soient redistribuées au début d'un nouveau trimestre. Le club de littérature classique, toutefois, était resté dans la même salle de sciences de la Terre. Je n'y étais pas spécialement attaché, mais comme j'y avais passé une bonne partie de l'année précédente, je m'étais naturellement installé à ma « place habituelle ».

Comme toujours, c'était la chaise située au troisième rang en partant du fond, troisième place depuis la fenêtre donnant sur la cour.

Lorsque je terminai un chapitre et relevai la tête pour souffler après la montée d'excitation, la porte coulissante s'ouvrit brusquement. Ibara entra, les sourcils froncés, le visage marqué d'une inquiétude visible.

Mayaka Ibara était désormais en première, et elle avait légèrement changé. Elle avait quitté le club de manga qu'elle fréquentait en parallèle du club de littérature classique. Elle disait elle-même qu'elle en avait « simplement eu assez ». Vu la mine embarrassée de Satoshi, il semblait y avoir d'autres raisons, mais je ne lui avais pas demandé.

Son apparence, quant à elle, n'avait pas vraiment changé. Si l'on plaçait Ibara parmi un groupe de nouveaux élèves et que l'on demandait à cent personnes d'identifier l'élève de première, je doute que quiconque la désigne. Elle portait récemment des barrettes dans les cheveux, mais si Satoshi et les autres ne l'avaient pas mentionné, je ne m'en serais probablement jamais aperçu.

Dans la salle, nous n'étions plus que deux.

⁵ Il s'agit peut-être d'une référence au roman « *Raspoutine est venu* » (『ラスプーチンが来た』) de Fûtarô Yamada. L'ouvrage retrace la jeunesse du célèbre espion japonais de la période de la Première Guerre mondiale, Motojirô Akashi, et ses confrontations avec le « prêtre fou » Raspoutine. »

Un peu plus tôt, nous étions trois.

Ibara s'exprima.

— Hé, il s'est passé quelque chose ?

— Non...

Celle qui avait murmuré cela en réponse était Chitanda.

Eru Chitanda était de nouveau présidente du club de littérature classique. Elle n'avait pas coupé ses cheveux depuis quelque temps, et ils avaient un peu poussé.

Ibara jeta un coup d'œil vers le couloir, puis reprit d'une voix légèrement étouffée :

— Je viens juste de croiser Hina-chan. Elle a dit qu'elle n'allait pas s'inscrire.

— Quoi ?

— Ses yeux étaient un peu rouges. Elle a pleuré ?

Chitanda resta sans voix. Au lieu de répondre, elle murmura pour elle-même :

— Je vois.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il s'était passé.

Une année avait passé, et en entrant en première, nous accueillions naturellement de nouveaux élèves venant de seconde. Nous avons ouvert le club aux nouveaux membres et, malgré plusieurs complications, nous avons fini par recruter une élève.

Tomoko Ôhinata avait remis son formulaire d'inscription provisoire. Il ne lui restait plus qu'à rendre le formulaire définitif. Elle s'était énormément attachée à Ibara, et elle semblait tout autant apprécier ses discussions avec Chitanda. Elle pouvait être agaçante par moments, mais ce n'était pas pour autant que je la traitais froidement. Tout le monde était persuadé qu'elle s'inscrirait sans problème. À vrai dire, nous avons probablement tous fini par oublier qu'il fallait rendre un formulaire définitif après celui provisoire.

Et voilà qu'on nous annonçait qu'elle ne rejoindrait pas le club. Tout cela s'était-il effondré dans le court laps de temps où je lisais mon livre ?

Chitanda se tourna vers Ibara et parla à nouveau, les lèvres tremblantes.

— Je vois... répéta-t-elle tant bien que mal.

Et même si Ibara ignorait ce qui s'était passé, elle écouta attentivement et demanda :

— Ça va, Chi-chan ?

— Je le savais. C'est à cause de moi...

— Comment ça à cause de toi ? Si tu parles de Hina-chan, tu te trompes. Elle a même dit que ce n'était pas de ta faute.

— Non... je suis désolée. Je dois y aller.

Chitanda mit abruptement fin à la conversation et quitta la salle de géologie avec son sac, presque en courant.

Je ne pouvais que la regarder s'éloigner.

Ibara suivit Chitanda des yeux, puis se retourna vers moi.

D'une voix neutre, sans expression, elle demanda :

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

Je ne pus que secouer la tête, la bouche grande ouverte.

3. Présent : 1,2 km

Même s'il existait une multitude de clubs, le nombre de nouveaux élèves, lui, restait limité. La course pour les recruter atteignait son pic de férocité chaque mois d'avril. L'an passé, je n'avais aucune raison particulière d'aller voir ailleurs, alors j'avais ignoré toute cette agitation. Mais cette fois, je m'étais retrouvé au cœur du maelström. Ce fut une première pour moi.

Ma première véritable boucherie.

Des élèves que je n'avais jamais vus se faisaient happer de tous côtés par des tentatives de recrutement frénétiques, et il n'était pas étonnant que des tensions naissent ici et là. Sans doute était-il vrai que les seconde incapables de refuser les sollicitations incessantes d'un club pour lequel ils n'avaient aucun intérêt n'avaient finalement qu'eux-mêmes à blâmer.

Pourtant, certains clubs semblaient avoir rassemblé tant de membres que ceux-ci usaient de leur nombre pour pousser les nouveaux à signer. Sauf que ces méthodes cavalières ne fonctionnaient pas. La raison même de la procédure en deux étapes, un formulaire provisoire, puis un formulaire d'inscription définitif, était de s'assurer que les élèves rejoignaient un club de leur plein gré. S'ils ne rendaient pas le formulaire final, ils étaient simplement retirés.

La date limite tombait ce week-end. Autrement dit : aujourd'hui. Avant toute chose, je voulais vérifier un point.

— Juste parce qu'on ne rend pas le formulaire définitif, ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas rejoindre plus tard, pas vrai ?

— Bien sûr. Tu peux rejoindre ou quitter n'importe quel club du lycée Kamiyama quand tu veux. C'est entièrement ton choix.

Il ajouta pourtant, avec une légère grimace :

— Le problème, c'est que le budget des clubs est fixé en fonction du nombre de membres à la fin de la période d'inscription provisoire. Donc les changements ensuite... disons que ça n'est pas très bien vu. Mais plus important...

— Je sais.

Le problème n'était pas administratif.

En vérité, dès que nous avons appris qu'un incident avait eu lieu hier, nous aurions dû essayer de le régler. Mais que pouvions-nous faire ? À ce moment-là, Ôhinata comme Chitanda étaient déjà parties. Un seul jour avait passé, et pourtant, tout semblait déjà trop tard. Si cette affaire restait irrésolue avant que tout le monde ne se disperse pour le week-end, la décision d'Ôhinata deviendrait presque certainement un fait accompli, et lui faire changer d'avis relèverait du miracle.

Après la Coupe Hoshigaya, il n'y avait pas cours aujourd'hui. On devait bien se rendre brièvement en salle de classe, mais ensuite, chacun était libre de rejoindre son club.

Autrement dit, c'était le seul jour où nous pourrions nous isoler avec Ôhinata. Et nous n'avions ni le temps ni l'occasion de la croiser.

— Ceci dit, je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, dit Satoshi à mi-voix. — On dirait qu'hier après les cours, quelque chose l'a mise très en colère ou très mal... mais on n'a aucune idée de ce qui l'a causé, non ?

— Ouais. J'ai pas décollé de mon livre.

— Dans ce cas, ça ne peut venir que de Chitanda. Mais ça contredit ce que Mayaka a entendu.

La pente ne s'était pas encore faite éprouvante. Des maisons bordaient encore les deux côtés de la route, et la montée se prolongeait doucement. Quelqu'un arriva avec souplesse à ma hauteur, sans doute un élève de 1^{re} B, la classe partie après nous, convaincu que ses jambes l'emporteraient jusqu'au bout ainsi. Je murmurai :

— Qu'est-ce qu'Ibara a dit ?

Satoshi me lança un bref regard, déçu.

— Sérieusement ? Tu n'as rien entendu ? dis-je.

— Elle ne m'a rien dit.

— Peut-être qu'elle n'a pas eu le temps. J'étais pas là non plus, alors les détails sont flous.

Ses yeux errèrent un instant, puis il reprit, d'un ton embarrassé :

— Si je me souviens bien, Ôhinata aurait dit que Chitanda était « comme un Bouddha⁶ », un truc dans le genre. Je me souviens juste que c'était rien de méchant.

Je n'avais jamais rien entendu de tout cela. La seule chose que je savais, c'était qu'Ôhinata avait déclaré ne pas vouloir rejoindre le club.

— C'était vraiment hier ?

— La formulation était peut-être différente, mais oui, c'était hier, sans aucun doute.

Donc Ôhinata avait dit à la fois « Je ne vais pas m'inscrire » et « Chitanda est comme un Bouddha » ? Si c'était vrai, cela revenait à dire : « Je ne rejoins pas le club, mais ce n'est pas de la faute de Chitanda. »

Cela impliquait que j'étais, moi, la raison de son départ. Pourtant, hier, je n'avais vraiment rien fait. Je serais un menteur si je disais n'avoir ni parlé ni entendu quoi que ce soit. J'avais échangé quelques mots avant d'entrer dans la salle du club, et j'avais vaguement perçu certaines choses en lisant. C'était tout.

— On dirait que ça ne va pas être simple...

Mais Satoshi murmura, presque pour lui-même :

— Je ne suis pas sûr.

Puis il reprit, plus distinctement :

— Pour moi, c'est simple. Une nouvelle recrue arrive. Elle change d'avis. Elle décide de partir. C'est tout.

Même en continuant à trotter plus qu'à courir, Satoshi parvenait à rester à côté de moi en poussant son VTT. Comme on pouvait s'y attendre d'un mordu de vélo, sa marche était impeccable.

⁶ Cela implique qu'elle est bienveillante et compréhensive.

Il finit par soupirer, puis reprit :

— Hé, Houtarou. Ça va sembler un peu dur, mais si Ôhinata abandonne, on devrait peut-être simplement la laisser partir. Elle est intéressante, c'est vrai, et Mayaka l'apprécie beaucoup... mais si c'est sa décision, on n'a pas le droit de la contester.

Il ajouta, en inclinant la tête :

— Honnêtement, je pensais que ce serait toi qui dirais ça.

Ce n'était pas absurde. Hier, lorsque Mayaka était entrée bouleversée, je n'avais pas vraiment jugé l'affaire si grave.

Ôhinata avait sûrement ses raisons. Au lycée Kamiyama, on pouvait appartenir à deux clubs en même temps. Si elle en voulait trois, il était naturel qu'elle en laisse tomber un. Peut-être avait-elle trouvé un sport qui lui plaisait. Peut-être voulait-elle intégrer le comité d'organisation. Peut-être souhaitait-elle se concentrer sur ses études. Les raisons possibles ne manquaient pas, et le club de littérature classique n'avait aucune raison légitime de s'y opposer. C'était regrettable, mais peut-être que ce n'était pas écrit, tout simplement. Ces pensées m'avaient traversé l'esprit, oui.

J'avais toutefois changé d'avis pour plusieurs raisons, mais je n'avais aucune envie de les expliquer une par une à Satoshi alors que je courais, ou faisais semblant. Lui finirait sa course en vélo. Moi, j'avais encore mes jambes. Parler plus que nécessaire ne ferait qu'accroître ma fatigue.

Comprenant sans doute que je ne comptais pas répondre, Satoshi poursuivit :

— Mais tu connais la chanson. Si tu veux essayer de la convaincre de revenir, je ne t'en empêcherai pas. Alors, tu comptes la trouver et lui demander pardon à genoux ?

Je faillis trébucher.

— Lui demander pardon ?

— Ouais, baisser la tête comme ça et lui dire : « Je sais que nous avons pu te déplaire, mais je t'en prie, tolère-nous juste cette fois. »

Il accompagna ses mots d'un geste théâtral, puis reprit, perplexe :

— Tu ne comptais pas faire ça ?

Je n'y avais même pas pensé. C'était une possibilité, mais au fond...

— Elle a dit qu'elle avait une raison de quitter le club, non ? J'ai du mal à croire qu'on puisse régler ça sans savoir laquelle.

Il grogna.

— Donc tu comptes vraiment essayer de résoudre cette histoire. C'est vrai que mendier, c'est pas ton style. Pourtant, s'excuser vite fait en insistant, c'est la méthode la plus rapide. Ça pourrait même marcher mieux que prévu.

Je doutais que ce soit aussi facile. Je n'arrivais pas à croire que me prosterner suffirait.

Et puis, ce n'était pas pour la retenir que je faisais tout cela. Même si j'avais baissé la tête pour qu'elle signe le formulaire définitif, puis fait comme si elle n'existait plus ensuite, je n'aurais rien résolu. J'aurais juste repoussé le problème.

Or j'aime éviter le travail, j'adore même l'omettre... mais je déteste remettre les choses à plus tard. Faire semblant de ne pas voir une corvée, c'est s'assurer qu'elle prenne encore plus d'ampleur ensuite.

— Donc non, je ne vais probablement pas la supplier.

— La convaincre, alors ?

— C'est fatigant aussi. Et tu me vois vraiment jouer les bons orateurs ?

— Pas vraiment. Tu serais plutôt du genre à conclure une discussion avec une seule phrase pleine de sagesse.

Il se tut un instant, puis m'observa longuement.

— Tout à l'heure, tu as dit que cette affaire n'était pas simple. Tu es vraiment en train d'essayer de comprendre exactement pourquoi Ôhinata veut partir ?

C'était exagéré.

— J’essaie juste de me souvenir de tout ce qui s’est passé. Tant que je fais ça, je m’épargne le reste.

Il réfléchit un instant.

— Te souvenir, hein ? Donc tu penses que ce qui l’a mise en colère ou attristée n’est pas forcément d’hier. Que la cause, ou plutôt le problème de fond, vient d’un moment antérieur.

Il était perspicace.

Je savais pertinemment que je n’avais rien fait hier. Quant à Chitanda, même sans prendre en compte ce qu’avait dit Ibara à son sujet, imaginer qu’Ôhinata ait pu être blessée au point de pleurer après lui avoir parlé... c’était difficile. Ibara avait peut-être exagéré.

D’un autre côté, venant d’Ibara, ce n’était pas inimaginable. Elle donnait l’impression d’être du genre à te repousser violemment si tu la froissais, même sur un détail insignifiant. Chitanda, elle, aurait juste penché la tête, perplexe.

En y repensant, la cause pouvait très bien remonter à un moment précédent. Depuis que Ôhinata avait rejoint le club en provisoire, quelque chose s’était peut-être accumulé peu à peu. Et hier, elle avait atteint sa limite.

— J’ai dit que je n’allais pas te retenir, mais... c’est sacrément tordu, non ?

— Tu m’étonnes.

— Peu importe combien tu réfléchis, Houtarou, rien ne garantit que tu aies toutes les infos nécessaires pour résoudre ça.

— C’est vrai.

Nous n’étions pas toujours ensemble au club. Moi-même, je n’y allais pas tous les jours.

Il y avait sans doute quantité de choses que je n’avais ni vues ni entendues. Si tout s’était joué en dehors de ma présence, on peut penser ce que l’on veut : cela ne servirait à rien.

Cela dit... et même si je ne pouvais pas encore en parler à Satoshi... j’avais quelques pistes. Depuis l’arrivée d’Ôhinata, certaines choses m’avaient semblé

étranges. Peut-être qu'en me concentrant sur ces points, quelque chose apparaîtrait. Peut-être que je me trompais complètement. Mais c'était un début. Et j'avais vingt kilomètres devant moi. Une distance bien trop longue si l'on ne faisait que courir

Je parlai :

— S'il y a des choses que je dois savoir, je te les demanderai.

Il fronça les sourcils.

— Me demander ? Et je te rappelle que je vais bientôt rouler devant toi.

— Je sais. Mais on se recroisera bien quelque part. À plus tard.

Je lui adressai un sourire et ajoutai :

— Après tout, Ibara et Chitanda arrivent derrière.

Il me fixa, stupéfait.

— Tu es odieux ! Donc c'était ça ton plan. Comment oses-tu ? Tu penses au sang et à la sueur que le comité d'organisation a versés pour préparer cette Coupe Hoshigaya ?

— Tu veux dire l'Épreuve du Marathon ?

Il fallait absolument que je parle à Ibara et à Chitanda.

Et je devais absolument voir Ôhinata avant la fin de la journée.

Il n'y avait qu'une seule façon de faire les deux.

Pour éviter qu'on se rentre dedans, les départs de chaque classe étaient décalés. J'étais en 1re A. Si je me souvenais bien, Ibara était en 1re C, et Chitanda dans la dernière, la 1re H. Si je ralentissais suffisamment, Ibara me rattraperait. Et si je ralentissais encore davantage, Chitanda me rattraperait à son tour.

— Et Ôhinata, elle est dans quelle classe ?

— La 2nde B. Pas étonnant que tu sois si lent. Non, je suis soulagé. Vraiment soulagé. Il n'y avait aucune chance que tu comptes courir jusqu'au bout.

Il se mit à rire. Quel culot. J'avais couru tout le parcours l'an dernier, même si j'avais fini par marcher les dix derniers kilomètres.

— Bon, maintenant que je connais ton plan machiavélique, il est temps que je file. La paresse a ses limites.

Il enfourcha son vélo. Je pensais qu'il allait s'élancer immédiatement, mais il hésita, se retourna vers moi et déclara :

— Je te dis ça parce qu'on est amis. Ne porte pas tout ça sur tes épaules. Tu n'es pas du genre à te soucier des histoires des autres, alors n'oublie pas que quoi qu'il arrive avec Ôhinata, tu n'es responsable de rien.

C'était formulé de manière un peu cruelle, mais je compris son intention. En définitive, c'était la décision d'Ôhinata, pas la mienne. On peut mener un cheval à la rivière, mais on ne peut pas le forcer à boire⁷. Il valait mieux garder cela à l'esprit.

— Je vais y aller. On se reverra plus loin.

— Ouais.

Il partit en pédalant. La pente se raidissait, mais son VTT prenait de la vitesse sans vaciller. Il ne se mettait même pas en danseuse. Le dos courbé, solidement posé sur la selle, il s'éloigna peu à peu.

Avec mes petits pas et mon semblant de course, je l'observai s'éloigner.

Malgré tout ce que j'avais dit, parler à Ibara et à Chitanda n'allait pas être simple.

Même lorsqu'elles me rattraperaient, je ne disposerais que d'un bref moment. Ibara, surtout, n'allait certainement pas ralentir pour moi. Dans le temps qu'il me faudrait pour qu'elle me rejoigne puis me dépasse, je pourrais à peine lui poser deux questions.

Je n'avais pas assez de temps pour tout demander. Si je ne choisissais pas mes questions avant qu'elle arrive, je raterais ma chance.

⁷ Dans la version japonaise, l'expression met en scène un âne (réputé têtue)... et déjà abreuvé, ce qui accentue encore l'idée d'impossibilité.

Pour poser les bonnes questions, je devais comprendre la situation. Plus précisément, je devais comprendre qui était exactement Tomoko Ôhinata, élève de seconde au lycée Kamiyama.

...Alors j'essayai de me rappeler. Après le départ de Chitanda, Ibara, restée seule avec moi, m'avait demandé : « Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? »

Comme je ne répondais pas, elle avait ajouté :

« Tu ne sais pas ? J'aurais dû m'en douter. Après tout, tu ne fais jamais attention aux autres. »

Une remarque anodine.

Elle paraissait même légèrement surprise.

Ce n'était pas que je ne savais pas parce que je lisais. C'était plutôt que rien de ce qu'Ôhinata disait ne m'intéressait vraiment. C'était pour ce genre de choses que Satoshi aimait tant me traiter de « misanthrope ». Ce n'était pas tout à fait vrai... mais pas loin non plus.

Vu de l'extérieur, on aurait pu croire que j'étais devenu de plus en plus distant vis-à-vis d'Ôhinata.

En vérité, je ne m'étais jamais vraiment soucié de sa vie, de ce qui la rendait heureuse ou de ce qui l'avait blessée. Je l'avais presque ignorée. Je me demandai alors si, même maintenant, j'étais capable de faire demi-tour. Peut-on comprendre quelqu'un en vingt kilomètres ? Déjà, ce parcours me paraissait interminable lorsqu'on se contentait de courir... alors chercher à percer un être humain à jour ?

Mais je devais tout de même réfléchir, coûte que coûte⁸.

La pente devint plus dure, et peu à peu, les maisons disparurent. Les deux côtés de la route laissèrent place à une forêt de cèdres.

Un autre élève me dépassa alors que je m'attardais à avancer. C'est à cette période qu'elle était apparue dans ma vie.

Je l'avais rencontrée en avril.

C'était pendant la semaine de recrutement des nouveaux

⁸ En effet pour Houtarou, il n'a que la réflexion pour tenir mentalement même si cette dernière est complexe

La table d'accueil est juste ici

1. Présent : 1,4 km ; reste 18,6 km

Bien que toute la largeur de la route fût recouverte d'un asphalte flambant neuf, on ne voyait presque aucune voiture passer. Tout autour de moi se trouvaient des élèves du lycée Kamiyama en tenue de sport. On aurait dit que les routes qui traversaient la zone montagneuse derrière le lycée avaient été construites spécialement pour la Coupe Hoshigaya. Ibara allait sans doute remonter d'un moment à l'autre. Avant qu'elle n'arrive, je voulais me souvenir clairement de tout ce qui s'était passé durant la semaine de recrutement des nouveaux élèves.

Le temps qui séparait le départ d'une classe du départ de la suivante tournait en général autour de trois minutes. J'étais en classe A et Ibara en classe C, ce qui signifiait que j'étais parti environ six minutes avant elle.

Sur le premier kilomètre, j'avais calé mon allure sur celle des autres. Une fois arrivé dans la montée, Satoshi m'avait rattrapé et j'avais un peu ralenti. En moyenne, je devais courir à peu près au rythme d'un petit footing.

J'avais entendu dire un jour que la vitesse de marche normale d'une personne tournait autour de quatre miles par heure (mph). En courant, on doublait normalement ce rythme, et ainsi de suite. Dans un livre que j'avais lu autrefois, si l'on marchait à moins de 4 mph, on était puni¹. Malheureusement, la conversion exacte entre kilomètres et miles demeurait assez floue dans mon esprit, ce qui m'empêchait de m'en servir comme repère. Bref, admettons qu'on se situait entre la promenade et la course rapide : 6 km/h. Ibara devait courir plus sérieusement que la moyenne, alors j'avais tablé sur 7 km/h. À partir de là, il me restait à déterminer combien de kilomètres nous séparaient, sachant que j'étais parti six minutes avant elle. Ce qui donnait...

¹ Référence à « Marche ou crève », livre de Stephen King paru en 1979. 4 mph environ = 6,5 km.

Multiplications et divisions tournaient en rond dans ma tête. Je n'avais pas spécialement de mauvaises notes en maths, et les calculs n'avaient rien de bien compliqué dans le cas présent. Simplement, faire ces opérations mentalement et les faire sur papier relevait de deux compétences différentes. Ajoutez à cela que je courais, et mon cerveau ne fonctionnait plus comme à l'accoutumée. Prendre du temps pour trouver la réponse était inévitable. Tandis que je me trouvais une excuse après l'autre, je malaxais dans ma tête toutes les distances, durées et vitesses pour les faire tenir dans une formule.

Voyons... En une minute, on devait parcourir environ dix-sept mètres. Elle me rattraperait vers 4,1 km après le départ. Ce qui signifiait que la distance approximative entre nous était... Enfin, elle ne devait de toute façon pas être si loin derrière.

Même si je ne disposais ni du temps ni de la distance nécessaires au départ, pour calculer ce qu'il m'en restait, j'avais fini par gaspiller les deux dans le processus.

Bonjour la clairvoyance. Deux solutions s'offraient à moi pour rattraper ce que j'avais perdu.

La première consistait à courir un peu plus sérieusement.

La seconde, à me souvenir plus vite de ce qui s'était passé ce jour-là.

Et ce jour-là, si je me souviens bien, ressemblait à aujourd'hui. Je crois qu'il faisait plutôt clair.

Mais il faisait certainement plus froid.

2. Passé : il y a 42 jours

Le vendredi qui tombait le tout dernier jour de la semaine de recrutement des nouveaux élèves était souvent appelé la « fête des nouveaux ». Apparemment, ce n'était pas parce que quelqu'un avait officiellement choisi ce nom, mais simplement parce que c'était plus commode.

Le recrutement des nouveaux, toutefois, durait toute la semaine.

À partir du lundi, les nouveaux élèves se rassemblaient après les cours dans le gymnase et assistaient à plusieurs présentations. Le lundi, c'était celle du Conseil des élèves. Ensuite venaient les comités importants de l'établissement. À partir du mardi, les différents clubs montaient tour à tour sur scène pour montrer aux seconde à quel point ils étaient formidables. Quoi qu'il en soit, comme il existait un nombre considérable de groupes, les orientations étaient réparties sur quatre jours.

La même chose s'était passée l'an dernier, mais je n'étais pas intéressé à l'idée d'être sollicité, alors j'étais parti plus tôt. Cette année, en revanche, puisque j'étais passé du côté de ceux qui sollicitent, je m'étais dit qu'un minimum de reconnaissance de l'ennemi ne ferait pas de mal. Le mardi, Chitanda m'avait entraîné avec elle et nous étions allés espionner dans le gymnase.

Chaque groupe disposait de cinq minutes. Pendant ce temps, le club de théâtre joua un sketch, le club de mode organisa un défilé, les clubs de chorale et d'a cappella présentèrent les différences musicales entre les deux, et le club d'athlétisme apporta un tapis pour montrer le saut en hauteur.

Il y avait aussi des clubs clairement désavantagés. Non seulement l'Association de divination ne comptait qu'un seul membre, mais cette membre-là n'aimait manifestement pas se donner en spectacle. D'une petite voix, elle donna une brève explication sur l'histoire de la kabbale, puis posa immédiatement le micro et quitta la scène. Le club de cuisine avait ses propres difficultés : on ne peut pas commencer à préparer quelque chose à la seconde où l'on met un pied sur scène. Ils purent seulement dire aux secondes qu'ils feraient goûter leur cuisine aux herbes de montagne à leur table lors de la fête des nouveaux, en fin de semaine.

Le club de go joua une partie devant le public, mais ce fut un échec complet. Ils n'avaient pas de grand plateau de démonstration, donc l'audience ne voyait même pas où les pierres étaient posées. Cela aurait été acceptable si quelqu'un avait annoncé les coups à haute voix, mais apparemment ils n'étaient que deux dans le club. Le temps semblait s'être figé, cherchant désespérément un moyen de s'échapper.

Mais ce n'était ni le lieu ni le moment de s'apitoyer sur le club de go. Cinq minutes, c'était étonnamment long.

Le club de littérature classique devait passer le jeudi. Comme ils étaient encore en train de se réorganiser après leur passage en première, Satoshi et Ibara étaient souvent occupés et ne venaient presque jamais au club. Le mercredi cependant, tout le monde se trouva réuni par hasard.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Ma question exprimait à la fois notre perplexité face à la manière de remplir notre créneau de cinq minutes, et un doute plus profond : étions-nous seulement capables de faire quelque chose ?

— Pour l'instant, essayons juste de faire de notre mieux, répondit Ibara d'une voix qui laissait clairement entendre qu'elle n'avait aucune intention de faire de son mieux.

— D'accord, faisons de notre mieux, répliquai-je sur le même ton.

À peine avais-je dit cela qu'elle enchaîna :

— Faire de notre mieux pour quoi ?

Comment le saurais-je ? C'était elle qui en avait parlé la première.

— Eh bien, vu que je suis la présidente, je suppose que je devrais faire un discours pour expliquer ce qui rend le club de littérature classique attrayant, mais...

Chitanda se déroba elle aussi. À sa manière d'hésiter, il était évident qu'elle était incapable de penser à la moindre qualité attractive. Et ce n'était pas tout.

— Chitanda, même si tu montais sur scène pour vanter le club, je ne pense pas que quelqu'un viendrait.

— T'es sérieux là ? Essaie de te regarder dans un miroir avant de dire ça.

— Non, ça va, dit Chitanda pour apaiser l'hostilité d'Ibara. — Je sais que je ne suis pas douée pour demander des faveurs.

Chitanda avait une volonté forte et une sincérité inépuisable, mais comme cette volonté était à sens unique, elle n'était pas du genre à utiliser la moindre petite ruse. Si nous avions eu un atout sous la main pour convaincre les nouvelles recrues, sa méthode aurait peut-être fonctionné, mais malheureusement, nous n'avions rien.

Cela dit, Ibara n'avait pas tort : j'aurais dû me regarder dans le miroir. Si j'avais été envoyé devant les seconde, j'aurais sans doute fini par dire quelque chose du genre : « On ne fait pas grand-chose, mais on a une salle, alors si vous pouvez passer, ce serait sympa. »

Cependant, j'étais réticent à pousser Ibara en première ligne.

— Chi-chan, je n'ai jamais pensé que tu étais mauvaise pour ça. Si c'était moi, je finirais juste par dire une bêtise.

Elle semblait parfaitement consciente du problème. Il ne restait alors plus qu'une seule personne. Satoshi afficha une expression troublée, mais ses yeux démontraient un sourire clair.

— Je me demande si je suis vraiment la bonne personne pour ça. Mais s'il n'y a pas d'autres idées et que vous tenez absolument à ce que ce soit moi, je suppose que je peux le faire, juste pour tuer le temps.

Ainsi, la tâche revint à Satoshi.

— Si tout est prêt pour jeudi, vous devriez commencer à décider ce que vous allez faire vendredi. Après tout, si vous comptez utiliser du feu ou du gaz, il faut rendre la demande avant demain.

Satoshi dit cela avec sa voix officielle de membre du Comité d'organisation, puis se leva. Je ne découvris que plus tard qu'il avait été nommé vice-président du Comité, ce qui expliquait son emploi du temps chargé.

Puis arriva le jeudi après les cours.

Seul sur la scène du gymnase, Satoshi Fukube, représentant du club de littérature classique, enchaîna une série de bons mots ciselés, comme : « En venant ici, j'ai entendu le club de construction clouer à tout va... et, bizarrement, c'est moi que ça a fini par *clouer*.² Je représente le club de littérature classique, pour vous servir »

Son humour efficace suscita de nombreux rires parmi les seconde, et son discours impeccablement rythmé se conclut pile à quatre minutes trente. Il reçut quelques applaudissements épars, puis quitta la scène tandis que le club d'abaque prenait place.

Encore aujourd'hui, j'admire le talent remarquable de mon vieil ami.

Après tout, le discours de Satoshi n'avait presque rien à voir avec le club de littérature classique. Même s'il n'y avait rien à dire, il avait parfaitement rempli son créneau. C'était en soi une capacité spectaculaire, et totalement hors de ma portée.

Puis arriva le vendredi. Le ciel était très clair.

Devant le bâtiment du lycée Kamiyama, dans le jardin ou le rond-point (ou quel que fût le nom que l'on donnait à cet espace), plusieurs emplacements délimités par des massifs d'arbustes étaient répartis. Pendant la pause de midi, chaque club et comité y avait installé une table. À cause de ces buissons épars, les tables ne pouvaient pas être alignées en ligne droite et formaient toutes sortes de détours.

Je vins installer celle du club de littérature classique. Satoshi était occupé par les tâches du Comité d'organisation et, malgré mon credo « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. Si je dois le faire, je le fais vite », je n'avais pas envie de laisser tout le travail manuel à Ibara et Chitanda. Je transportai la table et les chaises pliantes, puis la pause déjeuner se termina. Durant les cours de l'après-midi, je pouvais voir l'installation depuis la fenêtre, et la succession de dizaines de tables donnait au jardin des allures de labyrinthe mystérieux.

² Le terme exact est テンカトッタ (Tenkatotta) : Onomatopée de sciage utilisée pour désigner une situation où l'on perçoit des signes d'activité de « sciage » sans jamais en voir la réalité concrète (on ne voit littéralement rien). On a dû adapter mais l'expression de base vient d'un récit de rakugo intitulé Kishû.

Avant même que la sonnerie annonçant la fin des cours ne retentisse, ma classe, la première A, commença à s'agiter. J'entendis divers chuchotements de toutes parts.

— Les préparatifs avancent ?

— Avant tout, il faut commencer par ça.

...et d'autres commentaires du même genre. Un élève particulièrement pressé enfila un brassard « Victoire assurée ! » encore dans la salle. Un autre posa un ours en peluche sur sa table. Je n'aurais su dire de quels clubs ils provenaient, mais je comprenais leur empressement. Si l'on tardait trop à attraper les seconde avant qu'ils ne quittent le lycée, tous les efforts de préparation seraient réduits à néant. Un départ en trombe était crucial.

La sonnerie retentit, et les cours prirent fin. Tous mes camarades se ruèrent hors de la salle comme une avalanche dévalant une pente. Très probablement, la même scène se déroulait dans l'ensemble des classes de seconde et de terminale. Un peu à contrecœur, je me laissai entraîner dans le flot général.

Le jardin, qui n'était auparavant qu'une rangée de tables vides, était désormais submergé d'affiches, de pancartes et de prospectus. En balayant rapidement du regard, je vis : « Passe au club de chimie ! Que nos relations futures explosent ! », « Prêt à miser ta jeunesse ? Alors le club de basket est fait pour toi ! », « Amuse-toi à créer, amuse-toi à porter ! Club de mode », « La dynastie Han est tombée, et le club d'histoire se joindra à nous ! »³, « Encore une personne et on sera onze ! Rejoignez le club de foot ! ». Le groupe de supporters levait son drapeau, le club de cheerleading formait un grand cercle, une odeur de thé noir flottait depuis le club de confiserie, le club de cérémonie du thé avait déployé un tapis à l'extérieur, et une foule portant des bandeaux, sans doute le club de radio, s'était rassemblée. À peine dix minutes s'étaient écoulées depuis la fin des cours, et déjà un tel chaos régnait.

Tout cela avait commencé à 15h30 et devait être entièrement démonté à 18h. Ces deux heures de frénésie étaient couramment appelées la fête des nouveaux. Le terme « recruter » ne signifiait pas « accueillir chaleureusement

³ Il s'agit d'un jeu de mots. La réplique originale (蒼天已死 黃天當立) vient des *Chroniques des Trois Royaumes* en Chine. Elle renvoie à la prophétie annonçant la chute de la dynastie Han et l'essor de la rébellion des Turbans Jaune. Ici, le club d'histoire transforme un appel à la révolte en un appel au recrutement scolaire.

», mais plutôt « solliciter par tous les moyens », ce qui convenait parfaitement à cet établissement.

La plupart des clubs n'avaient qu'une table normale, mais selon le nombre de membres, la popularité ou d'autres facteurs plus obscurs, certains se voyaient attribuer une table extra-large. Cela était bien sûr décidé à l'avance. Le club de littérature classique avait reçu la table numéro 17. Tandis que je me dirigeais vers elle en cherchant, Chitanda m'appela :

— Oreki-san, par ici.

Je ne m'attendais pas à grand-chose, mais comme prévu, notre table se trouvait dans un recoin. Dessus avait été posé un petit pancarte en carton portant l'inscription « Club de littérature classique ». L'écriture était élégante, mais étrangement chaleureuse. Sans pancarte, personne n'aurait pu deviner quel club nous représentions, et nous n'avions jamais évoqué de préparer quelque chose de ce type. Peut-être lisait-elle mon expression, car Chitanda m'adressa un sourire un peu gêné.

— Je l'ai fait pendant la pause de midi. J'aurais peut-être dû le rendre un peu plus mignon, mais je n'y ai pas pensé.

C'était donc son écriture. Je pensais qu'elle écrivait de manière plus académique, mais ses traits étaient étonnamment spontanés. Comme elle l'avait dit, ce n'était pas du tout mignon. Peut-être qu'Ibara aurait pu dessiner une petite mascotte dessus, mais après coup, tout semblait évident.

Chitanda portait un manteau noir en étant assise sur la chaise pliante. Il n'était pas boutonné, laissant apparaître son pull blanc et sa cravate. Je portais moi aussi un trench-coat blanc. Malgré la ferveur de la fête des nouveaux, il faisait anormalement froid pour un mois d'avril, et presque tous les recruteurs et les seconde portaient une surcouche de vêtements.

À côté du club de littérature classique se trouvaient les clubs de peinture à l'encre et de karuta. Chacun n'avait qu'une personne pour tenir la table. Je les saluai vaguement, me glissai entre eux et m'assis à côté de Chitanda, en plein devant la pancarte « Club de littérature classique ».

Satoshi ne viendrait pas cette fois-ci. Il était pris par le travail du Comité d'organisation, donc cela ne pouvait être évité. Puis Chitanda prit la parole.

— Je suppose que Mayaka-san ne viendra pas finalement.

— Club de manga ?

— Je crois, mais ça ne veut pas dire qu'elle sera forcément à leur stand.

Je restai silencieux et hochai la tête. J'avais entendu dire que la position d'Ibara au sein du club de manga était devenue délicate. Il lui devenait probablement difficile de faire face aux autres membres. Quoi qu'il en soit, nous aurions eu des problèmes si elle avait débarqué maintenant. Bien que je l'aie trouvée lourde à transporter, cette table n'était finalement pas si grande comparée aux grandes tables.

Plus précisément, elle était très petite.

À seulement deux assis côte à côte, l'air manquait déjà un peu. Si Chitanda avait été légèrement plus consciente de l'espace personnel et s'était écartée, j'aurais été bien plus à l'aise. Mais comme elle avait une conception singulière de la distance, le fait que nos épaules se touchent ne semblait pas la gêner le moins du monde.

Je pris une discrète inspiration. Restons calme. Je n'étais pas le seul à trouver l'espace étroit. Dans mon champ de vision, par exemple, le club de photographie et d'Action Globale étaient bien plus serrés encore, et chacun devait faire de la publicité dans ce chaos.

Quoi qu'il en soit, je devais commencer à attirer l'attention des premières années qui passaient.

Avec des expressions intéressées, mais clairement intimidées par la présence des plus âgés, les seconde approchaient peu à peu. À ce moment-là, j'aurais juré entendre des bruits de lèvres se léchant, comme si quelqu'un imaginait déjà sa proie. De faux sourires aguicheurs emplissaient le site de la fête.

Le club de littérature classique ne pouvait pas perdre non plus. Approchez, approchez, mesdames et messieurs. Venez donc, vous qui avez un peu de temps. Si vous souhaitez rejoindre l'extraordinaire club de littérature classique, la table d'accueil est juste ici.

Après cinq minutes, je m'ennuyai.

Personne ne s'arrêtait à notre table.

— J'ai dit que j'allais attirer quelques seconde, mais... comment je suis censé faire ? murmurai-je en regardant passer les élèves.

Chitanda, assise bien droite, les mains sur les cuisses, me répondit sans se tourner.

— Si seulement nous avions de la glu d'oiseleur⁴, ce serait simple.

Je savais vaguement ce qu'était la glu d'oiseleur, mais je n'en avais jamais vu. Tout au plus, j'imaginai quelque chose comme un filet à insectes.

— Un filet à oiseaux serait plus efficace, non ?

— Peut-être, mais c'est illégal.

— Je ne pense pas que quelqu'un le saurait.

— Oreki-san, es-tu du genre à ignorer un feu rouge en pleine nuit ?

— Je suis du genre à ne pas sortir marcher en pleine nuit, surtout.

La conversation était si stérile qu'elle finit par me déprimer.

— Je parie que tu es du genre à t'arrêter au feu rouge.

— Il n'y a pas de feux tricolores là où je me promène la nuit.

C'était tellement stérile.

J'avais prévu quelque chose de ce genre, alors je sortis le livre caché dans mon manteau. Je commençai à lire ce recueil de nouvelles, puis m'adressai à Chitanda, toujours tournée droit devant comme une réceptionniste modèle.

— On n'a rien à faire, alors je vais lire.

À ces mots, Chitanda se tourna enfin vers moi, et avec un léger sourire :

— Ça ne va pas.

— Mais personne ne vient.

— Ça ne va pas. Ne fais rien de particulier, je te prie.

⁴ Ou gluau. C'est une substance adhésive utilisée pour piéger les oiseaux qui se posent dessus.

Compris. Je remis le livre dans ma poche.

Après tout, si je lisais ostensiblement pendant la fête, cela risquait effectivement de dissuader les seconde de s'approcher. En revanche, rester ainsi assis jusqu'au soir signifiait que le froid allait simplement empirer. J'entrecroisai les mains derrière ma tête.

Chitanda aussi semblait avoir beaucoup trop de temps. Quelle que fût sa conscience de ses responsabilités, elle n'était pas un objet inanimé, et il faudrait songer à partir si rien ne changeait. Elle pencha légèrement la tête, observant un élève surexcité d'un autre club.

Je regardais distraitement le flot incessant des passants lorsqu'une pensée m'échappa :

— Il existe vraiment des emplacements maudits.

— Oui, ils existent.

Elle me répondit immédiatement. Je ne savais quoi répondre.

Un peu plus tard, Chitanda tourna la tête vers moi et inclina légèrement le visage.

— Ce n'était pas de ça que tu parlais ?

De quoi parlait-elle exactement ? Je décidai de ne pas chercher trop loin et me laissai aller contre le dossier de ma chaise.

— Tu sais, ces endroits. Comme dans un quartier commerçant ou le long d'une route : même si l'endroit n'a pas l'air mal situé, une boutique s'y installe, puis fait faillite, puis une autre ouvre, puis disparaît à son tour. On finit par ne plus savoir ce qu'il y avait là avant. C'est à ce genre de « d'emplacement maudit » que je pensais.

— Ah, je comprends. Ces endroits qui changent sans cesse de propriétaire. C'est étrange, mais une fois qu'ils changent leur enseigne, je n'arrive plus à me souvenir de ce que c'était avant.

— Exactement. Et quand l'endroit devient un terrain vague, on oublie même qu'il y avait un magasin.

Chitanda acquiesça, son expression m'incitant presque à continuer.

Je voulus éviter son regard et détournai légèrement le visage. Pour me donner une contenance, je tapotai doucement la table du revers de la main.

— Eh bien... j'ai la même impression ici.

— Ici ? L'emplacement ?

— Oui.

Une section de la rangée de tables se trouvait dans une zone entourée de haies. Selon les indications officielles du Comité d'organisation, le club de littérature classique faisait partie des groupes assignés à cet emplacement. Mais d'après le trajet des élèves que j'observais depuis un moment, la situation était loin d'être favorable.

Quand les seconde entraient dans ce cercle de haies, ils nous tournaient le dos. S'ils n'étaient pas spécialement curieux et continuaient simplement vers la sortie, ils pouvaient traverser tout l'espace sans même nous remarquer. En revanche, si l'un d'eux jetait un œil par curiosité, il tomberait directement sur notre table. Rien qu'en se fiant au flux de circulation, cet emplacement ne semblait pas mauvais.

Et pourtant, aucun seconde ne s'arrêtait. Personne ne jetait même un regard à notre pancarte « Club de littérature classique ».

— On dirait que, pour je ne sais quelle raison, ils ont du mal à s'arrêter ici, dis-je.

En observant le groupe qui passait devant nous, Chitanda répondit :

— Je pense que le plus gros problème, c'est qu'on ne les appelle pas.

Les voix fortes des autres clubs se croisaient dans toute la zone :

« Hé, toi, tu as une tête à aimer les quiz. Je parie que tu en cherches un en ce moment même. Allez, première question ! ». « On tient aussi des débats en anglais. Ta moyenne grimpera, c'est certain. ». « Non, non, je te montre les règles. C'est facile si tu mémorises juste où sont l'or et l'argent ! »⁵
« Tu cuisines mal ? Parfait, tu n'en deviendras que meilleur au club de cuisine ! Viens au club, on te prépare quelque chose tout de suite ! ».

⁵ « Or » et « argent » renvoient ici aux pièces du shogi, une variante japonaise des échecs.

« Club d'astronomie, par ici ! Tu aimes les étoiles ? Les planètes ? Même si en ce moment on ne peut pas les voir ». Même les clubs voisins de peinture à l'encre et de karuta, pourtant tenus par une seule personne chacun, interpelaient les élèves.

Rester immobiles puis se plaindre que « personne ne s'arrête », c'était irritant, pour ne pas dire absurde. Cependant, Chitanda ajouta :

— Mais, avec ça juste en face de nous, je trouve que c'est un peu injuste.

Elle désigna du regard ce qu'elle voulait dire.

Ça occupait presque toute la scène devant les élèves qui passaient. Une immense banderole affichait « Ready for Tea Time »⁶, ornée de perles formant une mascotte chat-panda. Une odeur de thé noir flottait dans l'air. Sur la table se trouvaient un Thermos, deux piles de gobelets en papier, une fiche d'inscription et un stylo. À une extrémité, un réchaud à gaz et une bouilloire dorée, du type que brandissent les équipes sportives, brillante, sans doute capable de contenir dix litres. Le réchaud n'était pas allumé.

Et surtout, à l'autre extrémité, une énorme citrouille sculptée en Jack O'Lantern, hors saison. Halloween en avril ?

Derrière la table, deux filles. Simplement vêtues d'un tablier sur leur uniforme, mais si enthousiastes que le froid ne semblait pas les atteindre. Coincées entre la citrouille et le réchaud, elles agitaient les bras avec une énergie débordante.

— Venez goûter nos cookies trop bons ! Tenez, servez-vous !

— Attention, hein. Dans ces cookies, on a mis une mystérieuse mixture. Maintenant vous êtes pris dans notre piège. Vous mourrez d'envie de nous rejoindre. Voilà, vous voulez déjà vous inscrire. La feuille est là !

— Oui, c'est ce genre de cookies. On ne voudrait pas qu'ils vous restent en travers de la gorge, alors buvez donc un peu de thé noir.

Elle servit le thé dans un gobelet.

— Hé toi là ! Tu as une tête à aimer les cookies !

⁶ Signifie littéralement « Prêts pour l'heure du thé » en anglais. Va dans le sens ici de l'heure du goûter.

— C'est vrai ! Ce visage, c'est un visage de cookies. Allez, mange ! Peu importe pourquoi, mange !

J'avais l'impression d'avoir déjà vu ces deux-là quelque part. Mais où ? Pourtant je ne reconnaissais pas leurs visages.

Elles semblaient avoir préparé une sacrée quantité de cookies. Elles les distribuaient sans relâche. Je ne savais pas si cela marchait pour recruter, mais elles attiraient énormément de monde.

— Le conficlub, hein ?

— Oui. Impossible de regarder ailleurs, on en oublie complètement le club de littérature classique.

Attirer les élèves avec de la nourriture, une méthode sournoise. Dans tous les cas, ceux qui se laissaient séduire pour un cookie étaient probablement des gens frivoles. Pas des recrues adaptées pour nous. Alors que je ruminais ce genre d'accusations absurdes sur fond de discours « élitiste imaginaire », je remarquai que Chitanda paraissait étrange. Elle fixait la table du club de confiserie avec une intensité inhabituelle. Impossible...

Je l'appelai d'une voix craintive :

— Chitanda ?

— Hein ? Oh... quoi ?

Surprise, elle se tourna vers moi. Je lui posai une question :

— Ne me dis pas que...

— Oui ?

— ...tu veux un cookie ?

Chitanda réfléchit un instant, puis répondit avec une sincérité irréprochable :

— Si je disais non, je mentirais.

— Tu peux y aller, c'est bon.

— Merci beaucoup, mais je ne peux pas. Nous avons d'autres priorités.

Elle tourna à nouveau la tête vers le club de confiserie.

— Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose d'étrange, là-bas ?

Prise dans son piège, je regardai à nouveau. Les deux filles enthousiastes. Le Thermos, les gobelets, la fiche d'inscription. Le réchaud, la citrouille, les cookies.

... Non, je ne pouvais pas nier qu'il y avait des bizarreries dans leur présentation. Le plus étrange étant peut-être l'énergie démesurée des deux membres.

Et peut-être une ou deux choses de plus.

— C'est vrai. C'est curieux.

J'aurais dû me taire. Chitanda se tourna brusquement vers moi. Comme la table était minuscule, son visage se retrouva si près que je sursautai sans réfléchir.

— Vraiment ? Qu'est-ce qui est curieux ?

— Comment ça, « qu'est-ce qui » ? C'est toi qui l'as dit la première. C'est juste... bizarre.

Ou peut-être qu'elle tentait une stratégie plus subtile : « c'est curieux d'une dans le sens de confiserie » ⁷.

Chitanda jeta un regard de côté vers l'agitation autour des cookies, puis murmura :

— Je sais, mais depuis tout à l'heure j'ai beau réfléchir, je sens que quelque chose cloche. Je le sens, mais... c'est frustrant.

— Oh, c'est juste que...

— Attends !

Je retins les mots que j'allais dire.

— Ne me le dis pas encore. Je veux trouver la réponse moi-même. J'en ai l'impression. Je crois que je commence à comprendre.

⁷ En japonais, le mot signifiant « étrange », okashii, sonne presque exactement comme le mot pour « confiseries », okashi.

On m'avait souvent demandé de donner une réponse, mais jamais de ne pas en donner.

En songeant à la rareté du moment, je regardai le profil de Chitanda, très proche, tandis qu'elle fixait encore le club de confiserie.

Enfin, elle sembla déterminée.

— C'est la citrouille. J'ai le sentiment qu'il y a quelque chose qui cloche avec la citrouille.

La citrouille orange avait deux yeux triangulaires et une bouche taillée en dents cassées. C'était un Jack O'Lantern tout ce qu'il y a de plus banal, mais je pouvais comprendre qu'il attirât les regards.

Mais Chitanda suivait une autre piste.

— Ce genre de produits n'est pas autorisé au Japon... Enfin, si, j'ai tort. C'est juste une variété ordinaire de graines de citrouille.

— Vraiment ?

— Les citrouilles poussent en automne, mais si on les stocke correctement, ce n'est pas étonnant qu'elles ne pourrissent pas.

— Je vois.

— Elles ne sont pas encore commercialisées à grande échelle. Je ne pense pas qu'il y ait des familles d'agriculteurs qui en cultivent dans la ville de Kamiyama.

— Ah bah d'accord.

— Mais on peut les acheter normalement au supermarché. C'est une variété locale ? Ou une importation, peut-être ?

— Pourquoi tu regardes ça du point de vue agricole !?

Ce n'était pas le problème. Comme elle continuait à manquer la cible de façon spectaculaire, j'eus l'impression que garder le silence serait presque malhonnête.

Chitanda marmonna encore quelques remarques pour elle-même, puis poussa un petit soupir.

— Je pense que tout ce que j’ai dit jusqu’ici est faux. Je n’en ai aucune idée. Pourquoi cette citrouille m’obsède-t-elle ?

Elle devint un peu gênée, comme pour s’excuser de son obstination précédente.

— Je suis curieuse.

Normalement, j’aurais trouvé cela agaçant.

La curiosité sans limite de Chitanda avait apporté un nombre tout aussi illimité de problèmes, non seulement au club de littérature classique, mais aussi à moi, fervent adepte de l’économie d’énergie.

Même si je n’avais pas résolu la plupart de ces affaires, cela ne m’aurait pas impacté ma vie. Et pourtant, je restais toujours jusqu’au bout. Je suppose que c’était la faute de ses grands yeux.

Mais aujourd’hui, alors que Chitanda disait « je suis curieuse » à cet instant précis, ici même, je ne trouvais cela ni agaçant ni fatigant. De toute façon, je n’avais pas le droit de lire ni de partir. Puisque j’étais bloqué ici, autant discuter.

Et de toute manière, j’avais déjà deviné l’essentiel de ce qui l’intriguait. La discussion ne traînerait pas longtemps. Je me lançai :

— Cette citrouille est vraiment grande, n’est-ce pas ?

Chitanda inclina la tête.

— Eh bien, c’est une variété de Cucurbita pepo⁸, donc elle n’est pas si grande comparée...

Elle changea soudain de ton

— Tu pourrais à peine l’encercler avec tes bras. En tout cas, elle est bien plus grande que le carton que tu as utilisé pour écrire « Club de littérature classique ».

⁸ L’une des variétés de citrouilles les plus courantes.

Elle regarda la pancarte, puis hocha la tête.

— C'est vrai. Elle est bien plus grande.

— Cette citrouille est posée d'un côté de la table, de l'autre côté il y a le réchaud, et entre les deux, les deux membres du conficlub sautent partout pour distribuer cookies et thé. À notre table, nous ne sommes que tous les deux, assis côte à côte, et c'est déjà serré.

— Ah bon ? Tu trouves ça serré ?

Comme je le pensais, elle ne s'en rendait absolument pas compte.

Laissons ça de côté un instant. Comme nous observions leur table à travers les élèves passant devant nous, et qu'elle était légèrement en biais par rapport à la nôtre, elle devait avoir du mal à évaluer les distances. L'explication était en réalité très simple.

— Leur table est plus grande que la nôtre. Quand j'ai installé notre table, j'ai remarqué que certains clubs avaient des tables extra-larges. Tu ne savais pas qu'il y avait plusieurs tailles. C'est sans doute pour ça que quelque chose t'a semblé étrange.

— Ah...

Un souffle lui échappa.

Son visage, pourtant, n'exprimait pas la satisfaction.

— Leur table est extra-large. On le voit à l'espace entre la citrouille et le réchaud. Je n'avais pas remarqué ça, mais maintenant que tu le dis... je crois que ce n'est pas ça non plus. Mais pourquoi une citrouille ?

Nous touchions maintenant au « pourquoi ». Une question difficile.

— Une décoration n'a pas forcément de raison particulière. Distribuer des cookies en thème Halloween, ça se tient, non ?

Même si ce n'était absolument pas la saison.

Chitanda retourna observer la table du club de confiserie.

— Laisse-moi reformuler : sans la citrouille, que se passerait-il ?

Je tentai d'imaginer la scène. Sans citrouille : seulement un réchaud et une bouilloire.

— Leur table paraîtrait très dégagée.

— Je suis d'accord.

Elle se tourna vers moi et parla lentement, comme pour souligner l'idée :

— Sans cette citrouille, tu ne crois pas qu'elles pourraient faire bien plus de choses avec tout cet espace ?

Je commençai à comprendre sa ligne de pensée.

Puisque la citrouille était une simple décoration, le club de confiserie se privait volontairement d'espace. Et malgré cela, les membres ne semblaient pas du tout à l'étroit. Ce qui signifiait, en creux, qu'il y avait trop d'espace. Logique avec après avoir reçu une table extra-large.

— Tu veux dire que c'est du gâchis ?

Chitanda secoua légèrement la tête.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. C'est que... les filles occupent à peine plus d'espace que nous avec notre petite table. Alors pourquoi leur donner une extra-large ?

Le Comité d'organisation répartissait les emplacements. Ils décidaient aussi quels clubs recevaient une table extra-large. Par exemple, un club volumineux comme le club de fanfare, personne n'y verrait d'inconvénient. Mais le club de confiserie n'avait rien d'exceptionnel.

À cet instant même, seules deux filles étaient là. Plusieurs hypothèses me vinrent en tête.

— Possibilité une : il y avait beaucoup de tables extra-large, et tous les clubs qui en avaient besoin en ont eu une. Du coup il en restait, et le club de confiserie en a reçu une sans raison particulière.

— Tu le crois sincèrement ?

Face à sa réponse sincère, ma théorie bancale s'écroula.

— Pas vraiment...

— Moi non plus. Si c'était le cas, ce serait injuste pour le club de photographie et le club d'arrangement floral (kadô) là-bas.

Je voyais bien le club de photographie noyé sous ses tirages, manquant cruellement d'espace. Quant au club de kadô que Chitanda désignait, leur table semblait une véritable forêt compacte. Ils avaient sans doute amené chacun une composition florale sans réfléchir, bouchant tout le reste. Et de toute façon, je savais déjà qu'il n'y avait aucun surplus de grandes tables.

Les tables extra-larges sont attribuées aux clubs ayant beaucoup de choses à exposer. Le club de confiserie, lui, n'avait pas besoin que d'une table ordinaire. Alors pourquoi... ?

— Possibilité deux : le club de confiserie a des contacts au Comité d'organisation et a usé de son influence pour obtenir une extra-large.

Dans cette fête où la survie dépend de sa stratégie d'approche, ceux qui y vont sans plan sont considérés comme des idiots. Un instant, le regard de Chitanda se voila, comme attristée par cette vision cruelle. Puis elle répondit :

— Dans ce cas, après avoir réussi à obtenir une table extra-large... elles...

— ... auraient posé une grosse citrouille dessus.

Non, c'était incohérent. Si elles avaient manigancé pour obtenir un espace supplémentaire, elles n'allaient sûrement pas en gâcher la moitié.

En fait, si elles l'avaient fait exprès, c'était peut-être pour désavantager les clubs qui en avaient vraiment besoin. En ce sens, elles auraient réservé la table extra-large uniquement pour gêner les autres. C'était envisageable... mais la possibilité théorique est souvent très éloignée de la réalité. Je n'y croyais pas, et Chitanda non plus.

— Laissons tomber cette hypothèse. Passons à la troisième.

Dans le fond, je pensais que c'était la bonne. Les deux premières n'étaient que du remplissage, littéralement pour tuer le temps.

Il me fallut un moment pour formuler correctement :

— Le club de confiserie a déposé une demande pour utiliser un appareil spécifique, et c'est pour cela qu'on leur a attribué une table extra-large : pour des raisons de sécurité.

— Quel appareil ?

Il fallait une autorisation spéciale.

— Le feu. Le réchaud à gaz.

À ces mots, Chitanda tourna la tête vers la table d'en face.

— Elles ont reçu une table extra-large pour utiliser ça. C'est dangereux d'utiliser du feu dans un espace étroit. Mais comme la table était trop grande, elles ont mis la citrouille à l'autre extrémité pour équilibrer visuellement. Tu ne trouves pas que ça tient debout ?

Pour moi, le mystère de la citrouille était réglé. Cela avait pris plus longtemps que prévu, mais j'étais certain que Chitanda serait satisfaite.

Quel naïf j'étais.

Elle continua de fixer le club de confiserie et ses deux membres en agitation permanente.

Après un long silence pesant, Chitanda se tourna lentement vers moi.

— Je vois. J'aimerais appeler ça une excellente déduction, mais...

Je suivis son regard jusqu'à l'objet précis qu'elle observait : un Thermos. Des gobelets. Un réchaud. Une bouilloire.

— Le réchaud n'est pas allumé.

En effet, la flamme n'était pas visible. Cela se voyait au premier coup d'œil.

Mais même ainsi, son objection n'avait aucun sens.

— Et alors ? Ce n'est pas parce qu'elles ne l'utilisent pas maintenant qu'elles ne l'utiliseront pas plus tard.

Elles versaient du thé depuis le Thermos, mais à force, elles finiraient par manquer. Lorsqu'il faudrait en remettre, elles utiliseraient forcément le réchaud pour chauffer l'eau. Un enfant de maternelle pourrait comprendre ça.

Chitanda se rapprocha brusquement. Nos regards se croisèrent.

J'eus l'impression que ses pupilles me transperçaient jusqu'au fond du cœur.

— Oreki-san, tu te disais que j'étais un peu bête, n'est-ce pas ?

— pas vraiment...

— Tu te disais que j'étais idiote, alors ?

Je me disais que c'était un raisonnement que même un enfant comprendrait.

Elle se renfonça dans sa chaise et dit sur un ton vexé :

— Ce n'est pas comme si je parlais sans réfléchir. J'ai observé attentivement la table.

Chitanda avait une excellente vue, une excellente ouïe, un excellent odorat. Son goût devait être aussi précis. Peut-être avait-elle remarqué quelque chose que je n'avais pas vu.

— Qu'as-tu vu ?

— Rien que tu ne puisses voir.

Elle ne boudait pas, elle me lançait un défi. « Très bien, alors », pensai-je, et je me mis à scruter ce qui clochait.

Je ne pouvais pas dire qu'il n'y avait rien.

— La bouilloire est toute neuve. On dirait qu'elle n'a même jamais été utilisée sur une flamme.

Mais cela ne prouvait rien. Je jetai un œil à Chitanda : elle souriait légèrement, sans ajouter un mot. Donc ce n'était pas ça.

— Elles servent du thé noir. Elles le versent depuis le Thermos dans les gobelets. Quand elles n'en auront plus, elles devront faire bouillir...

Je m'arrêtai.

On ne « fait pas bouillir » du thé noir.

Ah. Voilà ce qu'elle avait vu.

Même si le club de confiserie faisait réellement bouillir de l'eau, qu'allaient-elles faire ensuite ? Comment ?

— Je comprends. Tu parlais du thé noir ?

— Exactement, répondit-elle, visiblement fière. — Elles servent du thé et des cookies. Même si elles font bouillir de l'eau, cela ne sert à rien si elles n'ont pas les feuilles de thé. Or, je ne les ai vues nulle part sur leur table. Elles ont dû préparer le thé ailleurs, puis le verser dans le Thermos.

Même en sachant que ses sens étaient extraordinaires, il était rare que je la trouve aussi perspicace. Je ne me sentais pas vexé, mais je rétorquai tout de même, par mesquinerie :

— Peut-être que le concentré de thé est déjà dans le Thermos. Elles n'auraient qu'à ajouter l'eau chaude. Ou peut-être que les feuilles sont dans la bouilloire...

À peine eus-je dit cela que Chitanda ouvrit grand les yeux.

— Oreki-san... ne me dis pas que tu n'as jamais préparé de thé noir ?

Je me tus.

C'était exactement ça. Je préférais le café. Et même quand je buvais du thé noir, c'était celui d'un distributeur automatique. Je n'avais jamais eu à en préparer moi-même. Mais le dire à voix haute aurait sonné comme un aveu de misère personnelle.

— Si tu faisais ça, le thé deviendrait de plus en plus amer. C'est pour ça qu'on utilise des théières avec des filtres amovibles, et que les sachets ont des durées d'infusion recommandées. Même avec un simple sachet, normalement, tu le retires après un tout petit moment.

— Vraiment ?

— Oui.

Je comprenais au moins une chose : l'absence de feuilles de thé et de théière était anormale.

Ce qui signifiait que le thé contenu dans le Thermos était la totalité de ce qu'elles avaient. Le réchaud n'était donc pas prévu à cet effet.

Cela devenait de plus en plus étrange.

— Alors le club de confiserie n'avait pas prévu d'utiliser le réchaud depuis le début. À ce stade, c'est juste de la déco, comme la citrouille.

Je réfléchis.

— Même si elles ne l'utilisent pas, je pense que mon hypothèse reste valable : elles ont obtenu une table extra-large en demandant à utiliser un réchaud. Le problème, c'est qu'elles n'en ont aucune utilité. Pourquoi alors ?

— Oui, pourquoi.

Cela commençait à devenir fastidieux.

J'avais voulu tuer le temps, mais je ne pensais pas que cela durerait aussi longtemps. Fuyant cette angoisse qui montait, je détournai le regard de Chitanda. Elle détourna le sien en même temps.

C'est alors que nous remarquâmes une personne debout devant nous.

Un teint hâlé malgré le ciel printanier souvent couvert. Des cheveux courts. Une allure vive, presque téméraire. Une veste épaisse qui aurait pu cacher son genre si elle n'était pas ouverte sur un pull et une cravate. Au même instant, Chitanda et moi réalisâmes qu'une fille se tenait devant notre table. Je n'avais pas oublié que nous étions en pleine fête des nouveaux, mais je ne pensais pas qu'une personne viendrait réellement. Depuis quand était-elle là ?

Tandis que nous restions figés, incapables de parler, la fille glissa les mains dans les poches de sa veste et s'inclina légèrement.

— Bonjour.

Puis elle afficha un sourire éclatant.

Chitanda fut la première à reprendre ses esprits.

— Oh... euh... tu es peut-être intéressée pour rejoindre le club ? Je m'appelle Chitanda. Je suis la présidente.

La fille en veste garda son sourire et répondit :

— Pas spécialement. Mais je regardais les clubs en passant, et je vous ai vus discuter d'un truc intéressant. Je m'appelle Ôhinata. Je suis en seconde.

C'était la première fois que j'entendais ce nom. Pas aussi rare que « Chitanda », mais suffisamment particulier pour que je me dise que je ne l'oublierais pas. Et c'était étrange, venant de moi, je n'étais pas doué pour mémoriser les noms et les visages.

Pourtant, son visage... je l'avais déjà vu quelque part. Il n'y avait qu'une seule explication pour reconnaître une seconde.

— Collège Kaburaya ?

Ôhinata me regarda et hocha la tête avec un large sourire.

— Oui !

Franche comme tout.

— Je vois.

J'aurais dû dire quelque chose sur Kaburaya, mais rien ne me venait. Je me tus.

Chitanda intervint :

— Eh bien, puisque nous recrutons, qu'en dis-tu ? Au club de littérature classique, nous faisons... diverses choses.

Bien dit.

— Je sais pas... ça a l'air compliqué. J'imagine que vous êtes du genre à aller même lire des classiques de la littérature chinoise, non ? Moi j'aime bien la littérature japonaise, mais...

— Non, nous ne faisons pas ce genre de choses. Enfin, si tu veux, on peut.

— Vraiment ? Mais...

Je ne savais pas si Ôhinata avait entendu quelque chose venu du ciel, mais elle se pencha soudain pour rapprocher son visage de celui de Chitanda.

— Une amie m’a dit un jour qu’il faut toujours finir ce qu’on commence. Alors ? Cette histoire de citrouille, c’est quoi ?

— Hein... ?

Je vois. Elle avait écouté.

— Depuis quand tu nous écoutes ?

— Euh... répondit-elle en plissant les lèvres, depuis le moment où tu lui as dit qu’elle pouvait aller prendre un cookie si elle voulait.

— Donc depuis le début !

Chitanda poussa presque un cri. Ses joues s’empourprèrent.

— Tu... tu as tout entendu ? Quelle honte...

On pouvait vraiment appeler ça honteux ?

Sa réaction inattendue déstabilisa même Ôhinata.

— Je... je suis désolée ! Je ne voulais pas écouter. C’est juste que... en vous écoutant parler de la citrouille, ça m’a intriguée, alors je me suis arrêtée sans réfléchir, et... j’ai voulu savoir jusqu’où vous iriez. C’est tout.

Elle s’inclina très bas.

— Je suis vraiment désolée.

— Non... ce n’est rien, répondit Chitanda, portant une main devant sa bouche.

Ôhinata sembla confuse un instant, mais retrouva vite son énergie.

— Alors ? Cette citrouille ?

Pourquoi la curiosité d’une seconde s’enflammait-elle autant sur un détail pareil ? Mais puisqu’elle était là, autant poursuivre. Je me rappelai l’endroit où nous nous étions arrêtés.

— Si je ne me trompe pas, on parlait du réchaud qui ne servait pas. Elles ont un surplus d'espace parce qu'elles ont une table extra-large, dis-je.
— Elles ont reçu cette table parce qu'elles ont demandé à utiliser un réchaud, mais elles ne s'en servent pas. Donc c'est louche. Nous en étions là.

Je regardai Chitanda, mais elle baissa les yeux, encore embarrassée. Depuis qu'elle avait rejoint le club, elle avait amené quantité de problèmes, mais jamais je ne l'avais vue ainsi. Qu'est-ce qui la gênait tant ?

— Alors dans ce cas..., dit Ôhinata en haussant la voix pour couvrir le vacarme alentour, — leur idée initiale était peut-être d'utiliser le réchaud pour autre chose que le thé, mais elles ont changé de plan à la dernière minute. Cependant, même si elles n'en avaient plus besoin, elles tenaient absolument à le mettre sur la table.

— Intéressant.

Elle avait vraiment écouté notre échange pour formuler une hypothèse pareille. Mais cela ne la rendait pas vraie.

— Sauf que la décision de distribuer du thé et des cookies remonte sûrement à longtemps. Elles n'ont pas improvisé ça aujourd'hui. C'est un peu incohérent d'imaginer qu'elles avaient décidé depuis longtemps de distribuer du thé, tout en prévoyant d'utiliser un réchaud pour une autre raison.

— On n'en sait rien, non ? Si elles avaient les ingrédients, elles auraient pu finir tout ça aujourd'hui. Si elles avaient commencé ce matin, elles auraient eu fini cet après-midi.

C'est vrai que le club de confiserie avait probablement les ingrédients sous la main. Mais tel n'était pas le point important. Je levai le bras et pointai l'objet en question :

— D'accord pour les cookies. Mais la banderole, elle, ne s'improvise pas.

La grande banderole « Ready for Tea Time », brodée de perles, impossible à fabriquer rapidement.

— Elles avaient donc prévu depuis longtemps leur thématique « thé et cookies », ce qui leur a laissé le temps.

— Quoi...

Ôhinata paraissait vexée.

— Oui, présenté ainsi, je dois admettre que tu as raison. C'est compliqué...

À la voir ainsi, je regrettais presque d'être honnête. Je n'avais aucune obligation d'éclairer Ôhinata. J'aurais pu me contenter d'un « peut-être, oui ».

En termes d'économie d'énergie, c'était une erreur.

— Dans ce cas alors...

Elle se remit à réfléchir, visiblement déterminée à aller jusqu'au bout, comme si « finir ce qu'on commence » était en réalité son propre crédo.

Dépitée, elle lança même des regards assassins au club de confiserie, marmonnant :

— De toute façon, c'est clair qu'elles ne sont pas nettes. Je dirais même qu'elles sont mauvaises.

— C'est dur, ça. J'ai mangé pas mal de leurs cookies, tu sais.

— Elles sont venues t'en donner ?

— J'en avais reçu au Festival Culturel. Alors pourquoi mauvaises ?

Elle les fusilla à nouveau du regard avant de répondre, gonflant la poitrine :

— Une amie m'a dit un jour : ceux qui ne portent pas de pancartes sont suspects.

Je n'en savais trop rien. Personnellement, je n'allais pas me promener avec une pancarte « Houtarou Oreki » accroché à la poitrine. Ou alors c'était une métaphore ? Pendant que j'essayais de formuler une réponse, Chitanda se redressa brusquement.

— C'est ça !

— Quoi donc ?

— Ôhinata-san l'a parfaitement dit. Exactement ça.

Effrayée, Ôhinata recula d'un pas. Chitanda, ne fais pas peur à cette pauvre seconde...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le regard de Chitanda devint perçant.

— C'est étrange que cette citrouille soit là.

— C'est ce dont on parle depuis tout à l'heure !

— Non, pas ça. Je parle de ceci.

Elle montra le seul objet sur notre table : la pancarte « Club de littérature classique ».

— Je savais que quelque chose clochait. Le conficlub n'a pas ce qu'elle devrait avoir.

Surprise, Ôhinata demanda :

— Euh... depuis tout à l'heure tu dis « conficlub », mais... ça veut dire quoi exactement ?⁹

— Tu vois !?

Je compris enfin. Le club de confiserie n'avait pas le plus évident des éléments. Incroyable.

Habitué à Kamiyama, j'avais manqué ce détail essentiel. En voyant les deux filles s'agiter, j'avais automatiquement assumé leur identité. Mais...

— Bien sûr. Elles n'ont pas de pancarte. « Club de confiserie » n'apparaît nulle part, ni sur la table ni sur leur banderole.

— Exactement. Elles recrutent, mais elles ne montrent pas leur nom, qui devrait être l'élément essentiel. Une citrouille à la place... forcément, ça m'a intriguée.

⁹ Le cercle d'étude de la confiserie (aka club de confiserie) seika-kenkyûkai, est abrégé en seikaken par les élèves du lycée et ici, Chitanda. Une personne qui ne connaît pas le mot original pourrait trouver ce raccourci ambigu en japonais. On a opté pour « conficlub » quand Chitanda le mentionnait.

Ignorant Ôhinata qui hochait la tête, désormais éclairée sur l'acronyme, je me remis à réfléchir. S'agissait-il d'une simple erreur ? Impossible. Pas après avoir mis autant d'efforts dans une banderole aussi élaborée.

Était-ce comme l'avait dit Ôhinata ? Quelque chose de louche au point de cacher leur nom ? Mais quoi ? Et à qui cela nuirait-il ?

Était-ce lié au réchaud, qu'elles avaient demandé à utiliser, mais dont elles ne se servaient pas ?

Des cris me parvinrent : quiz, débat, photographie, composition florale, cuisine, astronomie, confiserie...

— Oreki-san ?

Je me tournai vers Chitanda.

Je crois que j'avais compris l'essentiel.

— C'est parce que l'endroit où se trouve cette citrouille... n'appartient pas au club de confiserie.

Je lâchai la conclusion d'un coup, sans explication préalable.

Naturellement, il manquait beaucoup d'étapes pour y arriver, et Chitanda me regarda, figée.

— Comment ça ? Cela n'appartient pas au conficlub ?

— Eh bien... mieux vaut reprendre dans l'ordre.

Je pris un moment pour organiser mentalement l'explication.

— En gros, si un club demande l'autorisation d'utiliser un réchaud à gaz, on lui attribue une table extra-large. Or, le jour de l'événement, le club installé à cette table, le club de confiserie, n'a pas besoin du réchaud. Pourquoi ? Parce que le club qui a demandé le réchaud n'est pas le club de confiserie.

— Ce qui veut dire..., dit Chitanda en portant une main à sa bouche. — Qu'elles ont... volé la table ?

Ces deux filles si insouciantes ? Non, ce n'était pas ça.

— Ce que je veux dire, c'est qu'elles ont échangé leur table avec le club qui avait prévu le réchaud. Voilà qui explique pourquoi elles donnent l'impression d'avoir demandé une autorisation qu'elles n'utilisent pas. Comme elles n'avaient pas prévu d'avoir une table extra-large, elles ont apporté une citrouille pour remplir l'espace. Et c'est aussi pour ça qu'elles n'ont pas de pancarte : elles ne l'ont pas mis pour ne pas attirer l'attention du Comité d'organisation, qui aurait compris qu'elles ignoraient la répartition des tables.

— M...Mais...

Chitanda, incapable d'accepter si vite, secoua la tête.

— Si c'était vrai, le club initialement assigné serait lésé. Pourquoi faire ça ?

Sans lui répondre directement, j'indiquai d'un geste la foule compacte des clubs autour de nous.

— Quelque part ici, il y a un club qui était censé utiliser un réchaud... et qui ne le fait pas.

— Pas besoin de tourner autour du pot, intervint Ôhinata. — Un club qui utilise du feu, il ne doit pas y en avoir des tonnes.

Ô naïve petite seconde... elle ignorait la variété absurde des clubs de Kamiyama. Une seule erreur, et le club de littérature classique aurait pu finir en stand de tempura et soupe au porc. Oui, c'est ce genre d'école. Enfin, façon de parler, mais j'avais fini lessivé l'an dernier.

Chitanda murmura :

— Ah, mais oui. Comment ai-je pu oublier ?

Elle aussi avait assisté aux présentations du gymnase. Sa mémoire surpassant largement la mienne, il n'était pas étonnant qu'elle s'en souvienne.

— LE club de cuisine, non ? Ils avaient dit qu'ils présenteraient une démonstration de cuisine aux herbes de montagne à leur table pendant la fête.

Je fis un hochement de tête.

Je me demandai s'ils distribuait de la nourriture aux seconde. Non. Encore maintenant, ils renvoyaient les élèves au club pour goûter.

— Peut-être que les ingrédients ne sont pas arrivés à temps ?

— Les herbes ? Si la situation était vraiment si critique au point de devoir céder leur grande table au club de confiserie, ils auraient pu mentir et improviser un plat factice, dis-je.

— Un plat factice... Tu pourrais au moins dire qu'ils auraient pu utiliser les ingrédients qu'ils avaient sous la main pour préparer autre chose, non ?

— Ils auraient pu utiliser les ingrédients qu'ils avaient sous la main pour préparer autre chose.

Chitanda me fusilla du regard. Je n'avais fait que répéter sa demande...

— En gros, leur faux pas était bien plus sérieux. Il s'est produit quelque chose qui les a empêchés d'offrir leur préparation aux nouveaux élèves.

— Peut-être qu'ils n'ont pas réussi à enlever l'amertume des herbes. Personne n'aurait envie de manger un truc pareil, dans ce cas.

— C'est la même chose. Il leur suffirait de recommencer avec ce qui leur reste d'ingrédients et ce serait réglé. Pour abandonner une table extra large, il a dû leur arriver quelque chose de bien plus grave. Avec une table pareille, ils pourraient aligner tous leurs ustensiles, et il leur resterait encore de la place, exactement comme ce dont profite le club de confiserie en ce moment. Le fait que le club de cuisine ait échangé sa table avec celui de la confiserie et doive en plus garder le tout secret signifie qu'ils ont commis une erreur qu'ils ne peuvent pas dévoiler. Leur problème est tellement grave qu'ils ne peuvent même pas se permettre que quelqu'un se demande pourquoi ils ont une table immense avec un réchaud à gaz... sans rien cuisiner dessus. Je mettrais ma main au feu : Le club de cuisine n'a affiché son nom nulle part.

Comme Ôhinata l'avait dit, ceux qui n'ont pas de pancarte sont suspects.

À un moment, ma voix s'était adoucie. Peut-être parce qu'on m'entendait mal dans le vacarme ambiant, Chitanda avait rapproché son visage du mien.

Par ricochet, Ôhinata s'était penchée aussi, son visage hâlé tout près. C'est elle qui chuchota la première :

— Ça existe, une erreur pareille ? Sans vouloir t'offenser, qu'est-ce qu'un club peut faire de si grave en cuisine ? Même s'ils se ratent, quel genre de bêtise les obligerait à se taire ?

Si elle le pensait vraiment, alors oui, elle était d'une naïveté confondante.

— C'est lié à l'hygiène alimentaire. Même un commerce serait obligé de fermer temporairement s'il faisait ce genre d'erreur.

— Attends... tu veux dire...

J'acquiesçai, et ma voix devint presque un souffle.

— Une intoxication alimentaire.

3. Présent : 4,1 km ; 15,9 km restants

Au final, j'avais dans l'ensemble raison à propos de l'intoxication alimentaire, mais l'hypothèse de Chitanda concernant leur retard dans la préparation des herbes de montagne n'était pas complètement fausse non plus.

LE club cuisine avait raté la préparation des herbes. Il semble qu'ils avaient initialement prévu de cuisiner une soupe miso à base de fougère, mais lorsque certains membres du club l'avaient goûtée pendant le déjeuner, ils s'étaient plaints d'avoir mal à l'estomac¹⁰.

S'ils avaient réellement voulu cacher leur erreur, il était très probable que les membres touchés ne se rendraient même pas à l'infirmierie. Alors que je disais cela, Chitanda partit soudain en courant. Je suppose qu'elle ne prenait pas à la légère les intoxications causées par des herbes de montagne.

Elle avait lancé en courant qu'ils pourraient avoir besoin d'aide, mais je n'étais pas vraiment convaincu qu'abandonner sa table pendant la fête des nouveaux soit une bonne idée.

Ôhinata, affolée, répliqua : « Oh, alors j'y vais aussi », puis s'élança à sa poursuite.

J'appris plus tard de la bouche d'Ôhinata ce qui s'était passé ensuite.

— Chitanda-senpai a fait irruption dans la salle DU club de cuisine sans la moindre hésitation. Au début, les membres ont essayé de faire semblant de ne rien savoir, mais dès qu'ils ont vu qu'elle était au courant de tout, ils ont fait sortir les membres qui avaient l'estomac en vrac. On aurait dit qu'elle connaissait certaines personnes du club, alors tout s'est réglé plus vite que prévu.

— Chitanda a des connaissances partout. Alors, comment allaient les membres intoxiqués ?

¹⁰ La Fougère-aigle ou Grande Fougère (*Pteridium aquilinum*) est une espèce de plantes de la famille des Dennstaedtiaceae. Elle est très commune, voire envahissante, et cosmopolite. On la retrouve jusqu'à 2 000 m d'altitude. Cette plante toxique a longtemps été utilisée à des fins alimentaires et médicinales et reste utilisée, notamment en horticulture

— Pas très bien. On voyait qu'ils voulaient vraiment rentrer se reposer, mais ils savaient qu'ils ne pouvaient pas. Dès qu'elle les a vus, Chitanda-senpai est ressortie de la salle en courant et elle est revenue avec une élève à l'allure de future médecin. Apparemment sa famille travaille dans le domaine hospitalier. Elle avait un air super cool, mais on avait vraiment l'impression qu'elle était agacée par toute cette histoire.

C'était très probablement Irisu-senpai. Ôhinata avait dit qu'elle semblait agacée, mais elle ne devait pas être différente de d'habitude.

— Elle leur a fait boire de l'eau salée pour les faire vomir, puis elle a dit aux autres de lui amener les élèves si leur état empirait. Les emmener à l'hôpital n'aurait fait que tout compliquer.

— J'imagine que s'ils avaient une intoxication alimentaire, les médecins devraient en faire un rapport à l'infirmerie de l'école.

— Je me demande s'ils seraient vraiment obligés. Il n'y a pas un truc comme le secret médical ?

— Aucune idée.

— Quoi qu'il en soit, heureusement les membres se sont rétablis après avoir vomi.

C'était un soulagement.

LE club de cuisine avait réussi à dissimuler son échec. D'après Ôhinata, Chitanda avait sermonné sévèrement tout le club sur la manière de manipuler correctement les herbes de montagne en échange de son silence. À ce moment-là, j'étais convaincu que personne ne viendrait à notre table du club de littérature classique, alors je sortis mon livre pour reprendre ma lecture.

J'avais tout juste fini un seul paragraphe lorsqu'Ôhinata reprit la parole, arborant le même sourire éclatant que celui qu'elle m'avait montré lorsque je l'avais remarquée pour la première fois plus tôt dans la journée.

— Je vais rejoindre ce club. Comment il s'appelle déjà ?

Chitanda lui répondit alors.

— Vraiment ? On ne t'a même pas expliqué ce qu'on fait.

— Oui, vraiment.

Elle regarda tour à tour Chitanda et moi, puis sourit encore une fois.

— C'est très chaleureux ici. Voir des gens passer du bon temps avec leurs amis, c'est ce que je préfère au monde.

Je ne me souviens plus de ce que j'avais répondu.

La pente montante devenait enfin rude, et le nombre d'élèves qui me dépassaient en luttant pour reprendre leur souffle augmentait. Je n'en avais pas eu l'intention au départ, mais à un moment sans même m'en rendre compte, j'avais ralenti jusqu'à marcher. J'étais sans doute trop absorbé par mes pensées pour faire attention à mon rythme.

Un garçon de ma classe de l'an dernier me dépassa soudain. Si je me souvenais bien, il était maintenant en première C. La classe C rattrapait la A. Je n'avais même pas remarqué qu'elles étaient si proches. Peut-être l'étaient-elles bien plus que je ne le pensais.

Lorsque je me retournai pour chercher Ibara, je vis une longue file d'élèves gravissant la pentue, tels une procession de fourmis laborieuses. Si je continuais à marcher aussi lentement comme une cigale insouciant, je risquais de mourir comme un chien avant que la fin de la file ne me rattrape.¹¹ Lorsque je tournai à nouveau la tête vers l'avant, le sommet de la côte apparut juste devant moi. J'avais donc gravi presque toute la pente en marchant. Je ne pouvais pas dire que je ne m'y attendais pas, mais manifestement mes efforts pour mesurer la distance entre Ibara et moi avaient échoué.

Pour rattraper ce contretemps, je sprintai sur la petite portion de pente douce qui restait avant le sommet. Mon champ de vision s'ouvrit et je sentis une brise fraîche, légère au point qu'elle aurait tout aussi bien pu être née de mon imagination. Je pensais que la route redescendrait immédiatement une fois le sommet atteint, mais ma mémoire m'avait trahi. Elle continuait encore sur une centaine de mètres à peu près à plat.

¹¹ Une référence à la fable d'Ésope « La Cigale et la Fourmi » réadaptée plus tard par Jean de La Fontaine. L'histoire raconte comment une cigale meurt parce qu'elle a passé tout l'été à s'amuser au lieu de se préparer pour l'hiver, contrairement aux fourmis.

Un petit sanctuaire se trouvait au bord de la route. Je ne savais pas quelle divinité y était consacrée, mais j'envoyai une prière silencieuse, juste au cas où. Après tout, de nombreuses questions restaient encore sans réponse. Ma piété refaisait surface dans ce genre de situations fâcheuses.

Les deux côtés de la route s'ouvrirent, révélant plusieurs vieilles maisons, reconnaissables à la couleur de leurs murs. Un unique distributeur à boissons toute neuve se trouvait au milieu d'elles, et je ne pus m'empêcher de trouver qu'elle sortait du lot dans le paysage.

Je marchai lentement sur le tronçon plat. Comme c'était une sorte de havre juste après la montée éreintante, beaucoup d'autres marchaient aussi. Un grand gaillard arriva en soufflant violemment, visiblement après avoir couru depuis le bas de la colline, les mains sur les genoux. Je me demandai s'il avait prévu d'épuiser toute son énergie sur cette montée ou s'il comptait tenir ce rythme jusqu'à la fin.

Je n'en avais aucune preuve, mais je choisis de supposer qu'Ibara était juste derrière moi. Si elle devait me dépasser, ce serait agréable que ce soit sur cette portion plate. Parler à quelqu'un qui vous dépasse en descente semblait un peu difficile. Pour éviter cela, je ralentis presque à l'arrêt.

Ibara, hein...

Quand Ibara avait appris qu'Ôhinata nous rejoignait, je me demande comment elle avait réagi.

Je me souvenais très bien de la réaction de Satoshi. Il avait célébré cela d'une manière exagérée qui lui était propre, se réjouissant qu'un élève de seconde ait rejoint le club. « Penser que Houtarou a réussi à recruter quelqu'un... Pour être franc, je n'aurais jamais imaginé cela possible. C'est véritablement un miracle. » ... et d'autres choses du même genre. Puis il avait commencé à poser mille questions à Ôhinata sur le collège Kaburaya : si quelque chose avait changé, si quelqu'un avait déménagé, etc.

Ibara, en revanche, ne m'avait pas donné la même impression. Avant même que je m'en rende compte, elles étaient devenues meilleures amies. Lorsqu'Ibara avait rencontré Chitanda pour la première fois, elles s'étaient liées tout aussi vite.

Peut-être parce que, même si elle pouvait sembler dure aux yeux des autres, elle n'était pas du tout timide. Même si Ôhinata était clairement plus grande, il était étonnamment facile de distinguer qui était l'aînée lorsqu'elles discutaient ensemble.

Quand est-ce que c'était arrivé, déjà ?

— Hina-chan, tu as vraiment l'air sportive. Même ton bronzage le montre.

Lorsque Ibara avait dit cela, Ôhinata avait eu l'air légèrement gênée.

— Une partie vient du ski, mais j'ai la peau naturellement foncée aussi.

— Je vois, tu skies donc ? Pas trop loin d'ici ?

— Parfois, mais cette année je suis allée à Iwate.¹²

— Pas de snowboard ?

— Non, je ne fais que du ski. Tu fais du snowboard ?

— Je ne sais faire ni l'un ni l'autre.

Je me rappelais très bien cette conversation absurde.

Dans mes souvenirs, je voyais les deux sourires joyeusement.

Je regardai derrière moi d'innombrables fois en avançant lentement.

Mon estimation était juste. Alors que j'étais à peu près au milieu de la portion plate, le visage d'Ibara surgit au sommet de la pente qu'elle venait de gravir.

Ses bras étaient rabattus contre ses flancs et elle fixait ses pieds. Comme elle courait sérieusement la montée, sa respiration se faisait haletante. Ses foulées étaient petites, mais à mesure que la route redevenait plate, ses bras se mirent à bouger plus librement. Elle courait avec un rythme stable.

Je levai les bras et me mis brusquement à courir vers elle. J'adaptai mon allure à celle d'Ibara et me plaçai à ses côtés, en laissant un espace d'environ une personne entre nous.

¹² Préfecture située dans la partie nord-ouest de l'île principale du Japon.

— Ibara.

Lorsque je l'appelai, seuls ses yeux se tournèrent vers moi.

Elle resta muette et accéléra. J'avais prévu cette réaction, alors je passai immédiatement au but, sans hésiter.

— Je veux juste te demander une chose, Ibara. Une seule. À propos d'Ôhinata.

Même à ce moment-là, Ibara ne tourna pas la tête vers moi, mais j'entendis un mot soufflé entre deux respirations.

— Quoi.

J'avais déjà décidé ce que je voulais demander.

— Hier, tu as dit que tu avais croisé Ôhinata dans le couloir. Tu as entendu dire qu'elle allait quitter le club de littérature classique.

Ibara hocha légèrement la tête.

— À ce moment-là, Ôhinata a dit quelque chose à propos de Chitanda. Satoshi me l'a raconté. Il a dit qu'Ôhinata avait dit que Chitanda était « comme un Bouddha ». Est-ce exactement ce qu'elle a dit ?

Pour la première fois, Ibara tourna entièrement son visage vers moi. L'espace d'un instant, j'eus l'impression de voir une nuance de confusion dans son expression tendue.

Elle baissa aussitôt les yeux, reprenant son souffle tout en courant sur la portion plate. Pensant que ma proximité risquait de l'agacer, j'avais volontairement gardé une certaine distance entre nous. Et pourtant, soudainement, elle se rapprocha d'un pas, réduisant cet espace.

Pendant les quelques mètres où nous courûmes réellement côte à côte, elle prononça une seule phrase, qui ne permettait aucune interruption.

Je ralentis. Ibara continua à son rythme et finit par disparaître en amorçant la descente.

Ses mots résonnaient encore dans mes oreilles. Elle avait dit :

— C'est faux. Ce que Hina-chan a dit, c'est : « Chitanda ressemble vraiment à un bodhisattva¹³, tu ne trouves pas ? »

¹³ Un bodhisattva est un terme bouddhique désignant quelqu'un qui a atteint l'illumination grâce à son désir d'aider les autres. Semblable à un Bouddha, il s'en distingue toutefois par sa décision, et son sacrifice, de renoncer au paradis pour revenir dans le monde humain, afin d'aider les autres à atteindre l'illumination à leur tour.

Les amis, ça se fête

1. Présent : 5,2 km ; reste 14,8 km

Je n'arrivais plus à faire tourner mes méninges tandis que je dévalais la pente.

J'avais eu beau grimper avec tant d'acharnement, tout ce dénivelé patiemment gagné s'effaça en un instant au moment où j'entamai la descente. Si tout cela était vraiment de mon plein gré, et que j'allais devoir redescendre tôt ou tard, pourquoi donc avais-je gravi cette pente en premier lieu ? Je méditai non sans gravité sur mes propres actions.

Bien que le début de la montée eût été relativement doux, la descente s'était aussitôt muée en une pente abrupte digne du Hiyodorigoe¹. Les deux côtés de la route s'étaient de nouveau serrés de cèdres serrés les uns contre les autres, bouchant mon champ de vision. Si j'avais pris la descente à la légère, j'aurais fini incliné comme quelqu'un qui tombe d'une falaise, si bien que cette idée était tout de suite à écarter. Si je m'étais mis à courir n'importe comment, mes pas auraient claqué violemment contre l'asphalte. Courir ainsi ne ferait que ruiner les genoux. Gardant cela en tête, je décidai donc d'adopter une foulée vive et énergique, mêlée à des pas naturellement courts. D'ordinaire, mes pieds commençaient à me faire mal lorsque je courais trop vite, mais il allait de soi que, dans une descente, la vitesse venait d'elle-même. Si je ne courais sérieusement à aucun moment de tout le parcours de vingt kilomètres, je ne serais pas rentré avant le coucher du soleil.

En conséquence, je me concentrai uniquement sur la descente.

Et pourtant, au même moment, les mots d'Ibara, cette phrase que lui avait dite Ôhinata, continuaient de tourner dans mon esprit.

¹ Un célèbre sentier de montagne situé sur le mont Tekkai, l'un des sommets d'une chaîne à l'ouest de la ville de Kôbe. Ce passage est surtout connu pour l'épisode des « Chutes de Hiyodorigoe », un événement survenu lors de la bataille d'Ichi-no-Tani en 1184 : une armée y fut encerclée et contrainte de dévaler une falaise abrupte. Cet épisode est relaté dans le célèbre récit guerrier japonais, le Heike Monogatari, d'où la rareté des sources en anglais.

Comme un bodhisattva... Comme un bodhisattva...

Pour une raison ou pour une autre, entendre ce mot pourtant de bon augure me donnait un léger frisson, mais je dévalais la pente trop vite pour réfléchir à son sens.

La descente comportait un large virage. Les garçons qui m'avaient dépassé d'un air si assuré s'étaient mis à courir trop vigoureusement et finirent par déborder à l'extérieur du virage. On aurait dit qu'ils actionnaient des soufflets de forge² sous leurs pieds. Lorsqu'ils en prirent conscience, j'entendis la cohorte de ceux en tête marteler l'asphalte dans l'urgence.

Pour ma part, je pris le virage en serrant quelque peu l'intérieur, et mon champ de vision se dégagea enfin. Je distinguai encore un peu de neige restant sur les monts de la chaîne de Kamikakiuchi, au loin. Impossible de dire avec certitude si une brise d'hiver soufflait vraiment de cette direction, mais je me mis soudain à sentir le froid.

Satoshi était parti devant à vélo, et Ibara était elle aussi déjà loin. Avant que Chitanda ne me rattrape, j'avais certaines choses à remettre au clair.

Au moment où la pente s'acheva et que la route redevint plate, je relâchai aussitôt mes jambes.

Je ne me souvenais pas d'avoir jamais eu une longue et véritable conversation en face à face avec Ôhinata. Pourtant, depuis qu'elle avait rejoint le club, il existait en réalité un certain point auquel je n'avais jamais vraiment réfléchi jusqu'ici. Et si un problème existait bel et bien entre Chitanda et Ôhinata, ce point pouvait être décisif pour comprendre la situation.

Je n'avais aucune envie de me replonger dans ce qui s'était passé ce jour-là. Comment dire... Ce n'était pas comme si j'en transpirais encore d'angoisse, mais j'avais le sentiment que l'inquiétude d'alors s'accrochait toujours à moi.

Je me rappelais parfaitement la date et le jour.

Cela s'était passé un dimanche.

² Outil de soufflage actionné au pied, utilisé dans les anciens fours japonais (tatara) pour activer la combustion.

2. Passé : il y a 27 jours

C'était une matinée sous le signe de la paresse.

J'étais resté éveillé assez tard la veille. Ce n'était pas comme si je faisais quoi que ce soit de particulier, mais comme je n'avais pas cours le lendemain, j'avais fini par lire et regarder la télévision sans but pendant un long moment.

Je m'étais extirpé du lit, lentement, bien après l'heure, et constatai qu'il n'y avait personne dans le salon. Je savais que mon père était parti en déplacement, mais j'ignorais ce que fabriquait ma sœur. Elle pouvait tout aussi bien être quelque part dans la maison que quelque part hors du Japon. En laissant échapper un bâillement sans la moindre pudeur, je me laissai tomber dans le canapé.

La télécommande reposait sur la table basse devant moi. Je me dis que j'allais au moins allumer la télévision pour voir ce qu'il y avait, mais après avoir changé deux ou trois fois de chaîne, rien ne retint vraiment mon attention. J'étais encore engourdi, si bien que la télévision devint même un peu agaçante. J'avais apporté le livre de poche que je lisais depuis ma chambre, alors je m'enfonçai dans le canapé et l'ouvris.

Avant même de lire une seule ligne, je levai les yeux du texte et murmurai pour moi-même :

— Il fait un peu sombre.

Les rideaux étaient tirés. J'aurais évidemment préféré qu'ils soient ouverts, mais j'étais si confortablement niché dans le canapé que me lever aurait été trop pénible.

Je posai le livre et tendis de nouveau la main vers la télécommande. Sur la table se trouvaient un cendrier et une statuette de chat porte-bonheur³. Ce chat porte-bonheur était un drôle d'objet.

Impossible de dire s'il avait été mal fabriqué ou s'il avait été conçu ainsi volontairement, mais il semblait presque sourire au passant.

³ Chat porte-bonheur japonais (maneki-neko).

Il tenait une grosse pièce comme n'importe quel chat porte-bonheur, sauf qu'au lieu des formules habituelles gravées dessus, du type « grand bonheur », « fortune admirable » ou « richesse dépassant toute mesure », on n'y trouvait qu'un seul mot : *lucky* ⁴. Bien sûr, la seule personne capable d'acheter un truc aussi bâclé était ma sœur, mais même en sachant cela, je me demandais encore où elle avait pu dénicher une telle horreur.

L'intérieur était creux, et son bras monté sur ressort pouvait faire un va-et-vient d'invitation. Ma sœur avait procédé à quelques modifications supplémentaires pour accentuer cette fonction. Elle avait voulu qu'il puisse tirer un rayon infrarouge. Alors même qu'on ne pouvait pas le voir... elle avait expressément fait en sorte que ce rayon sorte des yeux.

« Si un chat doit tirer des lasers, ça doit forcément être par les yeux. »

Quand elle m'avait dit ça, j'étais resté sans voix, mais en y réfléchissant plus rationnellement, ce n'était pas si étrange que cela. Après tout, les télécommandes utilisaient elles aussi un rayon infrarouge. Elle avait simplement glissé une télécommande dans le ventre du chat.

Le récepteur était relié au plafonnier fluorescent. Quand on bougeait le bras du chat porte-bonheur, un rayon infrarouge jaillissait de ses yeux et allumait ou éteignait la lumière. On pouvait donc retirer la ficelle pendue au plafonnier et profiter d'un plafond dégagé. Sauf que, comme il fallait garder le chat à portée de main pour pouvoir l'utiliser à la place de la ficelle, il finissait par être tout aussi encombrant qu'elle.

Elle aurait au moins pu choisir un chat un peu plus joli. Comme il se trouvait à l'autre bout de la table, je tendis le bras vers lui. C'était justement pour l'atteindre que j'avais attrapé la télécommande. Je m'en servais comme d'une baguette pour tenter de lui faire lever le bras. J'avais l'impression que mes doigts allaient l'atteindre, mais ils n'y arrivaient jamais, quoi que je fasse.

Si je m'étais un peu redressé, j'aurais sûrement pu l'attraper, mais tant qu'à faire, autant me lever entièrement. Je m'acharnais donc à étirer les bras sans

⁴ Le mot « lucky » apparaît tel quel en anglais et signifie « chance ».

bouger le reste du corps, comme si tout mon torse était immobilisé par une maladie grave, lorsqu'une voix retentit derrière moi.

— Tu essaies enfin de maîtriser pleinement l'art de la paresse, ou quoi ?

Le chemin menant à la maîtrise totale de la préservation d'énergie était infini. Je n'en avais pas encore aperçu les sommets. Je me retournai et aperçus ma sœur. Elle semblait sortir d'un bain de début d'après-midi, tant la serviette qui entourait sa tête était serrée. Elle entra dans la cuisine et demanda :

— Tu veux du café ?

— Ouais.

— D'accord, alors sers-moi une tasse tant que tu y es.

Elle n'allait pas le faire elle-même ? Alors pourquoi était-elle entrée dans la cuisine ?

Parce que j'avais soudain très envie de café, toute la détermination que j'avais mise à ne pas me lever se dissipa aussitôt. Je me frappai les genoux pour me donner l'énergie de me mettre debout et gagnai la cuisine pour faire bouillir de l'eau. Ma sœur, de dos, fouillait dans le réfrigérateur et finit par y dénicher un sandwich. J'ignorais pourquoi il y en avait un là-dedans. Au fil des années, j'avais vu toutes sortes de choses dans ce frigo, des larves d'abeilles en tsukudani aux steaks de kangourou⁵. Comparé à cela, un sandwich n'avait plus rien d'extravagant.

— Essuie-toi les cheveux ou mange ton sandwich. Pas les deux en même temps, lui lançai-je d'un ton acerbe, puisque la serviette était toujours sur sa tête, mais elle m'ignora.

Elle sortit un œuf et le fit tourner dans l'évier comme une toupie. L'œuf vacilla aussitôt et s'écroula.

— Oh non, il est cru ?

Elle poussa un soupir. Elle avait dû confondre un œuf cru avec un dur.

⁵ Les larves d'abeilles en tsukudani sont un mets traditionnel. Les steaks de kangourou sont rarement consommés au Japon.

C'était vrai que j'en avais fait cuire la veille, mais je les avais finalement mangés dans la nuit. Je me demandai comment elle savait que j'en avais fait en premier lieu, mais qui sait. Peut-être avait-elle vu les assiettes qui restaient après coup.

Rien d'autre ne dut attirer son attention. Elle referma le frigo d'un coup de hanche et me lança une question depuis derrière, tandis que je préparais deux tasses.

— Au fait, ton rhume est passé, non ?

— Mon rhume ?

— Il était assez violent, non ?

Je réfléchis un instant avant de répondre :

— C'était quand ?

En effet, j'avais bien attrapé un rhume ce mois-ci.

Un jour, Chitanda m'avait contacté pour me demander de l'aide : le festival du printemps manquait de monde. Beaucoup de choses s'étaient enchaînées, mais pour résumer, j'étais allé les aider et j'avais vécu une journée assez étrange. Difficile même pour moi de croire que tout cela s'était déroulé en une seule journée. Je me souvenais encore vivement de cette ravissante scène, entouré de cerisiers en fleurs précoces.

Il faisait particulièrement froid, surtout après le coucher du soleil. J'avais beau dire que j'avais froid, Chitanda continuait d'affirmer que non, que c'était déjà le printemps. Je ne dis pas que j'avais attrapé froid à cause d'elle, mais le lendemain, j'étais resté cloué au lit. Jusqu'au retour de ma sœur, tard le soir, j'avais été seul dans la maison, si bien que frissons, fièvre et faim s'étaient ligüés pour faire de moi un tableau bien misérable.

Ma sœur parlait probablement de cela, mais c'était durant les vacances de printemps. J'avais presque entièrement récupéré en deux jours, si bien que lors de la cérémonie d'ouverture, j'étais en parfaite condition.

— C'était il y a un mois.

— Ah bon ? Dire qu'un mois est déjà passé. Qu'est-ce qu'ils grandissent vite.

Feignant l'ignorance, elle me tapota doucement la tête. Elle ébouriffa mes cheveux et ajouta :

— Allez, remets-toi les idées en place.

Je le ferai plus tard. Quelqu'un venait de lui préparer du café, et elle ne daigna même pas y goûter.

Elle lança soudainement :

— Ah, c'est l'heure.

Et retourna dans sa chambre. Je repris le livre laissé sur le canapé, mais au bout de trente minutes, elle réapparut.

— Hé, tu ne comptes pas sortir aujourd'hui non plus, hein ?

Je n'avais rien de prévu, mais je n'appréciai pas beaucoup ce « non plus ». Je répondis sans lever les yeux de mon livre :

— Je n'ai rien de particulier en tête.

— Je me demande quelle distance tu as parcouru dans toute ta vie.

— Entre frères et sœurs, il faut équilibrer la balance.

À quoi elle répliqua d'un ton condescendant :

— Donc tu te reposes pour compenser ma consommation d'essence, de kérosène et de billets d'avion ? Quel enfant attentionné.

Ne pas sortir de la maison compensait uniquement son usage démesuré de carburants et frais de voyage. En tant que partisan de l'économie d'énergie, c'était ma façon de présenter mes excuses à la civilisation humaine pour les agissements de mon idiot de sœur.

— Quel pauvre garçon.

Elle avait osé dire quelque chose d'aussi cruel.

— Enfin bref, continue de ne rien faire jusqu'à deux heures et demie.

— Tu veux que je garde la maison ?

— Ouais. Si rien d'ici là, tu es libre.

Je n'avais aucune intention de sortir de toute façon, mais le fait même d'être prévenu me donnait une étrange impression d'être entravé. Continuant ma lecture, je dis :

— Ramène-moi un truc.

Elle était déjà en train d'enfiler ses chaussures, à en juger par sa voix provenant de l'entrée :

— Je t'achèterai des bougies. Tu aimes ça, non ?

Depuis quand ?

Puisqu'elle avait mentionné les bougies, je sus néanmoins qu'elle n'avait pas oublié ce que représentait ce jour. Cela ne signifiait pas qu'elle comptait le célébrer...

Quand j'étais petit, j'adorais souffler les bougies sur les gâteaux.

Oui. Aujourd'hui, c'était mon anniversaire⁶.

Je me demandai bien ce qu'elle avait voulu dire en me disant de surveiller la maison jusqu'à deux heures et demie. Je posai mon livre à mi-parcours et m'affalai, face contre le canapé, pour réfléchir. C'était ma sœur. Elle préparait sans doute quelque chose d'inutile. Si elle m'avait dit d'attendre, c'était probablement que quelque chose allait arriver, mais quoi ?

Si quelque chose de festif devait arriver pendant que j'étais là, ce serait une attention d'une rare délicatesse. Et justement parce que ce serait un geste aussi respectable de sa part, je savais par conséquent que ce ne serait pas le cas. Tomoe Oreki n'était pas du genre à faire ce genre de choses, et même si je me trompais, fixer une livraison à deux heures et demie de l'après-midi aurait été bien trop bâclé venant d'elle.

⁶ Note de l'auteur : Comme l'année scolaire commence en avril au Japon, les enfants nés à cette période sont les plus âgés de leur classe. Dans les premières années, cela leur donne souvent un avantage physique, notamment en sport. Houtarou devait donc naturellement s'en sortir plutôt bien en éducation physique.

Elle m'avait dit : « Si rien d'ici là ». Cela signifiait donc qu'il y avait de fortes chances que ce soit quelqu'un plutôt que quelque chose. Quelqu'un qui viendrait le jour de mon anniversaire...

En réalité, c'était peut-être une erreur de supposer que mon anniversaire avait quoi que ce soit à voir là-dedans.

Ce pouvait tout aussi bien être quelqu'un du recouvrement ou une personne chargée de distribuer les informations du quartier. Peut-être me trompais-je en imaginant que tout cela était manigancé par elle. Je me méfiais peut-être un peu trop.

Même en me disant tout cela, je n'arrivais pas à chasser le mauvais pressentiment qui me restait en tête. Comme j'étais beaucoup trop conscient de l'heure, il était naturel que la trotteuse me parût avancer anormalement lentement.

Je n'avais plus envie de manger, alors j'attendis sans me préparer de déjeuner. Je terminai enfin le livre que je lisais, mais il ne me restait pas assez de temps pour en commencer un autre. J'allumai la télévision et mis une émission de voyage. C'est ainsi que je passai mon temps, à regarder des inconnus savourer des plats appétissants dans une auberge de luxe.

En y repensant, la façon dont elle avait précisément formulé « Si aucune venue d'ici là » signifiait que cela n'impliquait pas nécessairement une arrivée à deux heures et demie. Elle ne désignait pas une heure d'arrivée, mais une plage d'arrivée. Par exemple, si j'avais dit à Satoshi, avec exactement la même formulation : « Si rien d'ici là, tu es libre. », cela aurait voulu dire quelque chose du genre : « Je devrais arriver avant, mais il est possible que je sois en retard. Si je ne suis pas là à deux heures et demie, considère que je ne viendrai pas. »

C'est pour cette raison que, lorsque j'entendis la sonnette retentir vers deux heures moins cinq, je supposai que cela n'avait aucun rapport avec l'invité que ma sœur voulait me faire attendre. « Tiens, si c'était un démon. Ou peut-être un serpent⁷ ».

⁷ Allusion humoristique aux visiteurs inattendus dans les histoires populaires japonaises, traditionnellement représentés comme des créatures surnaturelles (oni, serpents).

Pour une quelconque raison, cette impression me traversa l'esprit. J'enfilai une paire de pantoufles et descendis dans l'entrée. J'optai pour le judas afin de jeter un œil.

Ce n'était ni un démon ni un serpent. Ce n'était pas non plus un agent du recouvrement, ni quelqu'un venu distribuer les informations du quartier.

— Ah, merde. Donc c'était ça.

Ces mots m'échappèrent avant que je ne puisse m'en rendre compte.

Quatre silhouettes se tenaient sur le pas de la porte : Satoshi, Chitanda, Ibara et Ôhinata.

Comme s'il avait senti ma présence, Satoshi leva les yeux vers le judas. Il m'adressa un sourire répugnant, puis leva la main. Parmi tous les ennuis que ma sœur m'avait causés, il y avait au moins une chose pour laquelle je lui étais reconnaissant.

Elle m'avait dit de me recoiffer à l'avance.

Il n'y avait rien à y faire. Je ne pouvais pas les renvoyer.

Quoi qu'il en soit, je les conduisis au salon et les fis s'asseoir autour de la table basse. Chitanda et Ôhinata prirent place sur le canapé, tandis que Satoshi et Ibara s'installèrent sur des coussins au sol.

Satoshi portait un polo et un pantalon cargo. Ibara avait enfilé un sweat à capuche gris et un short. Chitanda, elle, portait un pull tricoté couleur pêche et une jupe qui descendait sous les genoux. Ôhinata avait un t-shirt à motif et un jean. En observant cette assemblée vêtue de manière si inhabituelle pour moi, je me mis à grommeler.

— Messieurs, qu'est-ce donc, que cette oie devant moi ?⁸

— Mais qu'est-ce que tu racontes, sérieux ?

⁸ Il s'agit d'un vers extrait du poème existentiel et énigmatique « Mort » du célèbre poète de l'ère Taishō, Sakutarō Hagiwara, inclus dans son recueil « Hurlement à la lune ». Allusion utilisée pour souligner l'atmosphère étrange, presque absurde, de la scène.

Même en étant assise avec une tenue impeccable, Ibara n'avait rien perdu de son langage fleuri. Ignorant totalement Ôhinata, qui répondait « Ah, ça c'est Sakutarô », Satoshi se mit à rire.

— Tu te demandes quel mauvais vent a bien pu nous pousser jusque chez toi ?

Je hochai la tête sans un mot.

Il n'y avait aucun doute : ils étaient venus fêter mon anniversaire.

Après tout, Ôhinata tenait une boîte entourée d'un ruban, estampillée du logo d'une pâtisserie assez connue pour que même moi je la reconnaisse. Je ne pouvais donc pas leur demander pourquoi ils étaient là.

Le problème, pourtant, était que Satoshi et moi nous connaissions depuis trois ans et que jamais nous n'avions fêté nos anniversaires respectifs. Même s'il avait voulu plaisanter, jamais il n'aurait pensé à faire venir tout le club de littérature classique. Nous n'étions pas ce genre de groupe.

Certes, nous nous étions réunis une fois, sur un coup de tête collectif, pour écrire l'anthologie. Mais nous n'étions pas assez proches pour nous retrouver au hasard chez l'un d'entre nous, juste pour passer le temps. C'était ce que je pensais, et j'étais certain que les autres membres voyaient les choses de la même façon. Pourtant, comme pour réduire soudain cette distance, quelque chose de déconcertant venait d'arriver.

— Je me disais que nous serions peut-être gênants en débarquant comme ça, mais...

Chitanda était pleine d'attention. Je n'étais pas vraiment gêné, mais...

— Je m'y attendais pas.

— Je m'en doutais.

Satoshi haussa les épaules.

— Moi aussi ça m'a surpris. En parler, c'est une chose, mais je n'aurais jamais imaginé que ça se concrétiserait comme ça.

Il y avait deux questions que je voulais poser.

— Comment avez-vous su pour aujourd'hui, et qui a eu l'idée ?

— Eh bien... c'est une longue histoire...

Chitanda inclina la tête, comme hésitant par où commencer.

— Quand Ôhinata nous a demandé si nous avions déjà fait une fête avec tout le club, je lui ai parlé de notre rassemblement post Festival Culturel, mais ensuite elle m'a demandé si nous avions fait autre chose, et je lui ai dit que non. Alors, elle...

Cela s'annonçait effectivement comme une longue histoire. À ce moment-là pourtant, Ibara me coupa l'herbe sous le pied et déclara :

— Quand j'ai dit que ton anniversaire approchait, Ôhinata a proposé qu'on te fasse une fête.

— Tu connaissais ma date d'anniversaire ?

— Juste que c'était en avril. C'est le genre de truc qu'on retient sur quelqu'un de sa classe.

— Pas moi.

— Parce que t'es un être humain inconsideré.

En y réfléchissant, Ibara avait eu mille occasions d'apprendre ma date d'anniversaire. Nous avons été dans la même classe pendant toute l'école primaire et tout le collège, et surtout à l'école primaire, il y avait souvent les affiches « Qui a son anniversaire ce mois-ci ? ». Si elle se souvenait que c'était en avril, il lui avait suffi de consulter les anciens albums de classe pour avoir la date exacte.

Sans motivation, toutefois, elle ne l'aurait jamais fait. Autrement dit, la coupable était Ôhinata.

— Donc c'est toi qui as eu l'idée, hein ?

Je plantai mon regard dans celui d'Ôhinata. Ses yeux parcouraient distraitemment le salon, mais lorsqu'ils croisèrent les miens, elle sourit sans la moindre once d'hésitation.

— Les amis, ça se fête.

Que ce credo soit valable ou non, il existait aussi des façons de célébrer qui impliquaient d'être seul, tranquille.

— Et il n'y a personne qui puisse rester de mauvaise humeur après qu'on lui a organisé une fête.

Le doute lui était étranger. Et ayant dit cela, elle comptait faire de moi l'une de ces personnes heureuses.

Youpi.

Malheureusement pour elle, personne ne m'avait encore souhaité « joyeux anniversaire ».

— Cela dit, je suis surpris que tout le monde soit réellement venu.

Même si Ôhinata avait poussé l'idée de faire une fête, il était presque incroyable que tous aient suivi. Chitanda avait peut-être simplement voulu faire plaisir à la nouvelle recrue, mais je ne pouvais absolument pas imaginer un scénario où Ibara acceptait. Comme pour répondre à mes pensées, la principale intéressée parla franchement.

— Je dois regarder un film ce soir, alors c'est juste pour tuer le temps. Je t'accorde deux heures, pas plus, pour ta célébration.

Lit-elle dans mes pensées ?

— On a acheté des boissons alors va chercher des verres.

Vous auriez pu acheter des gobelets en papier aussi... Je vis que Satoshi avait apporté un sac en papier rempli de snacks. Plutôt que de picorer directement dedans, il valait mieux sortir un plateau pour les disposer. Si je me souvenais bien, le plateau en bois était dans le placard. Et s'il y avait un gâteau dans la boîte d'Ôhinata, je devais sortir un couteau et des assiettes pour la suite. Je me demandais si nous avions assez d'assiettes. Évidemment, il faudrait aussi des cuillères. Peut-être même des fourchettes.

Alors que je me levais et que j'allais fouiller dans la cuisine pour rassembler tout cela, un doute me traversa soudainement l'esprit.

S'il s'agissait d'une fête d'anniversaire, j'en étais le principal concerné.

Et pourtant, pourquoi étais-je le seul à être debout et à m'activer ?

Quand je revins au salon avec les ustensiles et les assiettes, je remarquai que le cendrier, le livre que j'avais terminé et la télécommande avaient tous été rangés et posés sur le buffet. Seul le chat porte-bonheur demeurait, toujours installé dans son coin de la table, continuant d'exhiber son sourire impossible à aimer.

Les biscuits que Satoshi avait achetés s'avérèrent être des biscuits assez tendance⁹. Chitanda avait commenté : « On dirait qu'ils iraient bien avec de la confiture », si bien que j'avais aussi préparé une petite assiette en plus de la grande pour les biscuits, et j'avais sorti du réfrigérateur un pot de confiture de mandarine d'été. En voyant le pot, Ôhinata s'exclama de joie.

— Oh ! C'est de la confiture MilleFleur !

En regardant l'étiquette, je vis effectivement « MilleFleur » écrit dessus. Si je n'avais pas entendu la bonne prononciation, j'aurais probablement lu quelque chose comme « Mile Flew ». Veillant à ne rien laisser paraître de cette pensée honteuse, je répondis d'un « Ouais » empli d'assurance.

— Sortir de la MilleFleur aussi naturellement, quelle classe, senpai, franchement.

Cette Ôhinata souriante était une fille honnête et adorable, mais il y avait aussi dans les environs une fille un peu moins honnête. Clairement soupçonneuse, Ibara commença à m'interroger.

— Sais-tu seulement ce que c'est ?

— Pas du tout.

— Alors pourquoi tu faisais genre ?!

— Je voulais avoir l'air cool. Au temps pour moi.

Je présentai mes excuses et demandai à Ôhinata depuis le début :

— C'est quoi ?

⁹ Les fameux biscuits salés Millet de la préfecture de Kôchi

Après avoir découvert la vérité sur ma vanité enfantine, Ôhinata me lança un regard d'une froideur incroyable, mais elle se reprit vite et attrapa le pot.

— C'est une boutique spécialisée dans les confitures. Elle est très réputée. J'en ai déjà acheté une il y a un moment et, comme on s'y attend, le goût correspond parfaitement à son prix.

— Donc c'est cher, hein ? lâchai-je en regardant le pot.

— Enfin... pas vraiment. Cher pour une confiture, je veux dire.

Je n'imaginai pas du tout cette Ôhinata, avec son teint et habillée à la légère, aller dans une boutique spécialisée pour acheter de la confiture. Je savais que juger l'apparence était mal... mais quand même.

— Ce serait peut-être un peu du gâchis de manger une bonne confiture comme ça avec de simples biscuits.

Mais alors que Satoshi exprimait ses inquiétudes, Chitanda répondit avec un petit sourire :

— Je pense que ça ira.

À partir de là, cela alla.

Ôhinata mentionna qu'elle avait apporté un briquet, ce qui laissait supposer qu'il servirait à allumer les bougies du gâteau. Les préparatifs étaient prêts, même si le gâteau arriverait sans doute plus tard.

La bouteille qu'Ibara avait apportée était un jus pétillant de pêche blanche qui ressemblait à du champagne sur le fond comme sur la forme.

— Allez Houtarou, tu dois bien avoir quelque chose d'un peu plus raffiné que ça.

Poussé une fois de plus vers la cuisine par la remarque de Satoshi, je sortis plusieurs verres neufs destinés aux invités, encore dans leur boîte d'origine. Ils étaient courts et sans pied. Le motif gravé brillait comme du cristal.

— Comment ça s'appelait déjà ? demanda Ibara en penchant la tête.

— C'est un verre, dis-je, mais comme d'habitude, elle n'écoutait pas.

— Ce n'est pas un tumbler, ni une coupe...

— C'est un verre Kiriko ?¹⁰ proposa Ôhinata, mais cela ne semblait pas être le cas.

— Non, ça c'est juste une variété décorative. Ce n'est pas ça. Quel est déjà le nom de cette forme de verre ?

— Sur la boîte, c'était écrit « verre à whisky ».

Une pointe d'agacement traversa le visage d'Ibara.

Personnellement, je pensais que des verres à pied auraient mieux convenu, mais il n'y en avait pas dans la maison. Il y en avait peut-être quelque part, mais si c'était le cas, je ne savais pas où. Pour couronner le tout, je ne trouvais que quatre verres à whisky, ce qui signifiait...

— Attends, c'est Oreki-san le seul avec un verre normal ?

...ce genre de situation.

Peu importe comment on prenait la chose, c'était une manière déplorable de traiter le principal concerné de la journée.

Alors que la boisson circulait, Ôhinata prit la parole.

— Bon, l'un de nous devrait porter un toast.

Satoshi et Ibara échangèrent un regard, puis se tournèrent vers Chitanda, comme s'ils l'avaient décidé à l'avance. Peut-être parce qu'elle s'y attendait, Chitanda attrapa son verre sans montrer la moindre intention de refuser.

Avec un sourire un peu hésitant, comme si elle ne savait pas trop comment s'y prendre, elle commença.

— Hum... aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'Oreki-san, alors fêtons-le. J'aurais voulu t'offrir un cadeau, mais comme tout cela s'est décidé à la dernière minute, je dois m'excuser de ne pas avoir pu en apporter un.

— Ta présence est déjà un cadeau.

Celui qui l'interrompit ainsi n'était pas moi. C'était Satoshi. L'entendre inventer les sentiments des gens à leur place était dérangeant.

¹⁰ Verre taillé traditionnel japonais, célèbre pour ses motifs géométriques (kiriko).

— Si tu le dis... ça me rassure.

Et l'entendre soulagée par ce mensonge l'était tout autant.

— Parmi nous tous, tu es le premier à avoir eu dix-sept ans. Alors... hum... félicitations. Santé.

Nous levâmes les quatre verres à whisky et le verre normal, et nous les entrechoquâmes légèrement.

Bien que cette fête d'anniversaire fût censée m'être destinée, Ôhinata semblait être la personne la plus heureuse de toutes.

À cet instant, l'une de mes inquiétudes s'était dissipée.

Ce n'était pas comme si je tenais particulièrement à ce qu'on me félicite, mais j'appréhendais qu'ils eussent prévu de simplement manger et boire avant de rentrer aussitôt chez eux. À présent qu'ils avaient porté un toast, mon anniversaire avait bel et bien été célébré.

Il restait toutefois une autre chose dont je ne pouvais dire qu'elle ne me dérangeait pas.

Le chat porte-bonheur.

Pourquoi était-il encore sur la table ? Pendant que je cherchais assiettes et couverts, ils avaient rangé la table à ma place. Ils avaient déplacé tout ce qui s'y trouvait sur le buffet voisin, et pourtant, seul le chat porte-bonheur demeurait.

Était-ce un hasard ? Non, parmi tous les objets posés là, c'était sans doute celui qui gênait le plus. Alors qu'ils comptaient étaler la nourriture sur la table, ils le faisaient désormais en évitant soigneusement le chat. Peut-être que quelqu'un avait fouiné un peu pour comprendre pourquoi cet objet se trouvait là ?

J'avais déjà commis une erreur. Sortir ainsi, sans réfléchir, cette incroyable confiture de mandarine d'été, sans savoir à quel point elle était réputée... Heureusement, la conversation s'en était éloignée.

Je devais être plus prudent, désormais.

Les biscuits de Satoshi étaient légèrement salés et, par conséquent, la confiture s'accordait parfaitement avec eux.

J'avais toujours pensé préférer les choses sucrées.

Mais l'acidité de la confiture de mandarine d'été s'avéra étonnamment rafraîchissante. C'était... comment dire... comme comparer l'épée au fleuret¹¹.

— Fukube-senpai, tu es déjà venu ici, non ?

Comme Ôhinata posait la question, Satoshi se tourna vers moi.

— Je ne crois pas.

— Non.

— Je suis déjà passé dans le coin, mais c'était juste pour qu'on se retrouve dans un parc du quartier. Je crois que je lui empruntais quelque chose.

Je penchai la tête. Comme il l'avait dit, j'avais effectivement fait attendre Satoshi dans un parc non loin d'ici, pendant que je venais de chez moi. Toutefois...

— Tu es sûr ? J'ai un vague souvenir que tu étais plutôt venu me rendre quelque chose.

Cela ne faisait que deux ans environ, et pourtant je n'en gardais qu'une mémoire floue. Bien sûr, ce vague souvenir n'était pas très fiable, mais je ne pouvais pas rester sans rien dire alors que nos versions divergeaient. Allant dans le même sens, Ôhinata ajouta :

— Peut-être que tu es venu deux fois, une fois pour emprunter quelque chose, puis une fois pour le rendre.

Évidemment, c'était parfaitement logique.

— Sauf que tu n'es jamais allé jusqu'à chez lui, si ?

— Je ne crois pas que ça aurait changé quelque chose.

¹¹ L'épée est plus lourde et plus rigide, tandis que le fleuret est beaucoup plus léger et plus maniable.

Ôhinata émit un petit son perplexe et porta le verre à whisky à ses lèvres.

— Vous êtes assez directs, tous les deux. Si c'était moi, je dirais un truc du genre « Je ne voudrais pas déranger », mais j'imagine que c'est parce que vous êtes des garçons.

Satoshi inclina la tête.

— Je me le demande. Je suis du genre à préférer les relations légères¹² et m'en contenter, alors ce genre de généralités ne s'applique peut-être pas à moi.

— Quel genre ?

— Tous les genres.

Je ne pouvais qu'être d'accord.

— Je vois. Je suppose que des gens comme ça, ça existe.

Ôhinata semblait profondément réfléchir. Pour ma part, en tant que garçon, je ne pensais pas que Satoshi et moi préférions particulièrement les « relations légères ». C'était probablement normal. Si je devais mettre un nom dessus, je dirais qu'Ôhinata, même si elle était plutôt garçon manqué, ne connaissait peut-être aucun garçon avec qui ce genre de discussions pouvait être aussi simple.

Elle enfourna un biscuit, puis releva la tête pour enchaîner :

— Je peux poser une question ? C'est comment, ta chambre ?

Ma chambre, hein ? Je me raidis un peu.

— Elle est assez normale. Un lit, un bureau, une étagère.

— Tu n'as rien accroché ou décoré ?

Je ne pensais pas avoir mentionné quelque chose de ce genre, mais je devais bien avoir au moins un truc sur un mur. Alors que j'essayais en silence de me rappeler, Ibara se mit soudainement à dire des choses inutiles en caressant la tête du chat porte-bonheur.

¹² Il s'agit d'une référence à un passage du Zhuangzi : « Les hommes vertueux entretiennent des relations aussi légères que l'eau, tandis que les esprits étroits cultivent des relations aussi douces que le vin de riz.

— Arrête-toi là, Hina-chan. Même ce type a droit à son intimité.

Elle se tourna ensuite vers moi et m'adressa un sourire glacial.

— Et puis, c'est une chambre de mec, tu imagines bien ce qui traîne.

Je n'avais aucune idée de ce qu'Ibara imaginait, mais rien dans ma chambre ne justifiait le sourire plein de mépris qu'elle m'adressait.

Enfin... presque rien.

— Je n'imagine pas grand-chose, en fait.

Comme Ôhinata murmurait cela, Satoshi répondit avec un sourire :

— Des manuels scolaires.

J'ajoutai : — Des livres de révision.

— Et des dictionnaires, non ?

— Bien sûr.

Ibara les regarda tous les trois, stupéfaite.

— Vous êtes débiles ou quoi ?

Les biscuits sur l'assiette diminuaient peu à peu. Je n'aurais pas cru qu'ils seraient tous mangés, mais si c'était le cas, le gâteau viendrait naturellement ensuite. Alors que je tendais la main pour en prendre un autre, je réalisai soudainement que je n'avais rien mangé à midi.

Une pensée me traversa alors l'esprit.

— Au fait, vous avez déjeuné ?

Les réponses furent variées.

Chitanda répondit : — Un repas léger.

Ôhinata répondit : — Oui.

Ibara répondit : — J'ai pris un petit-déj tard, donc pas encore.

Satoshi répondit : — Pas du tout.

Comme j'étais à la fois le protagoniste du jour et l'hôte, il me revenait probablement de proposer quelque chose.

— Dans ce cas, on peut commander une pizza.

— Hein ?! Mais je me sentirais trop mal si tu nous payais ça.

Chitanda cherchait à être délicate, mais il n'était absolument pas question que je les invite.

— Évidemment qu'on partage l'addition.

— O...oh, d'accord.

À ce moment-là, Satoshi intervint aussi.

— Je suis d'accord, j'y pensais aussi. Avec autant de monde, la pizza serait parfaite. Mais j'ai oublié quelque chose.

— La pizzeria est fermée ?

— Si une pizzeria fermait le samedi, elle n'aurait jamais de clients. Non, c'était... hm...

Il jeta un œil à Ibara. Contrairement à Satoshi, hésitant, elle parla franchement.

— Je ne supporte pas le fromage. Désolée.

— ...Ah, d'accord. Je ne savais pas.

— Je serais surprise que tu connaisses mes goûts.

Il y avait parfois du fromage dans les repas scolaires, donc il n'aurait pas été impossible que je le sache... mais je ne le savais pas. Je devais admettre que j'étais assez inconsideré.

— Toi aussi t'aimes pas le fromage ?

Comme Ôhinata plaquait une quantité monumentale de confiture sur un biscuit avant de l'avaler avec la même exubérance, elle se pencha soudain vers nous, intriguée.

— Un peu, ouais. Je ne suis pas allergique, mais j'arrive pas à en manger.

— C'est le goût ?

— Sûrement l'odeur. Si c'est du fromage froid, coupé finement, ça ne sent pas trop donc ça va, mais cuit... j'arrive même pas à m'en approcher. Toi aussi t'aimes pas, Hina-chan ?

En entendant cela, Ôhinata afficha un grand sourire.

— Une amie m'a dit un jour qu'il fallait vraiment jeter les mandarines pourries et le lait qui a tourné.

Je me demandai si Ôhinata avait l'habitude d'invoquer ses amies quand elle ne savait pas trop comment exprimer quelque chose. Comme prévu, Ibara afficha un sourire crispé.

— C'est bien d'avoir ce genre de résolution, mais ça m'agace quand même que ce soit devenu un point faible. Faudra bien que je m'y fasse une fois adulte.

Si Ibara devenait une ermite dans les Pyrénées et se forçait à manger du fromage trois fois par jour, je suis sûr qu'elle finirait par surmonter ça. Elle aurait même peut-être une révélation la concernant, en redescendant de la montagne. Les légendes autour de « l'Empire laitier d'Ibara » qui conquiert le monde du fromage commenceraient alors. Peut-être.

Si elle n'aimait pas simplement le goût, il lui suffirait de ne pas en manger, mais comme le problème était l'odeur, même commander une pizza posait problème. Vu le nombre de prospectus de pizzerias qu'on recevait, il devait bien exister des pizzas sans fromage, mais je n'avais pas assez envie de pizza pour supplier cette possibilité. De toute façon, les biscuits étaient étonnamment nourrissants.

— Quoi qu'il en soit, Oreki-senpai, tu ne connais vraiment rien du tout sur Ibara-senpai, hein. Alors que vous étiez ensemble en primaire ?

— C'est l'idée.

— Pourquoi tu dis ça comme si t'étais fier ?! lança Ibara.

Ce n'était pas mon intention.

Ôhinata, qui attrapait les biscuits à toute vitesse, s'interrompit brusquement. Elle examina Ibara d'un air vaguement soupçonneux.

— Est-ce que ça veut dire ce que je pense ? Toi non plus, tu n'étais jamais venue ici, Ibara-senpai ?

— Jamais de la vie. Juste parce qu'on habitait le même secteur scolaire ne veut pas dire que nos maisons étaient proches.

— Ah bon ? Attends, mais...

Ôhinata regarda Chitanda assise à côté d'elle sur le canapé, puis Satoshi, puis Ibara. Elle pencha la tête, perplexe.

— Pourtant on est tous arrivés ici sans se perdre une seule fois. Je pensais que l'un de nous était déjà venu.

On aurait dit que le temps s'était arrêté.

On en était donc arrivé là.

La conversation, partie de ma chambre, n'avait même pas frôlé la question du sens caché derrière le chat porte-bonheur. Songer qu'elle dériverait vers ce terrain après que j'eus parlé de commander une pizza... c'était totalement inattendu.

Puisque j'ignorais quelque chose d'aussi simple que les préférences alimentaires d'Ibara, cela signifiait qu'il n'existait pas de lien particulièrement fort entre nous et, par conséquent, qu'elle n'était probablement jamais venue chez moi, hein ? Je vois. C'était logique. Mais cela voulait dire aussi que j'avais moi-même creusé ma propre tombe.

Était-il encore possible de changer de sujet ?

Non, il était sans doute trop tard. La conversation avait déjà dépassé le point de non-retour. Si je tentais désespérément d'en détourner le cours, ils ne feraient que se demander pourquoi je cherchais autant à l'interrompre, et leur curiosité n'en deviendrait que plus inutilement insistante. La question d'Ôhinata s'approchait dangereusement du secret que le chat porte-bonheur laissait entrevoir. Cependant, on n'était encore que « proches ». Ce n'était pas un coup direct.

C'était douloureux, mais la seule chose à faire était de me retirer de la conversation tout en priant pour qu'ils en viennent d'eux-mêmes à parler d'autre chose.

Si seulement elle pouvait comprendre cela aussi.

Ibara se tourna vers Satoshi.

— Mais tu le sais bien. Fuku-chan nous a guidés dans les rues, non ?

Satoshi afficha une expression perplexe et répondit :

— Je me suis juste souvenu du plan. Ce quartier est un peu compliqué, mais je suis plutôt doué pour mémoriser les choses. Quant à savoir où j'ai eu le plan...

— Je l'ai préparé, intervint Chitanda.

— C'est vrai, c'est Chitanda qui me l'a donné.

Il sortit la carte de sa poche pour la montrer à tout le monde. Ce n'était pas l'un de ces plans extrêmement détaillés où figuraient les noms de tous les résidents, mais une simple carte du quartier fournie par la ville. L'emplacement de ma maison y était marqué d'un trait de stylo rouge.

— Ah oui. C'est parce que Chi-chan est déjà venue ici une fois.

En entendant cela, Chitanda se figea.

— Tu te souviens ? L'affaire de l'an dernier. Quand Irisu-senpai était venue nous voir pendant les vacances d'été pour nous demander notre avis sur le film. Chitanda est venue ici te chercher, non ?

— Ah, non, en fait...

Elle avait bonne mémoire. Certes, Chitanda était venue me chercher ce jour-là, après avoir entendu de Satoshi que je comptais faire l'impasse. Mais cette fois-là...

— Je m'étais approchée grâce aux indications de Fukube-san, mais je n'ai finalement jamais trouvé la maison.

Ce jour-là, j'avais reçu un appel : « Je suis venue te chercher, mais je me suis perdue, peux-tu venir me récupérer ? ». Je l'avais trouvée assez rapidement, mais elle n'avait même pas aperçu la façade de la maison.

— Je connaissais l'adresse, alors avec une carte, je pouvais la repérer.

— Donc ce n'était que ça.

Ôhinata retrouva aussitôt son sourire éclatant, satisfaite de l'explication.

— On peut tout trouver, du moment qu'on connaît l'adresse. Par exemple... voyons... quelque chose dans ce genre.

En disant cela, son visage s'assombrit.

— Quelque chose ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Cette élève de seconde semblait bloquer sur une idée étrange. Il n'y avait aucune ressemblance entre elles, mais en voyant Ôhinata et Chitanda alignées sur le canapé, cela me fit penser à une touffe de racines.

— Oh ! Les cartes de vœux du Nouvel An !

À peine Ôhinata eut-elle dit cela, son visage s'éclairant aussitôt, que Satoshi répondit par un commentaire superflu.

— Même comme ça, Houtarou ne fait pas des trucs aussi fatigants.

Ce n'était pas exact. J'avais bien essayé d'en envoyer, mais je m'étais heurté au même problème : je ne connaissais pas leurs adresses.

— Vraiment ?

Oubliant un instant d'être polie, elle me lança un regard plein de doute.

— C'est normal d'envoyer au moins des cartes du Nouvel An à ses amis.

— Ce n'est pas grave. On s'est tous vus en personne à la fin de l'année, de toute façon. Les cartes, c'est juste pour ceux qu'on ne voit pas.

— Peut-être, mais si on a pu saluer Oreki-san cette année, c'est seulement parce que je l'ai appelé moi-même, dit Chitanda dans l'élan.

Satoshi reposa le biscuit qu'il grignotait et se mit à sourire.

— Ah, ce Nouvel An était vraiment mémorable, hein ? Après tout, Mayaka avait même...

Il s'interrompit net en sentant le regard assassin d'Ibara. Même si ce n'était sûrement pas quelque chose qu'on l'avait forcée à faire, son travail de prêtresse à temps partiel au sanctuaire pendant les fêtes l'avait plongée dans un profond embarras. Bien sûr, Ôhinata n'avait aucune idée en quoi

— Qu'est-ce qu'elle a fait, Ibara-senpai ?

— Laisse tomber. On parlait de l'adresse d'Oreki, non ?

Elle força le retour au sujet précédent. Si j'avais continué à parler du Nouvel An, j'aurais peut-être pu enterrer la question une bonne fois pour toutes, mais dans ce cas, Ibara me détesterait à coup sûr. Ce n'était pas une perspective particulièrement séduisante.

Alors que je m'inquiétais, Ibara eut soudain une expression vide, comme si elle venait seulement de réaliser quelque chose de simple.

— Et l'album de fin de collège ? Normalement, l'adresse est dedans.

— Oh, je vois. Ça paraît logique, dit Ôhinata en hochant la tête, avant de la pencher de nouveau.

— Mais Chitanda-senpai n'était pas au collège Kaburaya.

— Non, ce qu'elle a dit est juste.

Chitanda s'était enfin décidée à parler.

— Oreki-san avait un camarade de collège, Sôda-san. Je suis déjà allée chez lui plusieurs fois, alors je lui ai demandé si je pouvais consulter son album.

À ces mots, Ibara et Satoshi réagirent en chœur.

— Donc c'était ça ! Tu pouvais nous le demander, tu sais.

— C'est clair, tu pouvais t'adresser à nous.

Sous cette remontrance, Chitanda se ratatina d'une manière peu habituelle chez elle, l'air coupable.

— J'avais pensé vous la demander, mais je vous croisais toujours en coup de vent, et puis j'ai complètement oublié au club... Et d'un coup, j'ai eu affaire chez Sôda-san...

— Maintenant que j'y pense, Sôda était dans notre classe, non ? Pourtant, il n'a pas vraiment l'air du genre à être ami avec Oreki.

En effet, ce n'était pas exactement ça.

Même s'il semblait souvent dans la lune, il était très bon au foot. Nous avons une longue histoire d'emprunt et d'échange de livres.

— Ses parents sont assez connus, non ?

— Ils siègent au conseil municipal. Ils ne se donnent pas des airs importants.

Gonflant les joues pour faire bonne figure, Satoshi secoua la tête d'un air théâtral.

— C'est bien du Chitanda tout craché. Je savais que tu étais incroyable, mais apprendre que tu connais même l'un des camarades de Houtarou du collège... C'est impressionnant.

— Oh non, c'était vraiment une coïncidence.

— Peut-être as-tu déjà entendu les rumeurs sur mon sombre et mystérieux passé.

Comme pour se venger que Satoshi ait changé de sujet, Chitanda posa délicatement les mains sur ses cuisses et sourit.

— Je vois. Par exemple, une rumeur selon laquelle tu aurais commencé à chanter après avoir oublié d'éteindre le micro dans la salle de diffusion ? Non, jamais entendu parler.

Quelques secondes plus tard, Ibara éclata de rire.

— Hahaha, c'est vrai ! C'est vraiment arrivé !

C'était arrivé à l'automne de notre troisième année de collège. Une histoire à la fois drôle et pathétique.

— Chi-chan, tu m'impressionnes. Je ne me souvenais même plus de ça avant que tu le dises.

Satoshi, qui avait pris plaisir à provoquer le buisson pour se faire mordre par un serpent, resta figé, toujours avec ce sourire crispé collé au visage¹³.

Satoshi pouvait encaisser la quasi-totalité des plaisanteries qu'on lui envoyait, mais cet incident restait, comme prévu, son seul talon d'Achille.

Je m'excusai intérieurement auprès de lui. Après tout, celui qui avait raconté cet épisode à Chitanda... c'était moi.

Cela dit, même moi n'avais pas le cœur assez dur pour l'achever en lui révélant que, ce jour-là, ce qu'il avait chanté n'était rien d'autre qu'une tentative catastrophique de hip-hop.

Pourtant, tandis que Chitanda rejetait avec modestie les compliments d'Ibara, il m'étonna qu'Ôhinata, à l'inverse, soit restée là, les yeux grands ouverts et bouche bée.

À mesure que l'heure du gâteau approchait, je commençai à ranger le plateau de biscuits ainsi que les petites assiettes pour la confiture. Une fois mes allers-retours entre le salon et la cuisine terminés, seul le chat porte-bonheur demeurait sur la table. Il était normal qu'un peu de confiture eût fini par se renverser, même si chacun avait mangé avec précaution, alors j'apportai un chiffon de cuisine. En essuyant, je lançai d'un ton distrait : « Ça gêne, non ? », puis je déplaçai le chat sur le buffet.

Je me sentis presque pousser un soupir de soulagement. Tant que je pouvais l'enlever de la table, j'étais tranquille. Le danger était enfin passé.

Je sortis une assiette pour le gâteau, ainsi qu'un couteau et des fourchettes. Le jus de raisin ne se marierait certainement pas très bien avec le gâteau. On m'avait dit que quelque chose comme du café ou du café au lait ferait l'affaire, alors je retournai une nouvelle fois dans la cuisine et attendis que l'eau chauffe.

¹³ Expression japonaise signifiant que lorsqu'on remue un buisson, on en fait sortir un serpent : autrement dit, qu'on s'attire des ennuis en faisant quelque chose d'inutile.

On ne voit jamais les expressions naturelles que l'on fait soi-même, si bien que je n'avais aucun moyen de savoir si je possédais un bon visage impassible. Je ne pensais pas être quelqu'un dont les émotions se lisaient facilement. Lorsque Satoshi, Ibara et surtout Ôhinata avaient parlé de mon adresse, je me demandais s'ils avaient remarqué que je marchais sur un terrain glissant.

J'avais déjà préparé les tasses à café. Le café instantané n'était pas vraiment idéal pour recevoir des invités comme il se doit, mais puisqu'ils avaient débarqué sans prévenir, je n'allais pas me forcer davantage. Je continuai de fixer la bouilloire silencieuse, attendant qu'elle se mette à siffler.

Selon mon expérience, fixer de l'eau qui chauffe retardait inévitablement son ébullition. Tant que je gardais les yeux sur la bouilloire, elle refusait de bouillir. Et si je détournais le regard ne serait-ce qu'une seconde, c'était précisément à cet instant qu'elle se mettait à siffler. Bien sûr, d'un point de vue économie d'énergie, mieux vaudrait regarder ailleurs, mais je n'avais rien d'autre à fixer.

— Oreki-san, le chiffon.

Quand je me retournai, je vis Chitanda tenant le chiffon de cuisine.

— Ah, tu peux le poser là, sur le bord de l'évier ?

Je revins à ma contemplation de la bouilloire. Je supposai que Chitanda était toujours là, alors je parlai :

— Tu n'as rien dit, hein.

Après un bref silence, j'entendis une réponse presque couverte par le bruit de la hotte.

— Oui. ...Je suppose que l'occasion m'a échappé.

Tout à l'heure, Chitanda avait expliqué qu'elle avait appris mon adresse en consultant l'album de fin d'études de mon collègue. Que c'était Sôda, un ami à moi, qui la lui avait montrée. Il était vrai que j'avais eu un camarade du nom de Sôda. Je ne savais pas dans quel lycée il était parti, mais ce n'était certainement pas le lycée Kamiyama. Qu'elle ait demandé à Sôda de lui montrer l'album était très plausible. Ce qu'elle disait sonnait juste, et puis Chitanda n'était pas vraiment douée pour l'improvisation.

Mais ce n'était pas toute la vérité.

Satoshi n'était jamais venu chez moi. Ibara non plus, évidemment.

Et il était vrai que, l'été dernier, Chitanda avait réussi à s'approcher de ma maison sans parvenir jusqu'à l'entrée. Mais personne n'avait dit qu'elle n'était venue qu'une seule fois. Chitanda était venue ici auparavant.

Elle avait remis la carte à Satoshi, mais même sans cela, elle aurait été parfaitement capable de se retrouver dans ces rues par elle-même.

J'entendis une voix un peu contrariée.

— Mais toi non plus, tu n'as rien dit.

— Je suppose que l'occasion m'a échappé.

C'était quelque chose qui était arrivé ce mois-ci.

Le festival auquel participait Chitanda manquait de monde, et parce que le costume m'allait, on m'avait enrôlé pour donner un coup de main. Le festival s'était terminé sans accroc, mais il faisait froid ce jour-là. J'avais fini par attraper un rhume.

Évidemment, Chitanda, étant celle qui m'avait demandé de l'aider, ne pouvait pas rester sans rien faire après avoir appris que j'étais alité. Lorsqu'elle avait appelé chez moi le matin et entendu ma situation par ma sœur, elle était immédiatement venue me rendre visite. Son cadeau de rétablissement avait été une confiture de mandarine d'été. Elle m'avait dit que mélanger un peu de confiture à du thé noir était bon quand on avait un rhume. Je ne buvais pas vraiment de thé noir, alors j'avais simplement pris un petit bol et l'avais léchée comme ça.

Ça m'embarrassait de laisser Chitanda entrer dans ma chambre, alors j'avais résisté au froid et l'avais reçue dans le salon. Quand on est malade, recevoir quelqu'un est réellement difficile. Chitanda l'avait compris, bien sûr, et était repartie quelques minutes après m'avoir donné la confiture. Ce n'avait duré qu'un court instant, mais elle était venue malgré tout.

— C'est compliqué... Je me sens mal pour Mayaka-san et les autres, mais si on ne leur dit rien, ils ne sauront pas.

Je ne répondis pas et continuai de fixer la bouilloire.

Ce n'était pas du tout ainsi que cela fonctionnait, et cette idée me rendit nerveux. Elle disait qu'ils ne sauraient rien tant que nous ne disions rien, mais dans les faits, même sans dire un mot, Chitanda risque de trahir le secret par ses actes.

La fête approchait de son apogée. Le moment du gâteau allait bientôt arriver. À cet instant, on y planterait des bougies qu'on allumerait. Ôhinata avait apporté le briquet.

Chitanda avait sans doute déjà réfléchi à l'enchaînement. Ce serait plus dans l'ambiance si l'on éteignait toutes les lumières au moment d'allumer les bougies. C'était bien ce qu'elle comptait faire, non ?

Voilà pourquoi le chat porte-bonheur était resté sur la table.

Même si le cendrier, le livre de poche et la télécommande avaient été mis sur le buffet, seul le chat était resté. Seule une personne consciente de sa fonction de télécommande aurait fait cela. Autrement dit, cela pointait directement la personne, parmi les quatre, qui était déjà venue ici.

En réalité, la dernière fois que Chitanda était entrée dans ce salon, il faisait sombre, et j'avais appuyé sur le bras du chat pour allumer la lumière. Chitanda ne l'aurait jamais oublié.

Et que se passerait-il si Chitanda utilisait le bras du chat pour éteindre la lumière ? Ibara, ou peut-être Ôhinata, dirait probablement quelque chose comme :

« Oh, le chat porte-bonheur sert de télécommande ? Je comprends pourquoi il est resté sur la table. Mais attends... comment savais-tu que c'était une télécommande ? Ça veut dire que tu es déjà venue ici, dans ce salon même, et que tu as en plus vu le chat fonctionner comme interrupteur, n'est-ce pas, Eru Chitanda ?! »

Si Chitanda avait voulu dissimuler sa venue précédente, elle aurait dû déplacer le chat sur le buffet comme le reste.

Pour l'instant, pourtant, je ne pouvais rien dire. Les bougies allaient bientôt arriver, et donc le chat aussi. Si je lui faisais remarquer son erreur et qu'elle se

mettait à agir bizarrement, tout deviendrait compliqué. ...En y réfléchissant, je compris aussi que si j'étais resté silencieux à propos de sa visite de convalescence, ce n'était pas parce que « l'occasion m'avait échappé ». Ce que nous avions fait n'avait rien de honteux, après tout... Tout cela était absurde.

En pensant cela, je laissai échapper un léger sourire. Comme si elle l'avait remarqué, Chitanda me demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Eh bien...

Alors que j'hésitais à lui dire que ce n'était rien, je laissai échapper une pensée qui venait de me passer par l'esprit.

— Il est possible que Ôhinata n'ait pas avalé ton histoire tout à l'heure.

— Qu...

Je me retournai et essayai de lui adresser le sourire le plus sournois possible, mais je ne voyais pas mon visage, alors je n'avais aucune idée du résultat.

— Dire que tu as vu Sôda, ça sonne un peu comme si tu avais bricolé un mensonge, non ?

Chitanda tenta de sourire malgré son expression troublée.

La bouilloire se mit à siffler, bien fort.

3. Présent : 6,9 km ; 13,1 km restants

La route se poursuivait droit devant, obstinément, sans qu'aucune pente ne se profile. J'apercevais bien une petite montagne au loin, mais comme je connaissais le parcours, je savais aussi que j'allais devoir la gravir tôt ou tard. Le fait de voir toute la distance s'étendre ainsi devant soi, était suffisant pour me décourager.

Je n'avais pensé à rien en descendant la pente. Je comptais retrouver le fil de mes réflexions après avoir terminé la portion vallonnée et recommencé à marcher, mais un problème inattendu survint. La ligne droite qui s'étendait devant moi était beaucoup trop visible. Même si des élèves du lycée Kamiyama couraient devant et derrière moi, il était évident que j'étais le seul à marcher tranquillement. C'en était presque embarrassant, si bien que je me mis à simuler une course, à une vitesse qui me permettait encore de réfléchir calmement.

Cependant, une autre chose m'était apparue précisément parce que la route était si dégagée. Je distinguai un VTT familial. Je me demandai s'il y avait eu un incident après tout. Le vice-président du Comité d'organisation, Satoshi Fukube, s'était arrêté un peu plus loin.

Je ramenai les bras et, l'apercevant au loin, l'interpelai avant d'allonger ma foulée.

Satoshi paraissait avoir déjà terminé ce qu'il avait à faire : il se tenait au bord de la route et discutait joyeusement avec un autre membre du Comité. Il restait encore plusieurs dizaines de mètres entre nous lorsqu'il grimpa sur son vélo. Je pensai que je n'allais pas le rattraper, mais il finit par se retourner vers moi. Comme il semblait n'avoir rien d'urgent, il resta à m'attendre.

— Hé, Houtarou. Tu me l'avais dit à l'avance donc je ne devrais pas être surpris, mais qu'est-ce que tu es lent.

Je m'arrêtai à sa hauteur et repris mon souffle, deux ou trois fois. Tandis que nous marchions côte à côte, Satoshi se sépara de l'autre membre et je repris la conversation.

— Je pensais que tu serais bien plus loin.

Satoshi haussa les épaules tout en poussant son VTT.

— Si je pédalais sérieusement, j'aurais déjà franchi la ligne d'arrivée.

— Tu es si rapide que ça, hein ?

— Non. Je frimais un peu. Je serais probablement du côté de Jinde.

J'avais le sentiment qu'il exagérait encore, mais je ne fis aucune remarque. Satoshi jeta un regard derrière lui, puis poussa un léger soupir.

— Je savais qu'il y allait avoir des accidents, mais quand même...

— Il y a eu un accident ?

— Dans le sens le plus large du terme. Quelqu'un s'est blessé à la jambe et ne pouvait plus bouger. J'ai appelé un prof et on est venu le récupérer.

Puis il se pencha vers moi et murmura :

— À vue d'œil, je n'ai pas pu en juger, mais je ne suis pas convaincu qu'il se soit vraiment blessé.

Il fallait s'y attendre.

— Ah, vraiment ? Tu espérais que tous les élèves parcourraient les vingt kilomètres honnêtement, sans tricher ?

Je dis cela sur un ton moqueur, et Satoshi fronça les sourcils, fait inhabituel.

— Jamais je ne penserais un truc pareil.

— Tu n'avais pas besoin de répondre avec autant de conviction.

— S'il y avait un élève capable d'échapper à la surveillance du Comité d'organisation pour trouver un raccourci, je l'applaudirais. Mais ces types-là... même sans rien faire d'ingénieux, ils sourient comme s'ils avaient accompli quelque chose. Comme les profs doivent ensuite venir en voiture pour les récupérer... Certains sont peut-être réellement blessés, mais pour ceux qui simulent, impossible de complimenter quelque chose d'aussi dépourvu de classe. J'aimerais qu'ils choisissent une méthode plus élégante.

Il y avait mille élèves au lycée Kamiyama. Les ennuis ne se limiteraient probablement pas à ce seul incident. Il ne restait plus qu'à attendre le prochain en retenant son souffle. Satoshi consulta sa montre.

— Pour être franc, je suis déjà pas mal en retard. J'aimerais repartir bientôt, alors tu avais quelque chose à me demander, Houtarou ?

J'avais préparé mes questions en pensant tomber d'abord sur Chitanda, mais tomber sur Satoshi avant elle était une chance inespérée. Sa connaissance couvrait un panel bien plus vaste que le mien et, même sans cela, j'étais reconnaissant d'avoir un point de vue différent du mien.

Il y avait deux choses que je voulais dire, ou plutôt demander.

— Hmm. J'aimerais que tu écoutes une histoire purement hypothétique.

— Tu fais même une préface ? Très bien, vas-y.

Je rassemblai mes pensées en marchant. Oui, quelque chose comme ça.

— Disons que je dise : « C'est juste quelque chose qu'un ami m'a dit, mais quand on y pense, c'est injuste que le Comité d'organisation n'ait pas à courir. » Qu'est-ce que tu en penserais ?

Satoshi me fixa longuement, puis répondit avec un sérieux inhabituel.

— Tu le penses vraiment ? Je crois que ça me vexerait pas mal.

— Occupe-toi de ton fichu travail. Je n'ai pas trouvé d'autre exemple.

— Très bien, je te disais simplement ce que j'en pensais. Purement hypothétiquement, bien sûr.

Comme je restais silencieux, Satoshi supposa que je n'avais plus rien à demander et monta sur son VTT. Il adapta son rythme de pédalage à ma vitesse de marche, puis reprit :

— Oh, et pour que tu le saches, Houtarou. J'aime vraiment les filles comme Ôhinata. Pas dans ce sens-là, évidemment, surtout si Mayaka venait à l'apprendre.

— Je sais.

Entendant cela, comme satisfait, il commença à accélérer.

Je l'appelai.

— Satoshi.

— Ouais ?

Il freina et se retourna.

— Tu voulais autre chose ?

— Non...

J'hésitais.

Il y avait une chose que je voulais confirmer auprès de lui, mais je n'arrivais pas à m'y résoudre. Cela dit, je ne pouvais pas non plus continuer à retenir Satoshi alors qu'il était occupé. Je laissai échapper un souffle inquiet, puis demandai :

— C'est une question concernant la langue japonaise. Si quelqu'un ressemblait extérieurement à un bodhisattva, comment serait-il intérieurement ?

En entendant cela, il marmonna quelque chose. J'entendis mal, mais c'était probablement un « Mayaka ne m'a jamais raconté ça, pourtant ». Ce n'était pas un reproche envers Ibara. Elle n'avait simplement aucune raison de lui rapporter mot pour mot ce qu'Ôhinata avait dit.

Comme je m'en doutais, Satoshi connaissait le terme. Bien mieux que moi, qui n'en avais qu'un souvenir vague.

— Il existe un dicton selon lequel, si quelqu'un ressemble extérieurement à un bodhisattva, alors ce qu'il est intérieurement est tout tracé. Il aurait un cœur de yaksha¹⁴.

Puis, pour détendre l'atmosphère, il ajouta :

— Cela dit, à ma connaissance, Chitanda n'a aucune passion particulière pour les grenades¹⁵.

¹⁴ Ici, une créature malveillante de la mythologie indo-bouddhique, par opposition à la douceur des bodhisattvas.

¹⁵ Référence au mythe d'Hârîtî, une femme qui enlevait les enfants des autres pour nourrir sa propre progéniture, nombreuse de plusieurs centaines. Après avoir été approchée et trompée par le Bouddha, elle fit le vœu de ne plus se nourrir que de grenades plutôt que de chair d'enfant.

Une enseigne vraiment merveilleuse

1. Présent : 8,0 km ; reste 12,0 km

Ce que l'on tient pour juste ou injuste, on l'apprend au fil des ans, au gré de son éducation et de ses expériences. On vous félicite pour vos bonnes actions et on vous gronde pour les mauvaises. C'est ainsi que se dessinent peu à peu les frontières entre le bien et le mal. En revanche, ce que l'on finit par aimer ou détester n'est pas quelque chose qu'on vous enseigne.

Dire que c'est inné reviendrait à prétendre que, dès sa naissance, un enfant serait destiné à ne pas aimer le fromage plus tard, comme une sorte de petit traité sur le destin.

Peut-être faudrait-il plutôt considérer les goûts comme des pulsions qui bouillonnent intérieurement à mesure que l'on grandit. Au fond, ces préférences sont intimement liées à la question essentielle de ce qu'un individu place au-dessus de tout.

Ce jour de pluie, sur le chemin du retour, Satoshi m'avait dit ceci. Puis, avec un sourire vaguement condescendant, il avait poursuivi.

— Au fond de toi, Houtarou, toi qui n'as presque rien que tu aimes ou que tu détestes franchement, il y a une pulsion dont tu refuses de parler. C'est ce que Mayaka dirait. Moi, je n'irais pas jusque-là.

— Si c'était Ibara, elle dirait plutôt : « C'est ce que dirait Fuku-chan, moi je n'irais pas jusque-là. »

— Non. Mayaka ne parle pas comme ça. Elle dit toujours les choses crûment. Et ses mots seraient bien plus méchants.

C'était tout à fait vrai. Je m'étais trompé.

Quand Satoshi et moi rentrions ensemble, nous finissions presque toujours par échanger ce genre de bêtises en marchant.

Parfois, nous nous lançons dans des discussions encore plus absurdes, comme « la destinée du monde », et dans de rares instants, il nous arrivait même d'aborder des sujets vaguement pratiques, du style « est-ce que c'est plus simple de prendre des notes sur du format B5 ou A4 ».

Ce qui rendait ce jour-là inhabituel, c'était la présence d'une spectatrice, Ôhinata.

La pluie, ni violente ni légère, tombait sans discontinuer. Comme nous avancions sous la galerie commerçante, nous avons fermé nos parapluies. Les deux mains jointes derrière le dos, Ôhinata promenait sur moi un regard curieux, avec un geste délicat qui ne convenait pas du tout à son allure de garçon manqué. Elle souriait.

— Ibara-senpai est vraiment aussi acerbe que ça ?

Nous ne l'avions pas spécialement attendue, mais lorsque Satoshi et moi étions sortis par la grille principale, elle quittait justement l'école aussi. Avec un sourire amer, elle avait soufflé : « Je n'ai pas encore vraiment d'amis », si bien que nous avons fini à trois. Et comme nous venions tous du même collège, naturellement, nos chemins se confondaient.

À sa question, je répondis :

— Oui.

Mais Satoshi inclina la tête.

— Elle n'agresse pas n'importe qui. En fait, je ne l'ai jamais vue se montrer dure avec Chitanda-san.

En y réfléchissant, c'était vrai. Mais la comparaison n'était pas très équitable. Ôhinata prit alors une voix douce, comme si elle venait de découvrir un secret terrible.

— Peut-être que ça a un rapport avec le fait que Chitanda-senpai connaît énormément de monde.

— Donc tu veux dire que Chitanda-san connaîtrait toutes les faiblesses de Mayaka et pourrait la tenir en laisse ?

Satoshi esquissa un sourire incrédule. L'idée était si grotesque que je n'eus même pas l'énergie de répliquer.

Comme souvent, Ôhinata changea rapidement de sujet. Elle sourit et lança :

— Bon, je suppose que je comprends maintenant qu'Oreki-senpai est quelqu'un qui ne chérit rien.

— Attends une seconde...

— Et toi, Fukube-senpai ? Qu'est-ce qui compte le plus pour toi ?

J'avais protesté avec un profond mécontentement, mais elle ne m'écouta absolument pas. Satoshi haussa les épaules et répondit sans hésiter.

— Ma singularité, je suppose.

Ôhinata souffla un « Je vois... » déçu, et cette fois, Satoshi posa la question en retour.

— Et toi, puisque tu fais la curieuse ? Tu chéris quoi ?

— Moi ?

Elle afficha une petite moue espiègle, puis répondit d'un ton plus relâché.

— Eh bien, en tant que fille, je dirais que ce que je chéris le plus, c'est l'amour.

L'entendre parler d'amour comme ça, devant moi, me donna l'impression étrange d'observer un koala : une créature très célèbre, reconnaissable entre mille, mais que je n'avais jamais vue en vrai.

— Je vois...

Satoshi répondit exactement comme elle l'avait fait plus tôt. Puis, comme mû par la simple politesse, il demanda :

— Et tu as quelqu'un dans ta vie, alors ?

À ces mots, Ôhinata eut un sourire éclatant.

— Non, pas pour l'instant. Du coup, ce qui compte vraiment pour moi, c'est plutôt...

Elle baissa soudain les yeux vers ses pieds, seule sa voix conservant l'entrain d'un instant plus tôt.

— ...les amis.

Je compris parfaitement pourquoi Satoshi avait poussé tout à l'heure un « Je vois... » déçu. Le sujet n'était pas très réjouissant, mais je m'attendais à quelque chose de plus élaboré. « L'amour » n'était pas une réponse terrible, juste un peu banale.

Et je comprenais aussi pourquoi, en retour, Ôhinata n'avait pas été convaincue par la « singularité » de Satoshi. Même en tant que lycéenne fraîchement arrivée, entendre ça n'avait rien de marquant.

Je saisis pourtant très bien le sens diffus de ses mots. Derrière son visage insouciant, Satoshi luttait contre ses propres travers pour devenir meilleur. Souvent, je ne pouvais que constater à quel point j'étais plus nonchalant que lui. Sous son apparence anodine, sa réponse portait une vraie résolution, très personnelle.

Je me mis alors à réfléchir.

D'abord l'amour, puis, faute de perspective, les amis. Voilà ce qu'Ôhinata avait dit. Pris isolément, ce n'était pas un raisonnement captivant, mais tout comme Satoshi possédait une détermination qui n'appartenait qu'à lui, Ôhinata devait avoir la sienne. L'avait-elle dit par désir ? Probablement pas.

Car lorsqu'elle avait annoncé « l'amour », elle souriait. Mais quand elle avait dit « les amis », elle baissait les yeux. Je sentais que la réponse était là, mais j'étais incapable d'en saisir la signification.

Si j'entrevois une part du fonctionnement intérieur de Satoshi, c'était grâce à un certain événement. L'hiver dernier, après une série de complications, Satoshi avait entrouvert, un tout petit peu, ce qui se cachait derrière son masque, et me l'avait partagé.

En comparaison, je n'avais rien vécu de semblable avec cette seconde qu'était Ôhinata. Cela ne faisait même pas deux mois que je la connaissais. Pouvais-je prétendre la comprendre dans ces conditions ?

Peut-être que oui. Mais le fait était là : je n'avais même pas essayé.

En courant, je tentais de trouver un moyen de rattraper ce que j'avais perdu en ne regardant pas les gens en face. C'était stupide. Par exemple, si je n'écoutais pas un cours, je devais acheter un manuel supplémentaire avant les examens. C'était ce qu'on appelle fabriquer la corde après avoir vu le voleur¹. Quoi qu'il en soit, même pour moi partisan du moindre effort, une seule voie restait possible. Si une personne ressemble extérieurement à un bodhisattva, alors intérieurement elle ressemble à un yakṣa. Un yakṣa, autrement dit un démon.

Il y avait trois façons d'interpréter la phrase.

La première consistait à supposer qu'Ibara s'était trompée et qu'Ôhinata avait dit tout autre chose. Mais ce n'était que chimère. Quel genre de méprise aurait pu transformer « Elle ressemble vraiment à un bodhisattva, non ? » en autre chose ?

La deuxième admettait qu'Ôhinata avait bien prononcé cette phrase, mais sans aucune intention cachée. Là encore, difficile à avaler. Je n'avais jamais entendu quelqu'un dire de quelqu'un : « Cette personne ressemble à un bodhisattva » comme un compliment banal. Bien sûr, cela ne veut pas dire que personne au monde n'utiliserait ce genre de métaphore incongrue. Mais j'avais assez parlé avec Ôhinata pour savoir que ça ne lui ressemblait pas.

Je devais donc accepter la troisième hypothèse. Ôhinata avait parlé de Chitanda de façon détournée, la décrivant comme un démon. L'expression était inhabituelle, mais je comprenais son utilité. Elle voulait critiquer Chitanda, mais ne pouvait évidemment pas le faire devant Ibara, très amie avec elle. Elle n'avait sûrement pas imaginé qu'Ibara comprendrait la référence seule.

Si cela posait problème, Ôhinata n'aurait qu'à prétendre ignorer un dicton aussi obscur que « Celui qui ressemble à un bodhisattva à l'extérieur est un yakṣa à l'intérieur ». Sauf que Satoshi en connaissait parfaitement la signification, et moi aussi, je me souvenais de choses compromettantes. Le jour du festival des nouveaux élèves, elle avait déclaré « ça a l'air compliqué. J'imagine que vous êtes du genre à aller même lire des classiques de la littérature chinoise, non ? Moi j'aime bien la littérature japonaise ».

¹ Il désigne quelqu'un qui commence à se préparer à la hâte alors qu'il est déjà trop tard.

Et pour mon anniversaire, elle avait reconnu instantanément que ma plaisanterie venait d'un poème de Sakutarô Hagiwara. À mes yeux, Ôhinata était très à l'aise dans ce domaine.

Et pourtant, malgré tout cela, je n'étais pas convaincu.

Je ne voyais pas ce qui avait pu mal tourner entre Chitanda et elle.

Je ne doutais pas que ce qui s'était passé hier après les cours avait été déterminant, mais je n'arrivais pas à croire qu'il n'y avait eu absolument aucun signe avant-coureur. Il y avait bien quelque chose qui m'avait paru étrange. C'était un samedi, si je me souviens bien.

J'accélérai un peu trop. Je gardais la tête baissée. Jusque-là, je n'avais pas beaucoup transpiré.

Une côte se dressait devant moi. Les rangs d'élèves ralentissaient, et soudain, l'envie me prit de courir seul.

2. Passé : il y a 13 jours

La demande d'Ôhinata était tombée de façon abrupte, mais elle y pensait sans doute depuis un moment déjà, attendant patiemment la bonne occasion pour la formuler.

Ce vendredi-là, je n'avais pas prévu de passer au club. Comme mon portefeuille était désespérément vide, je m'étais contenté d'un petit pain au beurre et d'un lait en briquette pour déjeuner, si bien qu'au moment des activités de fin de journée, j'avais faim au point d'en avoir mal. Je ne grignotais jamais entre les repas, mais là, tout ce que je voulais, c'était rentrer aussi vite que possible pour manger quelque chose.

En me dirigeant vers la sortie cependant, une large troupe de filles s'agglutina brusquement dans le couloir, occupant toute la largeur et condamnant toute tentative de fuite autrement qu'au pas d'escargot. Les bousculer aurait été une perte de temps, alors je fis demi-tour. Sans trop y réfléchir, je m'étais retrouvé dans le couloir menant à la salle du club de littérature classique.

Autant aller jeter un œil.

Pour mon estomac martyrisé, ce fut la décision la plus avisée. Quand j'entrai, trois filles étaient penchées autour d'une table, examinant quelque chose. Chitanda, Ibara et Ôhinata se tournèrent vers moi et Ibara prit la parole.

— On dirait presque que tu es venu exprès pour ça.

— Pour quoi ?

À cela, Ôhinata répondit avec légèreté :

— On s'apprête à ouvrir une boîte pleine de snacks.

L'émotion qui me traversa à cet instant défia toute description. Je parlai, guidé uniquement par une faim animale.

— Je vais m'évanouir à ce rythme. Pitié, partagez.

J'ignorai Ibara qui marmonnait « On dirait vraiment qu'il prépare un coup, c'était trop direct », et me joignis au cercle autour de la table.

La boîte contenait des chips de patate douce.

Sur le côté, on lisait « Chips Satsuma », ce qui m'indiqua qu'elles étaient faites de patates douces plutôt que de pommes de terre ordinaires.² Ce n'était pas la première fois que des snacks se retrouvaient sur une table dans cette salle de géologie. Chitanda ramenait souvent des friandises offertes à sa famille. Mais celles-ci étaient clairement d'une autre provenance.

— Qui les a apportées ?

— Moi, dit timidement Ôhinata en levant la main. — Quoi ? Tu ne peux pas en manger si c'est moi qui les ai achetées ?

Pourquoi diable disait-elle ça ?

— Peu importe qu'un chat soit blanc ou noir, s'il apporte des snacks, c'est un bon chat.³

Ôhinata me fixa, déconcertée.

— Heu... c'était Zhou Enlai ?

— C'était Lee Teng-hui, je crois ? dis-je

Ibara lança sa propre hypothèse également.

— C'était pas Chiang Kaï-chek ?

À nous entendre, Chitanda esquissa un sourire incertain.

— Hm, peut-être Hô Chi Minh ?⁴

On voyait bien qu'elle improvisait juste pour ne pas rester en dehors de la discussion. J'avais lancé une catastrophe. Et en plus, j'avais vraiment oublié l'auteur de la citation... Je m'en souvins plus tard, au détour d'une conversation : c'était Deng Xiaoping.

— Bon, asseyons-nous.

Excellente idée. Je pris une chaise. Ôhinata sortit son téléphone de sa poche et le posa devant elle. Sans doute pour éviter qu'il la gêne assise.

² En japonais, patate douce se dit « satsuma-imo ».

³ Une référence à une célèbre phrase de Deng Xiaoping, homme d'État chinois, datant de 1961 : « Peu importe qu'un chat soit blanc ou noir, s'il attrape la souris, c'est un bon chat. »

⁴ Elle parle de l'illustre homme d'état vietnamien. Rien à voir du coup avec les chinois.

On ôta le couvercle. Le festin pouvait commencer.

Les chips étaient épaisses et avaient une texture vaguement comparable à de la mousse de polyéthylène. À croquer, on aurait dit un fruit encapsulé⁵. Une douce saveur sucrée s'en dégagait.

— Ah... ça pénètre bien tout le corps, hein ?

À ces mots, Ôhinata répliqua aussitôt :

— Tu ressembles à un vieux monsieur qui boit une bière en sortant du bain quand tu dis ça.

J'aurais bien aimé lui demander si elle avait déjà vu un quadragénaire sortir exactement cette phrase après un bain.

— Wow, c'est trop bon.

Ibara avait murmuré cela sans réfléchir. En l'entendant, Ôhinata afficha un immense sourire.

— Tant mieux. Toute ma famille adore ça. On en a pris un paquet.

— Vraiment ? Où ça ?

Chitanda examina le couvercle.

— Il y a écrit « Confiseries artisanales de Kagoshima ». JA Kagoshima... Même hors saison, c'est délicieux. Je suppose qu'on peut en vendre comme ça aussi.

Chitanda contemplait l'emballage d'un œil professionnel. Je ne savais pas si sa famille cultivait aussi des patates douces, mais elle jugeait clairement JA Kagoshima comme un potentiel concurrent.

— Tu as dit que ça venait de Kagoshima ? Tu as de la famille là-bas ?

Moi aussi, j'avais trouvé étrange qu'Ôhinata connaisse une spécialité régionale de Kagoshima, mais si elle avait un parent là-bas, cela expliquait tout. Pourtant, elle secoua vivement la tête.

— Non, non. J'étais allée à un concert là-bas.

⁵ Un type de fruit sec qui s'ouvre pour libérer ses graines.

— Un concert ? À Kagoshima ?

Gênée, elle répondit :

— C'était à Fukuoka. Les snacks étaient vendus dans une boutique là-bas.

Pour qu'une spécialité de Kagoshima soit vendue jusqu'à Fukuoka, il fallait une sacrée distribution. Pour Chitanda, un marché pareil devait faire rêver. Tandis qu'Ibara empilait plusieurs chips comme si elle construisait une tour et les croquait, elle demanda :

— C'était quoi, ton concert ?

Ôhinata posa un doigt sur ses lèvres.

— Secret.

— Ah oui ?

Peu importe pour qui elle avait fait le voyage, même si c'était pour entendre crier un chanteur sataniste, personne ne la jugerait. Mais si elle voulait garder le secret, inutile d'insister.

— Mais Fukuoka, c'est loin. Il n'y avait pas plus près ?

— Si, c'était une tournée nationale. Je suivais le groupe, même si évidemment, faire toutes les dates, c'est impossible.

— Une tournée nationale ?

C'était Chitanda qui avait posé la question.

— De Hokkaidô à Okinawa ?

— Heu... de Sendai à Fukuoka. La seule date que j'ai ratée, c'est celle de Tokyo. Les billets étaient tous partis.

Je n'étais pas spécialement mélomane, mais suivre un groupe à travers le pays, ça m'était totalement étranger. J'étais sincèrement impressionné.

— Tu as vraiment assuré, dis donc.

Pour une raison obscure, Ôhinata devint un peu plus douce.

— C'est juste un truc qu'une amie m'a dit, mais... quand on aime, on ne compte pas.

— C'est infini ? demanda Chitanda.

Elle pencha la tête, puis sourit tristement.

— Après avoir écouté leur dernier album, j'ai l'impression que j'ai atteint ma limite.

Tout en parlant, nous continuions à piocher. Leur douceur légère et leur texture parfaite rendaient les chips impossibles à lâcher. J'en oubliai complètement ma faim.

Quand je revins à moi, il ne restait plus qu'une seule chips. Ibara et moi avançâmes exactement au même moment. Nos doigts s'arrêtèrent au-dessus du dernier spécimen. Certains auraient trouvé la scène romantique, mais nos regards ne contenaient aucune chaleur. Rien qu'une froide hostilité.

— Ça fait plaisir de vous voir aimer ça autant.

Ignorant totalement Ôhinata, Ibara et moi retirâmes nos mains... puis, croyant chacun que l'autre abandonnait, fonçâmes de nouveau en même temps. Je ne tenais pas tant que ça à la dernière chips, mais...

Un silence pesant s'installa. Je restai immobile, bras tendu, incapable de regarder l'expression d'Ibara. Chitanda, qui observait la scène, s'apprêtait à lâcher un « heu... » timide lorsque quelqu'un la sauva. La porte s'ouvrit.

Nous nous tournâmes tous les quatre. Satoshi se tenait là, tout sourire.

— On dirait presque que tu es venu exprès pour ça, dit Ibara.

Bien sûr, il n'en savait rien. Déconcerté, il demanda :

— Pour quoi ?

Ôhinata répondit joyeusement :

— On allait finir une boîte de chips

Et voilà, le club de littérature classique était au complet. Satoshi avala la dernière chips, puis Ôhinata regarda chacun de nous, avant d'arriver enfin au vrai sujet.

— Bon, puisque vous avez mangé mes snacks... j'aimerais que mes chers senpai fassent quelque chose pour moi.⁶

Au moment où je compris que tout cela était un plan destiné à nous acheter, il était trop tard. Nous venions d'échanger nos samedis contre un paquet de chips de patate douce.

Les prévisions météorologiques n'étaient pas très encourageantes, si bien que je n'avais cessé de m'inquiéter d'une éventuelle averse. Par chance, en quittant la maison, les nuages étaient encore d'un blanc uniforme, et ils avaient l'air de vouloir le rester un moment. Je ne savais toutefois pas à quelle heure je rentrerais, alors je glissai un parapluie compact dans mon tote bag, au cas où. Normalement, je n'avais même pas de sac sur moi, seulement un portefeuille dans la poche.

On nous avait demandé d'attendre devant le portail du collège Kaburaya. C'était, bien sûr, un endroit que nous connaissions tous. Sur le terrain, les clubs de football et d'athlétisme s'entraînaient, et probablement aussi le club de tennis. Je balayai les environs du regard, mais ne reconnus personne.

J'avais parié que s'il y en avait un pour arriver en retard à notre rendez-vous de 15 heures, ce serait Satoshi, mais je m'étais trompé. Cinq minutes avant l'heure, tout le monde était déjà là : Satoshi et moi, Ibara et Ôhinata. Même si c'était un simple denim, le simple fait qu'Ibara porte une jupe était totalement inattendu. Quant à Ôhinata, l'été approchant, elle portait une chemise à manches courtes.

— Désolée de vous avoir demandé un truc aussi bizarre.

Pour quelqu'un qui s'excusait, elle avait l'air étonnamment heureuse. Ibara et Satoshi aussi semblaient de bonne humeur.

— Ce genre de truc, c'est vraiment rare. J'ai hâte d'y être.

⁶ Note de l'auteur : Cette réplique est inspirée d'un épisode concernant Guan Lu dans *Les Trois Royaumes*. Sur les conseils d'un devin, un jeune homme à qui l'on avait prédit une mort imminente trouva deux vieillards absorbés dans une partie de go et leur offrit nourriture et vin. En touchant ces offrandes, les deux vieillards, qui étaient en réalité des divinités chargées de décider de la durée de vie des humains, acceptèrent d'allonger son espérance de vie.

— Je suis un peu excité. Mais n'en attendez pas trop, hein ?

Ils se renvoyaient des sourires. Je ne dis rien, mais même moi, j'étais quelque peu intrigué.

— C'est juste à côté. Suivez-moi.

Ôhinata passa devant.

Notre destination était un café... qui n'avait pas encore ouvert. Pas « pas encore pour la journée », mais « pas encore ouvert *du tout* », même pas inauguré.

— Donc ton oncle travaille là-bas ?

À cette question de Satoshi, Ôhinata secoua la tête, un sourire crispé aux lèvres.

— Je vous l'ai expliqué, non ? C'est mon cousin. Même si on n'a pas du tout le même âge.

Moi aussi, je croyais que c'était son oncle. Un cousin plus âgé, donc. À retenir.

D'après ce qu'elle avait raconté hier, l'un de ses proches ouvrait un nouveau café, et on nous avait invités à servir de clients-test avant l'ouverture officielle. Comme l'avait dit Satoshi, avoir l'occasion d'entrer dans un commerce avant son ouverture, c'était rare. En tant que tout premiers clients, on se sentait presque honorés.

Si Chitanda avait été là, sa curiosité aurait probablement explosé, mais elle n'y était pas. Elle avait une affaire urgente, sans savoir combien de temps cela lui prendrait. Hier, elle avait dit : « J'aimerais vraiment y aller, mais... si on fait ça le soir, ce sera sûrement trop tard », avec un regret très visible.

Pour ma part, j'attendais vraiment ce nouveau café. Celui où j'allais parfois, le Pineapple Sand, avait déménagé, et depuis, il n'y avait plus aucun endroit où un lycéen de seconde pouvait entrer naturellement. Ce café-là semblait accueillant, facile d'accès, et j'en étais sincèrement reconnaissant.

— C'est quoi, comme genre d'endroit ?

Je posai la question en marchant, mais Ôhinata semblait plongée dans sa conversation avec Ibara, n'entendant probablement pas. Tant pis : je verrai par moi-même.

Je me retrouvai à marcher aux côtés de Satoshi.

Il évoqua soudainement ce que je pensais moi-même.

— C'est assez nostalgique, n'est-ce pas ?

— Ouais.e

C'était le chemin que nous avions pris tous les jours pour aller et revenir du collège. Comme j'avais été plus ou moins forcé d'entrer au Comité d'hygiène, je sortais souvent tard, et à ces moments-là, nous rentrions ensemble. C'était étrange de parcourir cette route en tant que lycéen, en tenue décontractée, un week-end.

— On dirait presque que je fais quelque chose de mal.

Satoshi hocha doucement la tête.

— C'est vrai. On se sentirait presque coupable.

Nous avons marché ici pendant trois ans, et en réalité, c'était toute l'étendue de notre monde de l'époque. Les bonnes choses comme les mauvaises, nos relations, presque tout s'arrêtait ici. Kaburaya aurait dû être un lieu rempli d'une chaleur familière, et pourtant, il me semblait froid, distant. À mesure que je m'approchais du collège dont j'étais sorti, je me sentais étranger, comme si j'empiétais sur un territoire interdit.

— Quand j'y repense, je me souviens qu'après être entré au collège, je n'arrivais plus à m'approcher de mon école primaire.

— C'était pas à cause de l'uniforme ?

Ce n'était pas sérieux, bien sûr. Satoshi sourit quelque peur, non sans amertume.

— On devrait peut-être ressortir nos uniformes de collège.

Je n'arrivais pas à imaginer faire ça pour renouer avec les lieux. Au fond, nous n'avions tout simplement plus notre place à Kaburaya. Si je voulais vraiment pouvoir revenir ici, il n'y avait sans doute qu'un moyen : y travailler un jour.

Alors que la voix du terrain d'entraînement ne nous parvenait plus, Ôhinata s'arrêta.

— On y est.

Le café se trouvait entre une boutique de soba et une maison privée, donnant sur une rue très passante. Le bâtiment n'était pas neuf. En levant les yeux vers la tôle du toit, rouillée et décolorée, on voyait qu'il était assez ancien. Pourtant, la porte vitrée était impeccable, et la poignée brillait.

— Oh, c'est joli, dit Ibara en observant les murs crème.

Pour ma part, je regardais surtout les fenêtres. Pour savoir si un café est facile d'accès pour un client de passage, les fenêtres sont cruciales. Trop petites ou absentes, et l'endroit ressemble à une base secrète, agréable certes, mais intimidante. Trop grandes, et on se sent exposé, observé. Ici, on évitait parfaitement ces deux écueils. Les fenêtres étaient de taille idéale, décorées de petits pots fleuris. Les fleurs, rouges, étaient communes mais leur nom m'échappait. Satoshi les regardait aussi, alors je lui demandai :

— Satoshi, tu sais ce que c'est ?

— Des fleurs.

Réponse condescendante au possible. Je le fusillai du regard. Il haussa les épaules.

— J'y connais rien en plantes. Mais Chitanda-san saurait sûrement.

— Ah oui !

C'est Ibara qui s'exclama. Elle sortit immédiatement son téléphone.

— J'y repense maintenant que tu mentionnes Chi-chan. Elle a peut-être terminé ce qu'elle avait à faire.

— Vraiment ? J'aimerais tellement qu'elle vienne, murmura Ôhinata en tournant la poignée. — Allez, entrons déjà.

La porte vitrée s'ouvrit sans un bruit. Ils n'avaient pas encore installé de clochette. Je fis un pas dedans, et soudainement, les mots me manquèrent. Ce n'était pas la décoration mais l'odeur : du bois neuf, du désinfectant, et par-dessus tout ça, la plus brutale, celle des grains de café fraîchement moulus. Tout m'assaillit d'un coup, au point de me couper presque le souffle.

Objectivement, ce mélange était écœurant.

Était-ce vraiment acceptable pour un café ?

Mais puisque l'endroit venait d'être rénové, cela n'avait rien d'étonnant. Je rationalisai la chose comme je pus et repris une respiration plus superficielle.

— Vous êtes là. Bienvenue.

Je remarquai enfin l'homme debout derrière le comptoir.

Même s'il était censé être un parent, il ne ressemblait en rien à Ôhinata. Mais ce genre de choses arrivait. Ma sœur me ressemblait sur certains points, pas du tout sur d'autres. Il avait un air étonnamment doux en tout cas.

D'une voix discrète, il nous accueillait, mais détournait les yeux dès qu'on croisait son regard, maladroitement. Était-ce vraiment une façon de tenir un commerce ? Cela dit, le propriétaire du Pineapple Sand était lui aussi peu expressif. Peut-être que c'était simplement parce que nous étions des lycéens, donc pas vraiment sa clientèle cible.

— L'ambiance est lumineuse. J'aime beaucoup.

Ibara contemplait l'intérieur, lui aussi crème. Satoshi repéra une affiche au mur et murmura :

— Oh, un Lautrec.

Je me tournai à mon tour.

Le comptoir comptait sept tabourets. Quatre tables complétaient l'espace. Elles étaient spacieuses, mais le fait qu'elles soient rondes me déçut un peu. Avec une table ronde, j'ai toujours l'impression que tout va glisser dès le départ.

Sur le mur derrière le propriétaire, un bas-relief. On aurait dit un cœur couché sur le côté, mais les motifs de vignes autour me faisaient penser à un navet. À

l'intérieur, deux lapins se faisaient face. Le propriétaire avait peu d'expressions, mais ce décor était incroyablement doux, presque trop.

— Désolé pour l'absence de musique, ça doit faire un peu vide. En tout cas, mettez-vous à l'aise.

Sa voix était un peu étouffée. Je me demandai si c'était vraiment nécessaire de s'en excuser.

Il mettrait sans doute une radio ou quelque chose quand le café ouvrirait.

Moi, je préférais le silence, mais j'étais probablement minoritaire. Au fond, j'aurais dû simplement me réjouir qu'un café ouvre près de chez moi.

— C'est presque prêt, hein ? Allez, vite vite !

Ôhinata parlait à son cousin avec une familiarité que je ne lui avais jamais entendue à l'école. Les liens familiaux ne recouvrent pas la proximité réelle. Certains frères et sœurs grandissent comme des étrangers, d'autres cousins comme des amis d'enfance. Ces derniers avaient visiblement un lien fort malgré leur différence d'âge. Ôhinata se hissa sur la pointe des pieds pour regarder en cuisine.

— Ayumi-san n'est pas là aujourd'hui ? C'était l'occasion pour toi de t'entraîner.

Quand le propriétaire lui répondit, il resta impassible. Ce devait simplement être sa façon d'être.

— On avait des papiers à faire à la mairie. Ayumi s'en charge pour le moment. Tu pourras lui en parler la prochaine fois.

— Il faut t'entraîner ! Ce serait terrible que tu l'appelles encore Po-chan devant les clients.

Vu ce qu'elle disait sur « s'entraîner », Ayumi-san devait être destinée à tenir la salle. Sa femme, peut-être ? Ou sa petite amie. S'il ne s'agissait que d'une employée, je doutais qu'il l'envoie faire les démarches administratives.

Ôhinata se retourna vers nous, comme si elle jouait la serveuse.

— Vous préférez une table, ou bien...

Satoshi observa l'intérieur et répondit :

— Les tables sont toutes pour quatre. Ça tombe bien pour l'instant, mais on ne sait pas si Chitanda va venir.

— Ah oui.

Ôhinata hocha la tête et sortit un tabouret au comptoir.

Nous fîmes la queue derrière elle : Ôhinata, Ibara, Satoshi, puis moi. Les tabourets étaient hauts, non fixés, mais étonnamment stables, et confortables.

Ibara caressa le comptoir neuf d'un air attendri, avant de faire une remarque assez rare venant d'elle.

— C'est la première fois que je m'assois à un comptoir comme ça. On dirait que j'ai franchi une étape vers l'âge adulte.

Cet adulte-là avait visiblement la barre très basse.

Le propriétaire déposa des verres d'eau et s'adressa à Ôhinata.

— L'odeur de diluant n'est pas encore partie. Ça disparaîtra avec le temps.

— Heureusement ! Je l'ai senti dès que je suis entrée, ça va pas du tout.

J'avais eu la même réaction, même si je m'y étais déjà habitué. Je ne sentais presque plus rien.

— Apparemment c'est à cause de la colle du papier peint... On ne peut rien y faire. Ah, j'ai aussi oublié d'imprimer les menus.

— C'est horrible !

Ôhinata riait. Le propriétaire esquissa enfin un sourire.

— Ça ira, je vous expliquerai tout ce qu'il y a. J'aimerais que vous goûtiez le mélange maison. Vous êtes d'accord ?

Nous acquiesçâmes tous, alors elle poursuivit :

— Alors ce sera ça, et...

Elle se pencha par-dessus le comptoir.

— Il y a quelque chose à manger ?

— Quatre mélanges maison. Et si vous voulez un truc léger, je peux faire quelques sandwiches.

— Je veux les goûter.

Impossible, Ôhinata. Sans réfléchir, je soufflai :

— Je doute qu'il ait les ingrédients.

— Oh ? C'est vrai ?

Le propriétaire répondit par un petit « En gros », puis me fit un léger signe de tête, comme un remerciement.

— J'ai des scones, cependant. Si ça vous va...

Comme il faisait l'effort, nous acceptâmes.

Il avait soit déjà de l'expérience, soit une nature extrêmement méthodique : il ne montrait pas la moindre nervosité. Aucun geste inutile, aucun emballement.

Ôhinata semblait toutefois s'inquiéter autrement :

— Dis, quand Ayumi-san aura le ventre qui s'arrondit, tu pourras vraiment gérer tout ça tout seul ?

Ainsi donc, Ayumi-san était bien une femme. Le nom aurait pu laisser planer le doute.

Il aligna des soucoupes et répondit :

— Tant qu'il n'y a pas trop de clients, ça ira. Enfin, je ne souhaite pas en manquer...

— Évidemment ! Il faut continuer jusqu'à ce que des hordes de clients se battent pour entrer.

— Je n'ai jamais vu un café comme ça.

On s'en serait douté.

— J' imagine. Ce serait bien que tu travailles ici à temps partiel, Tomoko-chan.

— Un job ?

Ôhinata soupira.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir. Je n'ai jamais travaillé.

— Il faut bien commencer.

— C'est pas ça. Tu connais mon père. Il me l'interdit. Il a même réduit mon argent de poche.

— Les emprunts, c'est rude. Essaie d'être compréhensive.

— Il a acheté une voiture hors de prix et ça se répercute sur moi. Mais il refuse que je gagne le moindre yen moi-même. C'est illogique !

Après s'être plainte, elle réalisa soudainement que son cousin et ses senpai l'avaient entendue. Elle sourit, un peu gênée.

— Vous savez ce que c'est. Ça bouge beaucoup, chez moi.

Un silence tomba. Dehors, une voiture passa. Ibara observa un coin du café.

— L'étagère en bois est jolie. Elle ne fait pas cheap du tout.

Je ne l'avais même pas remarquée avant qu'elle ne le dise.

Le meuble était bas, élégant, mais pas conçu pour porter beaucoup. Les livres étaient petits, mélangés : japonais, étrangers.⁷

— Il lit beaucoup ? demanda Satoshi à Ôhinata.

Elle hésitait, mais le propriétaire leva la main.

— Pas tellement. Je les ai juste choisis parce que je trouvais qu'ils rendaient bien.

— Vous ne vouliez pas que les clients les lisent ?

— Je n'y ai pas pensé.

Il disait que c'était décoratif, mais j'avais l'impression qu'il était juste modeste. Un rack à magazines se trouvait au bout du comptoir : un tas de journaux et revues ordinaires. Satoshi le fixa.

⁷ Plus précisément 127 mm × 188 mm.

— Oh, ils ont *Shinsou*.⁸

Il pointa la revue en tête de pile. Même moi, j'en avais entendu parler. Rien d'exceptionnel, ni journalisme d'élite, ni tabloïd. Une espèce de compromis. Je ne voyais pas bien pourquoi Satoshi s'y intéressait.

— Ôhinata-san, tu peux me l'attraper ?

— Oui !

Elle tira, mais tout était si serré qu'elle dut tenir le rack d'une main, avant d'extirper *Shinsou*. Elle le remit à Satoshi. Ibara demanda :

— Tu y as vu un article intéressant ?

— Un truc comme ça. C'est rare qu'un magazine comme celui-ci parle de notre ville.

— Ah oui ? De quoi ?

— De l'affaire Suitô, bien sûr.

Ibara hocha la tête. Ôhinata ne réagit pas. Ils semblaient tous comprendre. Moi seul étais largué.

— C'est quoi ?

Satoshi me regarda comme si je plaisantais.

— Sérieusement, Houtarou ? Tu blagues ?

— Ça me dit un truc. C'est pas un truc lié aux pique-niques ?

Sans m'écouter, Satoshi ouvrit le magazine à une page et me la montra.

— Là.

Un petit article, une demi-page. Un encadré de brèves nationales. Mais le titre ressortait : « **L'argent facile d'un escroc d'entreprise en vogue finit par lui porter malheur** »

⁸ Se traduit littéralement par quelque chose comme « le cœur du sujet », il s'agit ici d'une revue hebdomadaire. Note de l'auteur : Plus tard, Ibara soumettra son manga à un magazine mensuel qui portait autrefois le nom de *Monthly Comic Shinsou*. Il s'agit du même groupe éditorial. Est publié également un magazine mensuel d'actu intitulé *Monthly Shinsou*.

J'aurais pu le lire, mais nous attendions le café, alors Satoshi résuma.

— Suitô Co. est une entreprise de la ville. Ils ont recruté plein de nouveaux employés, envoyé les lettres d'embauche, assuré la formation, puis dit : « Revenez dans quatre mois pour votre prise de poste. » Les quatre mois passent, les recrues viennent... et personne à l'entreprise ne sait qui ils sont. Personne ne les a engagés.

Assez simple.

— Attends... les recrues avaient dû payer un « pack d'entrée » ? Uniforme, matériel, ce genre de trucs ?

— Exactement. Impossible d'imaginer autre chose.

Ibara me regarda, sidérée.

— C'était partout dans les infos, et toi tu ne sais rien ? Tu suis un minimum l'actualité ?

Ce n'était pas une raison pour exagérer. Je voulus répondre, mais je jugeai inutile d'envenimer la discussion.

— C'est une arnaque classique. Ils ont arrêté le coupable ?

— C'était impossible sans la liste des candidats. Ils l'ont trouvé facilement. Et le père du type était lui-même un escroc connu... Peut-être que ça a permis de l'arrêter. C'est peut-être dans l'article.

Probablement faux.

— Un parent arrêté à cause de son enfant ?

Satoshi haussa les épaules.

— D'où la petite brève dans *Shinsou*.

Je compris.

Satoshi retira le magazine et le consulta.

— Quand je pense « arnaque », j' imagine un truc qui vise seulement des vieux cadres. Essayons un équivalent. Si, l'an dernier, on recevait une

lettre disant : « Vous avez réussi l'examen du lycée Kamiyama, veuillez payer les frais d'entrée », on ne soupçonnerait rien.

— Je comprends, dit Ibara. — C'est comme si tu recevais un message « Votre enchère au vide-grenier a gagné », tu douterais pas.

— Vide-grenier ? Tu veux dire une brocante ?

À ces mots, Ibara se tut brusquement.

Le propriétaire apporta les cafés pile au bon moment. Satoshi rendit *Shinsou* à Ôhinata et nous nous tournâmes vers nos tasses.

Je compris soudain les lapins du bas-relief. Sur l'anse des tasses comme sur la cuillère, de petits lapins aux oreilles rabattues étaient gravés.

Sans doute que le propriétaire ou Ayumi-san les aimait beaucoup. Ou bien qu'ils étaient nés l'année du lapin.

Hélas, même si j'aimais le café, je n'avais pas le palais assez subtil pour décrire la complexité du mélange maison. Tout ce que je pouvais dire, c'était « c'est très bon ». Impossible de trouver autre chose. Le propriétaire changea de sujet comme s'il n'attendait rien de plus.

— Pour les scones, vous pouvez mettre de la confiture et de la crème. J'ai fraise et marmelade. Pour la crème, nature ou mascarpone. Que préférez-vous ?

Nous donnâmes chacun nos choix... et ce fut problématique.

Moi : fraise + crème nature.

Satoshi : marmelade + mascarpone.

Ibara : marmelade + crème nature.

Ôhinata : fraise + mascarpone.

Parfaitement divisés. Le propriétaire eut l'air légèrement embêté.

Il amena la confiture, la crème, et deux scones chacun. Satoshi prit un air grave.

— Houtarou, j'ai une grande fierté dans ma connaissance des détails triviaux.

— Inutile de le dire. Je peux le faire pour toi : tu as une connaissance intime d'une infinité de détails triviaux.

— Ça fait bizarre quand c'est quelqu'un d'autre qui le dit. Mais c'est pas ça le point. Le point, c'est que je connais la façon correcte de manger les scones en Angleterre. D'abord la confiture...

— Donc on tartine d'abord la confiture ?

— Non, attends... d'abord la crème...

— Alors ? On fait comment ?

Satoshi fixait son assiette, incapable de répondre. Il savait que l'un des deux passait avant l'autre, mais avait oublié lequel.

Le propriétaire nous coupa honnêtement :

— On met la confiture en premier. Si vous mettez la crème sur un scone chaud, elle fond. Après... faites comme vous aimez.

Bien sûr. Cela avait du sens. Et même s'il nous laissait libres, aucun d'entre nous ne commença par la crème.

Alors que nous mangions, un bourdonnement retentit. Un téléphone vibrait.

— C'est Chi-chan.

Ibara se leva aussitôt et sortit pour décrocher. Je ne le savais pas n'ayant pas de portable, mais prendre un appel devant d'autres gens était considéré comme très impoli. Quelle gêne.

Elle revint vite.

— Elle arrive.

— Elle sait où c'est ?

— Je lui ai dit de suivre la route depuis Kaburaya jusqu'au soba à côté. Je lui ai pas dit le nom du café, mais ça ira.

La bannière extérieure était bien visible. Elle ne pouvait pas se tromper.

Après cela, nous parlâmes un peu de la météo pour passer le temps.

— Ils disaient qu’il allait commencer à pleuvoir dans la soirée.

Je dis cela sans trop y réfléchir, mais Satoshi et Ibara me contredirent aussitôt.

— Ça, c’est pour demain, non ?

— Ils ont dit que la date avait changé.

Depuis le côté, sans prendre parti, Ôhinata arborait un large sourire.

— Je me demande quel bulletin est le plus récent.

Je n’étais pas très sûr que le mien le soit, mais je m’y tenais, parce que c’était celui que j’avais vu.

— C’était indiqué aux infos du matin...

— J’ai aussi regardé les infos du matin.

— Moi aussi.

Deux contre un. L’arbitre, Ôhinata, rendit alors son verdict.

— À la majorité, la mémoire d’Oreki-senpai est déclarée incorrecte.

Être forcé d’accepter l’opposition, quelle humiliation. Je me surpris à les imaginer trempés sous la pluie, les larmes mêlées à l’eau, se disant dans un élan de contrition : « Ah... Houtarou Oreki avait vraiment raison ce jour-là. »

Sans l’avoir prévu, nous allâmes chacun notre tour aux toilettes, et en revenant le dernier, je vis Chitanda debout près du comptoir. À peine dix minutes s’étaient écoulées depuis son appel avec Ibara. Elle était arrivée très vite. En m’essuyant les mains avec mon mouchoir, je l’appelai.

— Tu es déjà là ?

Elle répondit avec un sourire lumineux.

— J’étais tout près.

Comme Ôhinata occupait le tabouret tout au bout du comptoir, la seule place disponible pour Chitanda était celle à côté de moi. Nous avons choisi le

comptoir parce que les tables n'avaient que quatre sièges, mais à cinq alignés ainsi, c'était un peu long... et un peu malaisant. Je réalisai seulement maintenant que, puisqu'il n'y avait pas d'autres clients, nous aurions très bien pu prendre une chaise d'une table voisine et nous installer tous autour.

— Alors, qu'est-ce que tu faisais aujourd'hui ? demanda Ibara.

— C'était le kiju d'un de mes parents éloignés.⁹ Enfin, parent... je ne le connais pas vraiment. J'avais juste à lui présenter mes félicitations. Après nos salutations, ils ont sorti l'alcool et je me suis réfugiée dans la cuisine pour ne pas causer de problème, mais ça n'a rien changé.

— Quelque chose est arrivé ?

— Un peu, oui. Rien de grave, mais oui, quelque chose.

Chitanda esquissa un sourire légèrement gêné.

— Quand je suis allée emprunter leur téléphone, il s'est mis à sonner. Comme il n'y avait personne, j'ai voulu prendre le message... mais c'était un désastre. Une vieille dame, avec un accent très fort et une voix minuscule. Je ne comprenais rien. Je ne savais pas si je devais essayer de lui faire laisser un message, ou de transférer l'appel... Rien que lui faire dire son nom a été une épreuve. Sans ça, je serais venue bien plus vite.

— Hein ?

Cette fois, ce fut Ôhinata qui s'exclama. Même avec trois personnes entre elle et Chitanda, elle se pencha au-dessus du comptoir pour poser sa question de plus près.

— Tu as dit que tu empruntais leur téléphone ? Celui de la maison où avait lieu l'anniversaire ? Il y a vraiment un endroit par ici qui ne capte rien ?

— Ne capte... ?

Chitanda avait l'air perdue. Elle n'avait probablement aucune idée de ce que voulait dire Ôhinata. Je décidai d'intervenir avant que la confusion n'empire.

⁹ Il s'agit d'un anniversaire particulier au Japon, célébré lorsqu'on atteint l'âge de 77 ans.

— Chitanda n’a pas de portable.

— ...Quoi ?

La voyant désespérée, j’eus soudain l’impression d’avoir réveillé une bête tapie. Ôhinata se pencha encore plus.

— Mais alors... comment tu fais ? Pour contacter tes amis ? C’est pas gênant de ne pas pouvoir les joindre ?

— Je suppose...

Chitanda garda son doux sourire.

— Je me débrouille.

Moi non plus, je n’avais pas de portable, mais cette fois, la pression sociale semblait réellement peser sur nous deux. Entre elle et moi, qui craquerait le premier ?

— En tout cas, un kiju, hein ? Ça doit être lourd à porter, pour Chitanda-san.

Comme pour se moquer un peu d’elle, Satoshi avait enchaîné.

— Vraiment ? Ça m’arrive une fois par an, ce genre de choses.

— Je n’ai jamais mis les pieds chez un parent éloigné pour fêter un anniversaire... de toute ma vie, marmonna Ôhinata au bout du comptoir.

Au fait, quel âge avait-on pour un kiju déjà ? Il y avait cette histoire de sept, mais je n’étais plus sûr. Avant que je puisse y repenser, Chitanda s’adressa au propriétaire.

— Tu veux aussi un mélange maison ? Je peux te réchauffer un scone si tu le souhaites.

— J’ai du mal avec la caféine, je suis désolée que vous m’ayez rappelée pour rien. Mais votre café est vraiment magnifique.

Je m’en souvenais, oui. Quand Chitanda buvait quelque chose d’un peu trop caféiné, elle devenait... autre chose. Pour l’instant, elle parlait probablement juste de sommeil perturbé. Enfin, espérons.

— Je vois, merci beaucoup.

Après quelques secondes de réflexion, il ajouta :

— Peut-être que je devrais prévoir un menu sans caféine aussi.

Vu la rareté de cas comme celui de Chitanda, ce n'était pas la peine d'approfondir.

— Dans ce cas, je crains de n'avoir rien qui te convienne.

— Ne vous en faites pas. Je suis déjà désolée d'être arrivée en retard.

Elle se contenta donc d'un verre d'eau. En le portant à ses lèvres, elle leva soudain la tête.

— Ceci... Ce n'est pas de l'eau du robinet.

Elle reprit une gorgée.

— Ce n'est pas de l'eau de puits non plus, ni rien de ce genre. C'est une eau venant de plus en amont... une eau moyennement dure, tirée d'une source plus haut dans la montagne. J'ai raison ?

Le propriétaire sourit et fit un minuscule signe affirmatif.

— C'est dommage que tu ne puisses pas goûter le mélange maison.

Je bus à mon tour.

— Je vois, c'est vraiment doux.

— Ah, j'ai mis du citron dans ton verre. C'est juste de l'eau du robinet.

Dans quel monde vivions-nous...

Chitanda tenait son verre des deux mains et observait le café.

— J'aimerais bien goûter le café aussi. Je suis contente que tout se passe bien, en tout cas.

— Merci beaucoup.

— Au fait... comment s'appelle ce café ?

La question était évidente.

Et pourtant, elle ouvrit les vannes. Maintenant que j'y pensais, personne n'en avait parlé une seule fois. Je regardai Satoshi, qui regarda Ôhinata, qui finit par poser la question au propriétaire :

— Quel est le nom ?

Mais même lui se renfroigna.

— Eh bien... disons que...

Ôhinata insista.

— Ne me dis pas que tu n'as pas encore décidé.

— Ce n'est pas ça. C'est juste que...

Il la fixa avec une expression douloureuse.

— Si je te le dis, Tomoko-chan, tu vas te moquer. Donc je le garde encore secret.

— Un nom... qui me ferait rire ?

Il réfléchit, puis dit :

— Moi, je le trouve bien. Dès qu'on le voit, on sait que c'est un café.

On pourrait croire qu'avant l'ouverture, il voudrait déjà afficher le nom pour, faire connaître la boutique. Le cacher me semblait curieux.

Évidemment, Chitanda ne laissa pas passer ce « curieux ».

— Euh... Alors est-ce pour ça qu'il n'y a pas d'enseigne dehors ? Pour que Ôhinata-san ne la voie pas ?

Maintenant qu'elle le disait, c'était vrai : il n'y avait pas de panneau. Sinon, nous l'aurions remarqué. Cela dit, il paraissait improbable qu'il repousse l'installation juste pour éviter le regard de sa cousine. Comme prévu, il secoua la tête.

— La police du caractère est très travaillée, alors ça prend du temps.

— De la police d'écriture ? Tu veux dire que tu utilises l'alphabet ?

— Non, seulement des kanji.¹⁰

À ces mots, Ôhinata explosa de rire.

— Des kanjis ! Je comprends mieux, oui, je risque de rire. T'as un sens du kanji complètement ridicule !

Elle se tourna vers nous, radieuse.

— Il est du genre à prendre le *ai* d'*aizen-myôuou* (Râgarâja) et le *ra* d'*akki-rasetsu* (Rakshasa), et en a fait ai ra-bu yuu (I love you).¹¹

Râgarâja, hein... C'était bien malaisant. Ibara hésitait entre rire et rester digne.

— C'est quoi ces exemples ? T'es née dans un temple bouddhiste ou quoi, Hina-chan ?

Existait-il vraiment une lycéenne de seconde qui connaissait Râgarâja et Rakshasa ? Ses joues hâlées rougirent.

— Non ! Je suis juste la fille d'un simple salarié ! Je ne savais pas quoi citer, ça n'a aucune importance ! Et toi, senpai, t'aurais dit quoi ?

Ibara répondit du tac au tac :

— Le *ai* d'*aichi-ken* (préfecture d'Aichi) et le *ra* de *koura* (coquille).

Wow. Un choix admirable. Nous fûmes unanimes à la féliciter.

De son côté, j'aurais juré entendre le propriétaire murmurer très bas : « Pas loin... »

— Donc le nom est toujours secret ? Héhéhé, je suis trop curieuse !

¹⁰ La suite va comporter de nombreuses discussions sur les kanjis et les jeux de mots qu'ils permettent. Voici donc un bref aperçu pour ceux qui ne les connaissent pas bien. Les kanjis sont des caractères japonais d'origine chinoise, et, de ce fait, chacun peut être lu de plusieurs manières, provenant en général d'une lecture japonaise traditionnelle ou d'une lecture chinoise. Chaque kanji possède généralement un sens propre, mais on peut combiner leurs lectures chinoises pour former un mot qui *sonne* comme autre chose tout en conservant le sens de chaque caractère pris individuellement. La combinaison des kanjis et de leurs multiples lectures est un aspect essentiel du jeu de mots en japonais.

¹¹ Râgarâja, roi des passions, est une divinité commune au bouddhisme tibétain et au bouddhisme ésotérique japonais shingon ou tendai. Les Rakshasas sont des démons de la mythologie hindoue. Ils habitent le royaume de Danda.

Au moins, elle s'amusait.

— Des kanjis, hein ?

Satoshi croisa les bras.

— Dans les cafés, on voit souvent le « tai » de « attendre » et le « mu » de « rêve » pour faire « Coffee Time » (tai+mu).

— Je vois très bien.

Ôhinata acquiesça, et le propriétaire ajouta :

— C'est de cet ordre-là.

En disant cela, voulait-il dire qu'il avait utilisé les mêmes caractères ? C'est ce que j'imaginais, mais Ibara avait une autre piste.

— Quand tu dis « souvent utilisé », tu veux dire... comme le radical du joyau dans « café » ?

— Radical du joyau ? C'est pas le radical du roi ?

— Ça ressemble au roi, mais ça s'appelle radical du joyau, répondit Ôhinata.¹²

Où avait-elle appris ça ? Je regardai instinctivement Satoshi, mais il secoua la tête, aussi perdu que moi.

La connaissance d'Ibara était juste... mais seulement pour cette partie.

— Non, ce n'est pas ça.

Et le propriétaire ajouta, amusé :

— Vous avez raison sur un point : c'est bien trois kanjis.

— Alors...

Mais Satoshi n'eut pas le temps d'aller plus loin : Ôhinata l'arrêta net, main tendue.

¹² Les radicaux désignent les éléments qui composent un kanji. Le mot « coffee shop » s'écrit ainsi : 珈琲館. Remarquez la partie gauche des deux premiers caractères. Ibara et Hôtarô débattaient pour savoir si ce radical correspondait à « joyau » (玉) ou à « roi » (王), lorsqu'Ôhinata fit remarquer que le radical du « roi » est paradoxalement appelé « radical du joyau ». Comme quoi, même les Japonais s'y perdent parfois.

— Non, senpai. Je veux deviner.

— Alors on en fait un concours.

Cependant, Ôhinata devint étonnamment sérieuse.

— Comme dit mon amie, on n'a droit qu'à trois essais pour deviner un nom. Ça a toujours été comme ça depuis l'Antiquité.

Si c'était antique, difficile de discuter. Satoshi inclina la tête.

— Je comprendrais pour trois jours, mais...

Puis il renonça, voyant la détermination de la seconde.

— Donne-nous un indice ! Un indice !

L'espace d'un instant, je vis le propriétaire regarder cette Ôhinata bruyante avec une douceur immense. Peut-être qu'il jouait avec elle ainsi depuis qu'elle était petite. Presque d'un air de dire qu'il n'avait jamais eu l'intention de garder le nom secret, il donna un indice :

— Le nom du café est exactement à l'image de l'enseigne.

— À l'image de l'enseigne... vraiment ? Alors ça devrait être facile.

— Trois essais seulement. Réfléchissez bien. Si vous trouvez, je vous donnerai quelque chose.

Le visage d'Ôhinata s'illumina.

— Je vais trouver. Vous allez voir.

Puis elle nous désigna un par un du doigt, furieusement.

— Je vais trouver. Alors ne dites rien, aucun de vous !

Pour la première fois depuis que je la connaissais, cette élève de seconde me parut vraiment enfantine. Pas au sens agaçant. Plutôt... attendrissante. J'en avais presque souri.

L'horloge accrochée au mur, décorée elle aussi d'un lapin, indiquait cinq heures. Nous étions là depuis incroyablement longtemps.

Peut-être réfléchissait-elle, car Ôhinata parlait à peine. J'avais fini mon café depuis longtemps. Je voulais éviter la pluie annoncée et partir avant le soir. Comme tout le monde commençait à manquer de sujets, je saisis l'occasion.

— Bon, je pense qu'il est temps d'y aller.

À ces mots, Ôhinata parut soudainement agitée. Elle leva les yeux vers l'horloge, comme surprise par l'heure, puis retrouva son sourire habituel.

— Ah, au fait ! Vous avez une minute ? Je voulais vous demander quelque chose.

Sans doute un prétexte pour gagner du temps avant de deviner le nom. J'étais apparemment le seul à avoir remarqué sa frayeur passagère. Les trois autres ne voyaient là qu'une continuation naturelle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Mais Ôhinata ne regarda pas Ibara, qui avait posé la question. Elle fixait Chitanda.

— Chitanda-senpai, tu as un grand visage, n'est-ce pas ?¹³

— Mon visage est...

Avant que Chitanda ne s'inquiète, Ibara précisa :

— Non, c'est pas ce que tu crois. Tu as un visage fin, Chi-chan.

— Non, j'avais bien compris. J'étais juste très surprise.

Elle posa une main sur sa poitrine.

— Je ne connais pas tant de monde que ça, mais je rencontre beaucoup de gens à cause des affaires officielles de ma famille.

— Alors... fit Ôhinata, déglutissant avant de continuer, nerveuse, très différente de d'habitude, — tu connaîtrais quelqu'un, disons... Agawa ?

— Agawa-san ?

Chitanda inclina légèrement la tête.

¹³ Une expression qui signifie connaître beaucoup de gens issus de milieux très différents.

— Tu veux dire Sachi Agawa-san en seconde ?

— Ah, oui.

Le corps d'Ôhinata se tassa comme si toute force l'avait quittée. Satoshi et Ibara se trouvaient entre nous, je ne pouvais pas voir son expression.

— Il est arrivé quelque chose, à Agawa-san ?

— Non... je voulais juste savoir si tu la connaissais.

Chitanda, de l'autre côté de moi, avait un air tout aussi perplexe. Mais quelque chose me parut étrange : elle n'avait pas dit « Je suis curieuse ». L'absence de curiosité de sa part me troubla. Mais Ôhinata resta silencieuse, et l'atmosphère se figea.

— Hum, eh bien... repris-je, voyant la tension qui gagnait tout le comptoir, on y va ?

Tout était offert par la maison, apparemment. Je me sentais un peu coupable de laisser les choses ainsi, alors que son commerce démarrait à peine, mais le propriétaire m'assura que la caisse n'était de toute façon pas encore opérationnelle. Les premiers clients pourraient donc profiter d'une nourriture hors taxe, parce que calculer tout à la main serait trop laborieux. Je restais persuadé qu'il disait cela uniquement pour la forme.

Satoshi, Ibara et Ôhinata se tenaient près de la porte. Quant à moi, j'étais resté à côté de la caisse, avec le propriétaire, et Chitanda se trouvait juste à côté de moi.

— Je suis désolée de ne pas avoir pu boire votre café, alors que vous avez fait tout ça pour nous accueillir avant l'ouverture.

Le propriétaire se contenta de sourire pendant que Chitanda inclinait la tête. Je l'avais cru incapable d'exprimer la moindre émotion, mais je m'étais visiblement trompé. Peut-être était-il simplement nerveux, puisqu'il recevait ses tout premiers clients.

— Ne t'en fais pas. Le café n'est pas une obligation.

— Ce...

Elle voulut dire quelque chose mais trébucha sur ses mots. Elle s'apprêtait sans doute à prononcer le nom du café. Mais comme il était encore inconnu de tous, elle se ravisa et conclut maladroitement :

— Ce... ce café... j'espère qu'il marchera bien.

...et d'autres banalités du même genre.

Puis, soudain, elle se tourna vers moi.

— Euh, Oreki-san. Je sais qu'on pourra voir l'enseigne une fois que le café ouvrira officiellement mais... eh bien... je... je suis un peu... enfin... juste un peu... curieuse.

Ôhinata ne voulait pas que nous devinions le nom à sa place, mais cela ne signifiait pas que moi je devais attendre. Je ne comprenais rien aux bizarreries de ses paroles et de son comportement précédents, mais au moins, j'avais ici une énigme que je pouvais résoudre.

Par chance, un bloc-notes et un stylo se trouvaient près de la caisse.

— Je peux emprunter ça ?

— Bien sûr.

— Merci. Si je fais ça tout seul, ça ne comptera pas comme l'un de ses trois essais, j'imagine.

Je commençai donc à griffonner sur le bloc-notes. Chitanda observa par-dessus ma main.

— ...Quoi ?

Trois kanjis étaient alignés. Le premier signifiait « marcher ». Le second, « aux côtés de ». Le dernier, « lapin ».

Ce nom de café obéissait à plusieurs conditions. Si Ôhinata l'entendait, elle éclaterait de rire. On comprendrait immédiatement que c'est un café en voyant le nom. C'était dans la même veine que « Coffee Time. Ce n'était pas « Coffee Shop ». Le nom se composait exactement de trois kanjis. Et enfin, l'indice du propriétaire : « Le nom du café est exactement à l'image de l'enseigne »

Qu'était donc cette « enseigne » ? Il n'y en avait aucune, physiquement parlant. Alors que désignait-il ? Deux possibilités.

La première était la « muse du café » : autrement dit « Ayumi-san ». On pouvait certes écrire son nom avec trois kanjis, mais dans tous les cas, rien n'aurait évoqué un café.

La seconde option était une « l'enseigne intérieure ». Et dans ce cas, l'élément mis en avant ne faisait aucun doute : le café. Il ne semblait pas accorder beaucoup d'importance aux petits plats, et ce n'est pas comme si un café se faisait un nom grâce à ses scones ou ses sandwiches. En outre, il n'utilisait pas les kanjis traditionnels pour « café ». Dans ces conditions...

— Vous avez dit que le nom du café était à l'image de l'enseigne. Et que l'article phare ici, c'est le mélange maison, n'est-ce pas ?

— Oh, je vois.

Chitanda prit la parole.

— J'ai remarqué ça. Il a dit « C'est dommage que tu ne puisses pas goûter le mélange maison », plutôt que « notre café ».

J'acquiesçai. Il insistait de façon étrange sur ce terme, « mélange maison ».

Si c'était le nom du café, comment l'écrire en kanji ? La réponse rappelait l'exemple donné plus tôt, « Coffee Time ». Ce genre de noms avait des caractères spécifiques associés. En décomposant *burendo* (blend) en trois parties, on ne pouvait raisonnablement le faire qu'ainsi : *bu* - *ren* - *do*. Pas autrement.

Je pensai d'abord au kanji du lapin, qui se lit *do*. Et des lapins, il y en avait partout dans ce café : sur les tasses, sur les cuillères, sur l'horloge... Et surtout, sur le grand relief derrière le comptoir, où deux lapins se faisaient face. Il y avait forcément un lien.

Ensuite, le kanji de « marcher ». Rares étaient les caractères lus *bu* qui auraient un sens dans un nom de café. Il n'aurait certainement pas choisi ceux signifiant « erreur » ou « mépris », et ceux pour « caresser » ou « absolu » étaient beaucoup trop compliqués. J'avais pensé à « danser », mais c'était trop grandiose pour un simple café.

En y repensant, je me souvenais d'« Ayumi-san ».

Je n'avais pas la certitude que son nom utilisait ce kanji, mais lorsque Ôhinata avait dit : « Ce serait terrible que tu l'appelles encore Po-chan devant les clients », cela m'avait frappé. Qu'une « Ayumi-san » ait pour surnom « Po-chan » suggérait que son nom contenait le kanji de « marcher ». Et ce kanji pouvait parfaitement se lire *bu*. Il n'y avait donc aucun problème à l'utiliser pour une enseigne.

Restait le *ren*. C'était le plus difficile.

Le propriétaire avait dit qu'Ôhinata éclaterait de rire en entendant ce nom. Est-ce qu'elle rirait vraiment simplement parce qu'on aurait glissé un kanji provenant du nom d'Ayumi dans celui du café ? Elle-même n'étant pas dans une relation amoureuse, ce genre d'allusion ne l'amuserait sans doute pas. Donc ce qui la ferait rire, c'est forcément le kanji du milieu, *ren*, celui qui a une connotation embarrassante.

Dans le relief, deux lapins se faisaient face dans un cœur.

« Ayumi-san » (*bu*), « aux côtés de » (*ren*), « le lapin » (*do*). *Burendo*, le « Blend » ou mélange. Le propriétaire réfléchit silencieusement.

Il baissa les yeux vers le bloc-notes, puis me regarda, avant de sourire.

— Pas mal.

— Alors ? Qu'est-ce que je gagne ?

Mais il se contenta de rire doucement en secouant la tête.

— Tu y étais presque.

Presque, donc.

Je ne fus pas surpris. Je n'avais jamais eu une grande confiance en ma solution. J'étais satisfait du *bu* et du *do*, mais le *ren* me laissait dubitatif jusqu'au bout. Comme prévu, le propriétaire prit le stylo et souligna précisément ce *ren*.

Puis il écrivit à côté, et je compris soudain ce qui le rendait si embarrassant. Le kanji central du nouveau café signifiait « adorer », « chérir ».

Les lapins chéris par Ayumi.

J'avais cru le propriétaire réservé, mais c'était au contraire un grand sentimental. Si Ôhinata l'avait entendu, elle aurait sûrement souri. D'un sourire tellement éclatant qu'il aurait percé n'importe quelle obscurité.

Seule Chitanda resta perplexe.

— Euh, pourquoi est-ce le kanji de « marcher » ?

Évidemment : elle n'était pas là quand nous avions parlé d'« Ayumi-san ». Et comme je ne voulais pas trop faire attendre les autres, je me limitai à une réponse brève.

— Je t'expliquerai en rentrant.

Chitanda murmura doucement :

— Je veux bien.

Je retournai vérifier que nous n'avions rien oublié sur le comptoir. Il ne restait plus que les tasses, les assiettes et les cuillères. Sur le point de quitter le café, je remarquai soudainement quelque chose. Le journal placé en tête du présentoir était une édition du soir. Je me précipitai et le pris du bout de l'index et du majeur. En consultant la rubrique météo, je vis qu'elle annonçait bel et bien de la pluie pour le soir. Je le tendis à Satoshi, l'air triomphant.

— Tu vois ? Regarde. Ils disent que la pluie commence ce soir.

— Tu t'accroches encore à ça ? Je ne savais pas que tu étais du genre rancunier, Houtarou.

Ce n'était pourtant pas mon intention. Ibara, déjà postée devant la porte, se retourna.

— Même sans ça, il suffit de regarder dehors. Tu vois ?

À travers la vitre, on distinguait désormais les premières gouttes qui tombaient.

J'avais beau avoir su à l'avance ce que disait la météo, je n'avais finalement même pas réussi à sortir avant d'y être confronté.

Au moins, mon parapluie compact n'allait pas être inutile.

3. Présent : 11,5 km ; 8,5 km restants

À repenser à tout cela, je consolidai ma certitude : il y avait bien eu au moins une chose étrange, ce jour-là. Une chose qui n'était pas encore arrivée lorsque j'avais mis le pied dans le café, mais qui, une fois ressorti, était bel et bien présente. Cela ne pouvait pas n'être qu'une coïncidence. Quelqu'un l'avait fait exprès. C'était lié, pour ainsi dire, à la question du chat porte-bonheur le jour de mon anniversaire.

À mesure que je remontais plus loin dans mes souvenirs, une idée commença à prendre forme. Pour l'heure, elle demeurait floue, vague, une simple ébauche. Au bout du compte, il faudrait que je lui demande de me donner sa version de l'histoire.

Le col cessa de monter. En contrebas, un petit groupe de maisons apparut, s'évasant dans mon champ de vision. C'était Jinde, l'endroit où se trouvait la maison de Chitanda.

À ce stade, mon estimation de la distance qui me séparait d'elle était irrémédiablement faussée. Comme j'alternais course et marche, mon allure n'avait cessé de fluctuer dans tous les sens.

Et pourtant, sans savoir pourquoi, j'avais le sentiment que dès que j'aurais atteint le bas de la pente et mis le pied dans le quartier de Jinde, je pourrais lui parler.

Plus simple de juste lâcher prise

1. Présent : 14,3 km ; reste 5,7 km

Il y a environ dix ans, je crois, j'avais parcouru une assez longue distance avec ma sœur. Apparemment, un vieux centre communautaire allait être démoli, et ma grande sœur avait décidé de m'emmener avec elle pour aller voir ça, toute excitée à l'idée qu'ils allaient peut-être le faire exploser. En vérité, je suis presque certain que j'étais tout aussi enthousiaste qu'elle. Si je pouvais retourner dans le passé, j'irais saisir mes épaules par derrière et me souffler avec un sourire : « ils ne feront jamais sauter un bâtiment comme ça ». Quoi qu'il en soit, nous avons marché, marché, et marché encore avec ferveur. Même lorsque j'étais au bord des larmes, elle me répétait : « ce sera forcément incroyable ! », et je continuais d'avancer. J'étais un enfant tenace, non ?

Bien sûr, ils avaient utilisé de lourds engins pour aider à la démolition, sans le moindre explosif en vue, mais je ne me rappelle pas en avoir été spécialement déçu. Voir un immense bâtiment se faire broyer morceau par morceau était largement suffisant pour me satisfaire.

Ce dont je me souvenais très clairement, en revanche, c'était du retour, d'une brutalité sans nom. Toute l'excitation du trajet aller avait déjà disparu, et je la suivais à l'aveugle sur une route inconnue, sans la moindre idée de là où nous étions, le ventre vide et le soleil déclinant. Alors que je traînais derrière, ma sœur m'avait dit ceci :

— Si tu t'arrêtes tout le temps, tu vas vraiment te faire mal aux jambes.
Garde le rythme.

Avais-je réussi à rentrer chez nous par mes propres moyens, ce jour-là ? Je ne m'en souvenais pas.

Bien sûr, si ce souvenir m'était revenu, c'était parce que mes jambes commençaient à me faire mal alors que j'alternais sans cesse entre marcher et courir. Plus précisément, c'était l'articulation de ma jambe droite qui se mettait à avoir une douleur lancinante.

Si ç'avait été mes pieds ou mes mollets, ou même la rate, j'aurais pu accepter ça comme quelque chose d'inévitable, mais pourquoi est-ce que ça devait faire mal là ?

La pente descendante touchait presque à sa fin.

Je relevai volontairement la tête et vis un vaste paysage s'ouvrir devant moi : des rizières vertes à perte de vue, clairsemées de quelques propriétés. Peut-être n'avaient-ils pas encore retiré les décorations, ou peut-être qu'ils célébraient à la fois la fête des Garçons¹ et celle des pêches dans le coin, mais je distinguais des carpes en tissu flotter au vent devant les maisons au loin.

Je voyais presque la forme du vent dans les ondulations qu'elles dessinaient, et je le sentais ensuite me traverser, vif et agréable. Le soleil était déjà haut, mais sa chaleur n'avait rien de suffocant. Pour la première fois depuis le départ sur le terrain du lycée, j'eus envie de courir un peu. Naturellement, ce fut aussi exactement le moment où la douleur dans ma jambe devint insupportable.

Ce n'était probablement rien de grave, mais par précaution, je ralentis jusqu'à m'arrêter. Une petite fleur blanche avait poussé sur le bord de la route. Même quelqu'un d'aussi peu sensible que moi pouvait en apprécier la beauté. C'était un muguet. Sans vraiment réfléchir, je fixais la fleur tandis que je posais la paume sur l'articulation. J'appuyai, puis tapotai légèrement.

— Bon, si ça se limite à ça...

La douleur ne disparaissait pas, mais exercer une pression n'aggravait rien. Ce n'était pas raide non plus. Après m'être assuré que ça irait probablement, je m'apprêtais à repartir lorsqu'une voix agressive jaillit derrière moi.

— Hé, tu veux pas te mettre à courir sérieusement, espèce de déchet ?

Je relevai la tête pour voir ce qu'il se passait et aperçus Nanigashi, un garçon de ma classe l'an dernier, passer devant moi en courant.

Je ne savais pas grand-chose de lui. Même si nous étions dans la même classe, nous n'avions presque jamais parlé. En y repensant, en fait, je me souvenais avoir déjà entendu ce ton méprisant auparavant.

¹ La Fête des Garçons, le 5 mai, se célèbre souvent en hissant des banderoles en forme de carpes qui flottent au vent.

C'était juste avant les vacances d'hiver, lorsque tous les élèves nettoyaient les locaux. La poubelle était pleine, et quand j'étais allé la vider, il m'avait lancé d'une voix profondément hostile : « tu n'y touches pas ». Pensant qu'il voulait simplement le faire lui-même, j'étais parti sans rien dire.

S'il avait su que j'étais en classe A, il aurait sans doute été surpris de me voir aussi loin derrière. Ce qui me surprenait davantage, toutefois, c'était la virulence de son ton. Apparemment, sans grande surprise, il nourrissait contre moi une animosité tenace. Je n'avais aucun souvenir de lui avoir fait quoi que ce soit, mais quelle que fût la raison, ça devait le contrarier. Peut-être qu'il était juste irrité par la course.

Si je me mettais à courir maintenant, je me retrouverais juste derrière lui, et rien que d'y penser m'insupportait. Mes jambes allaient sans doute bien, mais je décidai quand même de marcher un peu.

Plusieurs élèves me dépassèrent, et je me mis à réfléchir à ce que signifiait détester quelque chose.

Je ne pense pas être le genre de personne qui se fait remarquer et s'attire des ennemis, mais je ne suis pas non plus le genre de personne qu'on adore. Si je devais fréquenter une centaine de personnes, il y en aurait forcément pour qui je serais insupportable. Après tout, même en m'accordant la meilleure image possible, je n'étais pas du genre à me montrer actif en groupe. Il m'était arrivé bien des fois de montrer clairement mon désintérêt pour les activités de classe. Et, bien sûr, même lorsque je me prenais de plein fouet les regards glacials et silencieux qui me jugeaient pour mon inaction, eh bien... comment dire... même dans ces moments-là, j'étais le genre de type à ne pas s'en formaliser. On pourrait même appeler ça de l'indifférence.

Cela dit, je n'avais aucune envie d'approcher les personnes qui me détestaient vraiment. Le simple fait que je marche en était la preuve. J'étais différent de Satoshi sur ce point.

Ce type ne reculait jamais devant les interactions, alors il apparaissait partout. Il donnait un coup de main et bavardait, mais sans jamais être intrusif. Ce n'était pas le genre à dire : « laissez-moi tout faire », mais plutôt : « je peux aider un peu ». Jamais rien d'irresponsable.

Parfois, son attitude désinvolte prêtait à confusion. Mais finalement, même conscient d'être détesté, il y allait quand même. Il se souciait encore moins que moi de ce que les autres pensaient de lui. C'était sans doute aussi une forme d'indifférence.

Et puis, il y avait ceux qui étaient à mille lieues de cette indifférence. Grâce aux insultes de Nanigashi, un autre souvenir me revint brusquement. Une histoire que j'avais cru entendre hier.

Mais seuls les deux concernés pouvaient en parler.

Il y avait un arrêt de bus sur le bas-côté.

Heureusement, une petite zone d'attente couverte se trouvait là. Les parois de tôle étaient rongées de rouille, le panneau cloué arborait une typographie vieillot et une couche d'email brillant. Le banc en plastique semblait prêt à résister à un typhon, mais l'usure lui donnait un air fragile. Une longue fissure le traversait. La couleur était passée par endroits, mais rien ne s'était encore détaché. Ce n'était pas récent.

C'était l'endroit idéal pour observer les lycéens de Kamiyama passer. Je me glissai à l'intérieur et restai immobile dans la zone ombragée, comme pour me dissimuler. Il me suffisait d'attendre pour intercepter Chitanda à son passage.

Même si Nanigashi m'avait ordonné de courir, je m'étais finalement arrêté de marcher aussi. J'avais une raison, plus ou moins valable.

Ce matin, avant même de franchir la ligne de départ, une idée m'était venue. Hier, nous étions trois dans la salle de géologie : Chitanda, Ôhinata et moi. Puis Ibara était arrivée, nous apprenant qu'Ôhinata disait vouloir quitter le club. Comme résumé, rien de tout cela n'était faux.

Pour le reste, mes souvenirs s'arrêtaient là. Ce que j'avais appris ensuite d'Ibara et de Satoshi ne faisait que souligner à quel point ces quelques dizaines de minutes après les cours avaient eu du poids. Dire « je lisais un livre alors je ne me souviens plus » n'allait clairement pas suffire. En comprenant cela, un souvenir que j'avais rejeté comme insignifiant refit surface.

Vrai ou non, Chitanda était convaincue qu'Ôhinata quittait le club par sa faute, et elle prenait toute la responsabilité pour elle. Même si j'avais été assez culotté pour me lever et la poursuivre en disant : « je pourrais peut-être t'aider, dis-moi ce qu'il s'est vraiment passé », elle aurait probablement secoué la tête sans un mot. C'était le genre de personne qui ne cède jamais dans ces moments-là.

Je devais arrêter Chitanda.

Pour ça, je devais absolument me rappeler ce qui s'était réellement passé hier après les cours, et lui présenter une hypothèse claire.

Autrement dit, une hypothèse expliquant pourquoi elle croyait être responsable du départ d'Ôhinata.

Je pensais avoir une piste.

2. Passé : environ 19 heures et 30 minutes plus tôt

Je ne m'en étais pas rendu compte sur le moment, mais il était encore bien trop tôt pour que la soirée soit tombée. Je quittai la salle de 1^{ère} A au troisième étage et me dirigeai tranquillement vers la salle du club de littérature classique, la salle de géologie. Il ne me restait que quelques pages avant de terminer le livre de poche que je transportais, et je comptais aller le finir là-bas.

Dans le couloir, les élèves qui s'apprêtaient à partir allaient et venaient. Un élève accrochait des affiches sur le panneau d'affichage, sans que je puisse dire de quel club il venait. Une élève portant une énorme boîte en carton entre les bras, la tête dépassant tantôt à gauche tantôt à droite pour regarder où elle allait, passa devant moi. C'était la même scène que celle que je voyais tous les jours après les cours : des rires aigus, du brouhaha grave, une agitation continue. Je mis les mains dans mes poches. J'y avais encore la monnaie du déjeuner, et je me mis à faire tinter les pièces.

Pour rejoindre le bâtiment spécial où se trouvait notre salle, il fallait passer par une passerelle. Celui-ci longeait le deuxième étage, mais par beau temps, on pouvait aussi passer par son toit accessible au troisième. Je sortis sur ce toit balayé par le vent, et j'entendis le bruit métallique caractéristique des battes du club de base-ball frappant de multiples balles.

D'ordinaire, au lycée Kamiyama, on entendait aussi résonner les répétitions du club de fanfare ou de celui d'a cappella, mais ce jour-là, tout était calme. Je vis une fille que je n'avais jamais croisée, penchée sur la rambarde rouillée, l'air si mélancolique qu'on aurait dit qu'il n'existait sur cette planète pas la moindre chose capable d'apporter du bonheur. Si le soleil avait été un peu plus bas, on en aurait tiré un très beau tableau.

Je montai au quatrième étage. Dans le palier entre deux volées d'escaliers se trouvait un autre panneau d'affichage, mais les inscriptions pour les nouveaux clubs étaient terminées depuis longtemps, si bien que le liège nu dominait. La seule affiche restante représentait une actrice magnifique, tout sourire, avec en bas la phrase : « attends un peu ! toi aussi, tu peux avoir une vie radieuse ! ». Je n'avais aucune idée de ce que ça voulait dire.

Cette année, les seuls clubs du quatrième étage du bâtiment spécial étaient celui de littérature classique et celui d'astronomie. Le club d'astronomie était parfois bruyant, mais la veille, on aurait entendu une aiguille tomber. Alors que je me dirigeais vers la salle de géologie en longeant le couloir désert, je m'arrêtai soudain, manquant de trébucher.

La porte d'une salle vide était restée coulissée. Et quelqu'un pendait à son cadre.

L'image était si dérangeante que, l'espace d'un fragment de seconde, j'eus l'impression que quelqu'un s'était pendu. Comment pouvait-on être aussi impulsif, alors qu'il restait pourtant, d'après l'affiche vue plus tôt, un moyen de vivre une vie radieuse... ?

Mais je compris aussitôt que ce n'était pas ça. La personne s'accrochait simplement au cadre avec ses deux mains.

C'était une fille en uniforme marin. Je ne voyais que son profil, puisqu'elle tournait le dos à la partie fermée de la porte. Pourtant, cela aurait dû largement suffire à comprendre de qui il s'agissait. Je regardai ses pieds : ses chaussettes bleu marine ne touchaient absolument pas le sol. J'envisageai de l'interpeler, mais je me ravisai. Peut-être était-ce quelque chose qu'elle ne voulait pas qu'on voie, et je devrais faire semblant de n'avoir rien remarqué.

Mais cette délicatesse fut vaine. Je pensais n'avoir fait aucun bruit, mais elle m'entendit malgré tout. Elle poussa un petit cri et lâcha prise, heurta la porte avec un excès d'élan, puis retomba sur les fesses. Elle se releva aussitôt, gênée, et fit semblant de n'avoir rien fait.

— Bonjour

Quelle courtoisie.

— Ouais, bonjour

— Il fait beau, hein ?

— Ça oui.

Pourquoi Tomoko Ôhinata pendait-elle au cadre d'une porte, au quatrième étage du bâtiment spécial après les cours ?

Si Chitanda avait été là, elle en aurait fait un mystère de la plus haute importance. Souriant comme à l'accoutumée, Ôhinata passa ses mains dans son dos pour dépoussiérer discrètement l'arrière de sa jupe.

Elle savait déjà que je l'avais vue, si bien que sa comédie était à moitié faite. Je voulus lui demander ce qu'elle faisait là, d'un ton inoffensif, mais aucun mot ne me vint.

— Euh...

Je fis tourner mon index dans l'air sans raison particulière, puis j'eus soudain une illumination.

— Tu essayais ça, hein ? Tu voulais t'étirer le dos ?

À cette tentative absolument lamentable de consolation, elle répondit par un sourire amer.

— Je pense pas que mon dos s'étirerait comme ça. Si quelque chose s'étirait, ce seraient mes bras.

— Donc tu voulais allonger tes bras ?

— Ouais, quelque chose comme ça.

D'un mensonge peu convaincant, elle détourna les yeux vers la fenêtre. Puis elle me regarda du coin de l'œil et posa une question à son tour.

— Tu vas au club, là, tout de suite ?

— Ouais.

— Je vois...

Elle dit cela d'un ton détaché, mais je pouvais sentir que ça n'allait pas dans le sens qu'elle espérait. Elle avait dû partir du principe que je ne viendrais pas. Après tout, il était impossible de savoir à l'avance qui se présenterait un jour donné. Chacun venait quand il en avait envie, et ça n'avait pas changé depuis un an.

Au bout du couloir, je vis que la porte de la salle de géologie était entrouverte, probablement pour l'aération.

— On dirait qu'il y a déjà quelqu'un.

Elle fixa l'ouverture.

— C'est la présidente.

— Chitanda, hein ?

— Fukube-senpai est en réunion avec le Comité d'organisation apparemment. Il est passé un moment et il est reparti aussitôt après.

Satoshi devait se préparer pour la Coupe Hoshigaya du lendemain. J'étais d'ailleurs surpris qu'il soit passé au club ce jour-là.

— Toujours occupé, j'imagine.

Ôhinata hocha la tête avec un léger sourire.

— On dirait bien. Même ce week-end, il...

Elle s'interrompit. Puis, soudain, elle me lança une question, le visage grave, comme si elle tournait autour d'un secret embarrassant.

— Tu es l'ami de Fukube-senpai, Oreki-senpai, donc tu sais, hein ?

Sans atteindre les sommets de Chitanda, je remarquais qu'Ôhinata avait aussi une fâcheuse tendance à omettre les éléments essentiels. Chitanda allait trop vite et s'arrêtait net. Ôhinata, elle, croit que, dès qu'un sujet est personnel, il n'a pas besoin d'être expliqué : l'autre est censé deviner.

J'avais seulement dit que Satoshi était quelqu'un d'occupé. Ôhinata avait acquiescé puis commencé à parler du week-end. Je ne connaissais pas les projets précis de Satoshi, mais je pouvais deviner quelque chose qui accaparait son temps. Au besoin, il y aurait eu une chose que je pouvais mentionner, mais en parler n'était pas simple.

— En gros, oui. Et toi ?

— Je l'ai appris de quelqu'un de ma classe.

— Quelqu'un que tu connais ?

Même en y réfléchissant bien, une classe de seconde n'était pas assez grande pour propager un tel ragot.

— Tu es amie avec la petite sœur de Satoshi ?

— Plus ou moins. Disons qu'on déjeune ensemble.

— Je ne lui ai pas beaucoup parlé, mais elle est un peu bizarre, non ?

Ôhinata inclina la tête.

— Elle est particulière, oui, mais pas au point que je dirais bizarre. Je dirais que Fukube-senpai est plus étrange qu'elle.

Elle se tut.

Je me demandai ce que la sœur un peu spéciale de Satoshi avait bien pu raconter à Ôhinata.

Nous nous observions. J'essayais de deviner ce qu'elle savait, ce que je pouvais dévoiler sans créer de problème. Le silence devint suffocant.

J'en eus assez de tourner autour du pot. Pourquoi fallait-il parler de Satoshi comme si je manipulais une casserole brûlante ?

Je parlai franchement.

— C'est à propos de Satoshi et Ibara, pas vrai ?

Ôhinata prit une inspiration de soulagement. Son expression se détendit.

— Ouais, c'est ça. Je vois que tu étais au courant.

Ibara aimait Satoshi depuis longtemps. Au plus tard, je l'avais appris en hiver de notre troisième année de collège. Satoshi avait toujours esquivé la question. Quant à moi, ne voulant soutenir ni l'un ni l'autre, je n'avais pas suivi les détails de près. J'avais entendu dire que, durant les vacances de printemps, Satoshi avait enfin arrêté de fuir. Depuis, ses week-ends étaient toujours occupés.

— C'est quelque chose qu'elle m'a dit, mais...

Jusqu'ici, je n'avais jamais eu l'occasion de bavarder avec une élève à propos d'un commérage. J'imagine que beaucoup auraient affiché un sourire coupable de gourmandise. Je restai silencieux, l'écoutant.

— Depuis qu'ils sortent ensemble, depuis trois jours, Fukube-senpai est devenu une pauvre créature qui ne fait que répéter « je suis désolé... je suis désolé », comme s'il devait s'excuser auprès d'Ibara-senpai pour quelque chose. Il s'est passé un truc ?

Bon sang... Que la situation de Satoshi soit parvenue jusqu'à sa sœur, et que celle-ci l'ait ensuite rapportée à sa kôhai, Ôhinata... c'était franchement pitoyable. Heureusement, elle n'en connaissait pas les détails. Après une année entière passée à hésiter, il devait sans doute avoir beaucoup de choses à dire. Mais personnellement, je n'étais pas captivé par le sujet. Je lui donnai une réponse courte pour lui faire plaisir.

— Il s'excuse sûrement de l'avoir fait attendre si longtemps, alors qu'il ne méritait même pas sa patience.

À ces mots un peu étranges, Ôhinata resta bouche bée un instant.

Je pensais qu'elle allait enchaîner, mais elle sourit soudainement.

— C'est gentil, dit comme ça. Ça sonne tellement chaleureux.

Je ne savais pas quoi répondre. Elle me fixa un instant, puis perdit doucement son sourire. Comme je tentais de lancer de petites banalités, elle me coupa :

— Euh, senpai.

— Ouais ?

Je m'arrêtai et me retournai. Ôhinata bafouilla :

— Euh... eh bien...

Puis elle abandonna.

— Attends-moi juste une seconde.

Elle retourna vers le cadre où elle pendait plus tôt et sauta pour s'y raccrocher.

J'étais évidemment surpris. Je n'avais même plus l'énergie de demander ce qu'elle faisait. J'attendis, comme demandé.

Je fixai son dos suspendu. Sa jupe portait encore des traces blanches, vestiges de sa chute. Dommage que le grand nettoyage ait été expédié.

— C'est super fatigant, de rester accrochée comme ça.

Je le pensais aussi. Mais je répondis :

— Mais tu t'accroches de ton plein gré.

— Ouais, enfin, j'avais envie, je suppose, dit-elle comme en dissimulant quelque chose.

— Ou bien quelqu'un t'a accrochée là.

— On pourrait voir la chose comme ça aussi.

Je réfléchis un instant. Si quelqu'un l'avait vraiment suspendue là, je pouvais compatir. Ma sœur m'avait souvent fait subir la même chose, alors je connaissais cette sensation.

— Dans ce cas, vas-y, remonte.

Ôhinata tourna légèrement la tête.

— J'ai pas assez de force dans les bras. Attends un peu.

Ça ne dura que quelques dizaines de secondes. Elle lâcha, retomba parfaitement, puis se tourna vers moi avec un grand sourire.

— C'est plus simple de juste lâcher prise. Désolée de t'avoir fait attendre.

À cet instant, quelque chose me parut étrange. Le jour du festival de recrutement, quand elle s'était inscrite, j'avais trouvé Ôhinata étonnamment grande pour une élève de seconde. Et son visage hâlé par le soleil, toujours souriant, son énergie débordante... tout ça m'avait semblé un peu envahissant.

Mais là, dans ce couloir du quatrième étage, après les cours... Ôhinata me parut soudain minuscule. Comme une vraie seconde finalement. Voire comme une élève de dernière année de collège.

— Bon, on y va ?

Sous son ton faussement guilleret, je percevais une bravoure qui sonnait creux, et je compris que mon intuition était juste.

Je me demandais ce que pouvait bien être en train de faire Chitanda seule, mais elle révisait consciencieusement ses manuels et son dictionnaire, fidèle à elle-même. Quand elle nous aperçut, elle leva la tête avec un large sourire et referma ses ouvrages.

— De quoi parliez-vous tous les deux ?

Je n'étais nullement surpris. Non seulement la porte de la salle était ouverte, mais Chitanda avait l'ouïe exceptionnelle. Même sans comprendre les détails, elle avait forcément entendu qu'on parlait. Je n'avais aucune envie de lui mentir.

— On parlait du fait que Satoshi avait l'air très occupé.

Ce n'était pas toute la vérité, mais ce n'était pas un mensonge. Chitanda hocha la tête sans la moindre suspicion.

— Oui, il y a la Coupe Hoshigaya demain.

C'était sans doute la première fois que j'entendais quelqu'un autre que Satoshi appeler la compétition de marathon par ce nom.

— Ça fait trois jours qu'on t'a pas vue, Ôhinata, hein ?

— Ah... vraiment ?

Ôhinata répondit non sans mollesse, son regard fuyant. Puis elle se rapprocha lentement de Chitanda.

— Euh... je peux m'asseoir à côté de toi ?

Chitanda sursauta légèrement, puis répondit avec douceur :

— Oui, vas-y.

J'imaginai que la porte ouverte servait bel et bien à ventiler la pièce. Plusieurs fenêtres donnant sur la cour étaient ouvertes, et les rideaux roulés bougeaient à peine. Comme on était déjà à la fin du mois de mai, l'air qui entrait n'était pas froid.

Je tirai une chaise dans la troisième rangée en partant du fond, trois places depuis la fenêtre donnant sur les terrains. Je m'assis et sortis mon livre de poche de mon sac en bandoulière.

J'entendis une chaise glisser. Je levai les yeux : Ôhinata s'était installée juste devant Chitanda.

Je retrouvai ma page et me plongeai dans ma lecture. Mais lentement, je devins conscient que Chitanda et Ôhinata discutaient.

Je ne sais pas combien de temps passa.

— Oui.

Ce seul mot brisa ma concentration.

Le livre était passionnant, mais certains passages étaient un peu ennuyeux. Comme j'étais en train de décrocher, une voix inattendue me ramena à la réalité. Je levai la tête et vis Chitanda, de dos. Elle n'avait pas tourné la tête vers moi.

J'hésitai. Avais-je rêvé ? Non, j'étais sûr d'avoir entendu quelqu'un dire oui. Et c'était forcément Chitanda.

Puis je remarquai autre chose : Ôhinata avait disparu. Rien d'étonnant. Elle était probablement partie.

Quoi qu'il en soit, j'appelai doucement :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Ma voix n'était ni forte ni inaudible. Pourtant, elle ne réagit pas. Je pensai d'abord qu'elle dormait, mais non... personne ne pouvait dormir avec une posture si droite. Je l'appelai plus fort :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Le corps de Chitanda sursauta.

Elle tourna lentement la tête. C'était une expression que je ne lui avais jamais vue. Une absence totale de lumière dans ses yeux figés. Elle secoua brièvement la tête, comme effrayée, puis se retourna aussitôt.

Je me demandai si quelque chose s'était produit, mais il n'y avait que nous deux. Et si quelque chose s'était passé, elle m'aurait forcément dit je suis curieuse. Donc je supposai que tout allait bien.

Le vent s'était levé. Il traversait toute la salle. Le soleil ne s'était pas encore couché, mais la température baissait. Je me levai pour fermer les fenêtres. Chitanda restait droite, les yeux dans le vide.

Je retournai m'asseoir et repris ma lecture, défilant les pages.

Quand je relevai la tête, j'avais déjà terminé un chapitre de plus. Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps.

Je comptais terminer le livre, mais dehors la lumière déclinait. Je posai le livre de poche, me disant qu'il était bientôt temps de partir.

À ce moment, la porte s'ouvrit et Ibara entra.

— Hé, il s'est passé quelque chose ?

Chitanda répondit faiblement :

— Non...

Ibara se tourna vers le couloir, puis reprit d'une voix à peine voilée :

— Je viens juste de croiser Hina-chan. Elle a dit qu'elle n'allait pas s'inscrire.

3. Présent : 14,5 km ; 5,5 km restants

Quelques élèves du lycée Kamiyama passèrent devant moi tandis que je me dissimulais dans l'ombre du petit abribus fermé. Certains avaient l'air de venir tout juste de quitter la ligne de départ, d'autres semblaient avoir brûlé leurs dernières forces dans les montées et descentes meurtrières et haletaient bruyamment. Il y en avait même qui, manifestement, avaient renoncé à la Coupe Hoshigaya et traînaient lourdement les pieds.

À vrai dire, j'aurais voulu pouvoir baisser les yeux vers le sol et réfléchir tranquillement. Mais si je faisais ça, j'étais presque certain de manquer Chitanda lorsqu'elle passerait.

Je m'installai sur le banc usé par le temps et relevai légèrement le menton en réfléchissant.

J'étais convaincu que la raison pour laquelle Ôhinata avait décidé de quitter le club se trouvait quelque part dans les quarante jours écoulés depuis la semaine de recrutement des nouveaux membres et la veille de son départ. Si je gardais ce soupçon en tête et que je rembobinais mes souvenirs, bien des événements commençaient soudain à paraître étranges. La réponse qu'elle avait donnée au sujet d'Ibara et de Satoshi semblait appuyer cette hypothèse.

Mais qu'en était-il de Chitanda ? À la voir hier, elle semblait avoir une idée de la raison pour laquelle Ôhinata avait décidé de partir. Peut-être pensait-elle que tout venait d'une accumulation progressive au cours de ces quarante jours. Ou peut-être croyait-elle que tout venait uniquement des quelques minutes d'hier après les cours.

Si la raison se trouvait dans ces quarante jours, cela signifiait ceci :

Chitanda était convaincue d'avoir acculé Ôhinata. Sans qu'il y ait eu volonté d'être hostile ou mauvaise, elle pensait néanmoins avoir agi d'une manière telle que « compte tenu de ce que j'ai fait, Ôhinata va quitter le club ». Elle croyait, comme un fait établi, avoir provoqué son départ.

Si la raison se trouvait dans les quelques minutes d'hier après les cours, cela signifiait ceci :

Pendant que je me délectais du récit palpitant de la vie d'un maître espion, Chitanda avait mis Ôhinata dans une colère claire et nette. Par exemple, elle aurait pu faire quelque chose comme lui presser du jus de citron sur son karaage² sans prévenir ni pitié. Ôhinata, furieuse, lui aurait lancé quelque chose comme : « Je ne peux plus rester près de quelqu'un comme toi ! », avant de partir en claquant la porte et de quitter le club. Une explosion de sentiments refoulés, pour ainsi dire.

Laquelle des deux situations était la bonne ?

Sans doute possible, quelque chose avait mijoté en elle durant ces quarante jours. Cela expliquait pourquoi Ôhinata avait critiqué Chitanda de manière détournée en disant qu'« elle ressemblait à un bodhisattva en apparence ».

Mais dans ce cas, cela signifiait-il que Chitanda n'était en réalité qu'une yaksha ? Avait-elle vraiment, sans le vouloir, fait peser suffisamment de pression mentale sur Ôhinata pour que celle-ci quitte le club ?

Peu à peu, je compris où je devais réellement porter mon attention.

Attendre était difficile. Je n'étais pas l'Ôhinata d'hier, mais rester « suspendu en l'air » était réellement épuisant.

Évidemment, le pire était la possibilité de manquer Chitanda au moment précis où je détournerais les yeux. Si cela arrivait, je resterais là à l'attendre éternellement, pour quelqu'un qui ne viendrait jamais, jusqu'à ce qu'on découvre mon corps gelé un matin d'hiver, mourant de faim, inspirant plus tard une pièce de théâtre intitulée *En attendant Chitanda*. À ce stade, je n'étais même plus capable d'estimer la distance qui nous séparait.

Je m'amusai d'une idée.

Si je ne retournais pas au lycée Kamiyama, la Coupe Hoshigaya ne se terminerait pas. Pourtant, courir restait insupportable. Ou, pour être exact, j'étais épuisé. D'un autre côté, j'étais dans un abribus. Un autobus, après tout, était un moyen de transport.

² Le karaage est une méthode de friture consistant à plonger un aliment dans l'huile après l'avoir simplement couvert d'une fine couche de farine, sans autre panure.

Dans ce cas, j'aurais vraiment préféré qu'un bus arrive et me ramène au lycée. Ce serait très bien. J'avais quelques pièces dans ma poche. Je les avais gardées au cas où j'aurais très soif en chemin et qu'un distributeur croiserait mon passage. Quelle splendide idée, non ? Si on n'est pas doué en calcul mental, on utilise une calculatrice. Si on n'est pas doué en anglais, on utilise un logiciel de traduction. Si on n'est pas doué en course, on utilise un autre moyen de transport. Je l'avais toujours su. Peut-être était-ce cela, la manifestation de la force nécessaire pour continuer à vivre. J'avais appris de grandes choses aujourd'hui.

C'est alors qu'en plein milieu de mes pensées, Chitanda passa devant moi.

Pendant un instant, je ne fus pas totalement convaincu par ce que je voyais. En partie parce que je n'étais pas encore habitué à la voir dans la tenue de sport : un t-shirt blanc à manches courtes et un short rouge vif. Mais aussi parce que ses longs cheveux relevés différaient tellement de son apparence habituelle. Je l'avais déjà vue les attacher, par exemple lors de notre visite au sanctuaire juste après le Nouvel An. Elle avait voulu assortir sa coiffure à son kimono. Mais jamais encore je ne l'avais vue les attacher aussi haut. C'est parce que j'étais si habitué à son apparence ordinaire que je faillis ne pas la reconnaître lorsqu'elle passa en courant, les lèvres légèrement entrouvertes.

Je me levai d'un bond et me mis à courir. Mon moment d'hésitation me fit réagir trop tard, et je m'efforçai donc de rattraper le coup.

La portion de col juste devant nous était l'une des pires du parcours, mais aucun signe de fatigue ne transparaissait dans sa foulée. Ses bras restaient près de son buste tandis que sa taille oscillait, ses pieds frappaient l'asphalte avec régularité, son corps tout entier parfaitement en rythme avec les lignes blanches tracées sur la route.

La route filait droit, coupant entre la densité des forêts et les champs fraîchement plantés qui approchaient. On aurait dit que l'asphalte avait été refait récemment : il était d'un noir profond, presque neuf. Je pensais qu'il restait un peu de temps avant midi, mais je dus plisser les yeux en regardant le soleil brillant déjà très haut dans le ciel. J'évaluai la distance qui nous séparait tout en continuant à courir.

Je songeai à accélérer brusquement pour la rattraper. Certes, on ne faisait pas attention aux autres lorsque l'on courait, mais il y avait beaucoup de camarades devant comme derrière. Et puis, la filer ainsi donnait une curieuse impression. Je voulais accélérer tout en la rattrapant de manière naturelle.

Partant de cette résolution, je réduisis peu à peu l'écart. Je n'avais pas besoin d'être assez près pour la toucher. Seulement assez pour que ma voix puisse l'atteindre.

Pourtant, même comme ça, elle restait loin.

Ma voix resta coincée dans ma gorge. Mes jambes s'alourdirent. Même la douleur dans mes articulations sembla revenir. Ma respiration devint subitement plus laborieuse.

— C'est pas bon...

La phrase s'échappa à peine.

Je n'avais pas envie de la rattraper.

Je n'avais pas envie parce que je n'avais simplement pas envie. Le moment où je le ferais, je serais obligé de lui asséner mes raisonnements et déductions. Cette seule pensée rendit mes jambes encore plus lourdes. Oui, c'était sûrement ça. Et pourtant, je ne pouvais pas abandonner.

Étions-nous séparés de cinquante mètres ? De cent ? Peut-être davantage. Je restais à distance fixe derrière elle : incapable de réduire, incapable d'augmenter cet écart. Je ne pouvais pas continuer indéfiniment ainsi, courant en fixant sa queue-de-cheval qui se balançait de gauche à droite.

Je serrai les dents. C'était maintenant ou jamais.

Et au même moment, quelque chose d'inimaginable se produisit.

Chitanda tourna le haut de son corps en courant et regarda derrière elle.

Nos regards se croisèrent.

Il n'y avait plus le choix : il fallait y aller. J'accélérai.

Bien qu'elle se soit retournée, elle n'avait sans doute aucune idée que j'étais là. Ses yeux s'écarquillèrent avant qu'elle ne se remette aussitôt face à la route. Il n'y avait rien de plus dangereux que de courir en regardant derrière soi. Même si elle prenait la Coupe Hoshigaya au sérieux et ne ralentissait pas, elle ne fit rien non plus pour me distancer.

Si je me décidais à la rejoindre, j'en étais capable. Dans la brise de fin mai, je courus à ses côtés.

Elle ne rompit jamais son rythme. Elle me lança un coup d'œil discret, et je pris la parole en feignant l'assurance.

— Désolé. J'ai hésité à t'appeler, mais...

Même si j'avais voulu éviter de la suivre comme un stalker, c'est exactement ce qui s'était passé. Elle ne montrait pas vraiment d'intérêt pour mes excuses, mais je vis ses traits contractés se relâcher un peu, comme traversés par un doute. Sans doute pour économiser sa respiration, elle me posa une question brève.

— Pourquoi es-tu là ?

Elle devait se dire que j'aurais dû être bien plus en avant. Je répondis sans attendre.

— Je veux parler d'Ôhinata.

— ...

— Pour ça, je veux connaître ta version.

À ces mots, sa respiration devint plus instable. Son allure, elle, resta parfaitement régulière. Nous courions côte à côte, séparés d'à peine quelques dizaines de centimètres. J'attendais sa réponse.

Finalement, Chitanda répondit, le regard douloureux.

— C'est de ma faute.

— Ce qui s'est passé hier, hein ?

— C'est entre moi et Ôhinata.

Elle reprit, entre deux respirations.

— Je suis désolée que tu te sois donné tout ce mal, mais je ne peux pas t’embarrasser avec ça.

Ses yeux brillaient légèrement, peut-être simplement parce qu’ils étaient secs, mais elle fixa l’horizon, sans ajouter un mot. Je m’étais attendu à ce qu’elle prenne tout sur elle, mais je compris qu’elle refusait même de s’arrêter pour me raconter sa version.

Je ne voulais toutefois pas renoncer avant de jouer ma carte maîtresse.

— Raconte-moi ce qui s’est passé. Ôhinata se trompe peut-être sur ce qu’elle a cru voir.

— Merci de t’en soucier. Vraiment. Mais...

Elle tourna légèrement la tête et m’adressa un doux sourire.

— Ce n’est la faute de personne d’autre.

Si je n’avais pas été en train de courir, j’aurais sans doute soupiré. Elle en était tellement convaincue. Pourtant, il y avait quelque chose que moi, je savais...

Je voulus lui saisir l’épaule pour la stopper, mais c’était impossible. Alors je mis toute ma force dans ma voix, espérant qu’elle l’entendrait.

— Tu te trompes.

Je tentai de raisonner son profil tendu.

— C’est pas ça. Ôhinata n’était pas en colère parce que tu as regardé son téléphone. Pas du tout.

Pour la première fois, la respiration de Chitanda, d’ordinaire imperturbable, se décomposa.

Le parcours suivait la lisière de la forêt, qui ressemblait moins à un véritable bois qu’à une sorte de bosquet entourant le sanctuaire local. La rue devant le sanctuaire Mizunashi menait également à la berge de la rivière.

On ne voyait aucune trace de présence humaine dans l’enceinte du sanctuaire. Je n’aurais su dire quel oiseau c’était, mais on entendait au loin son chant perçant.

Un jet d'eau, jaillissant d'un bambou taillé en biais sans bassin pour le recueillir, coulait en continu. Chitanda se tenait là, recueillant l'eau du bec de bambou avec la louche du sanctuaire avant de la porter à ses lèvres.

— Je suis plutôt douée pour courir longtemps, continua-t-elle, ses vêtements de sport impeccablement ajustés sur elle.

— Je voulais essayer de faire tout le parcours sans marcher une seule fois.

— Désolé.

— L'eau est très froide et délicieuse. Tu devrais en prendre un peu.

Comme elle se décala, je me lavai les mains et bus moi aussi. L'eau, claire comme du verre, paraissait si glacée qu'elle pouvait faire mal à l'estomac si je l'avalais d'un coup. Je n'en pris qu'une petite quantité, la laissant couler lentement dans ma gorge.

À travers le torii du sanctuaire, on apercevait la ligne continue des élèves du lycée Kamiyama qui suivaient le parcours. Aucun ne levait la tête vers le torii³ ni les marches de pierre menant jusqu'à nous. Chitanda avait proposé que nous entrions dans le sanctuaire parce que « ce n'était pas le genre d'histoire qu'on peut raconter en courant au bord de la route ». Et en effet, l'endroit était parfaitement calme, propice à une discussion sans agitation.

La tête légèrement inclinée, elle serrait de sa main droite son bras gauche. Elle me regarda boire, puis demanda d'une voix posée :

— Tu as vu, n'est-ce pas ? Ce que j'ai fait...

— Non, je n'ai rien vu. Justement, je veux que tu me racontes tout.

— Tu n'as... rien vu ?

Même en murmurant cela, elle ne me pressa pas de continuer. Je me relavai les mains sous le filet glacé. La sensation froide était agréable.

— Je n'ai vu que ton dos. Et j'ai entendu que tu disais « oui ». À partir de là, j'ai pu deviner plus ou moins ce qui s'était passé.

³ De grands portiques en bois, souvent rouges, que l'on trouve couramment alignés le long des sentiers menant aux sanctuaires.

— J’ai vraiment dit quelque chose comme ça ?

— Sans doute inconsciemment.

Je lui adressai un sourire un peu ironique.

En repassant mes souvenirs d’hier, je me rappelai très nettement ce « oui » prononcé sans transition. Cela m’avait surpris, mais comme elle n’avait rien relevé, j’avais supposé que ce n’était rien d’important, et j’avais oublié.

Mais lorsque ce seul mot m’avait tiré de mon livre pour me ramener au réel, nous n’étions que tous les deux dans la salle de géologie. Pensant qu’elle cherchait à m’appeler, je lui avais répondu instinctivement : « Qu’est-ce qu’il y a ? »

Qu’était-ce alors ? Même si j’avais confondu le souffle du vent avec sa voix, elle aurait dû réagir aussitôt quand je l’avais appelée. Et pourtant, la première fois, elle n’avait même pas tourné la tête. La seconde, elle ne s’était retournée qu’un instant.

J’aurais dû comprendre sur-le-champ. Chitanda n’avait pas prononcé un seul mot à mon intention. Pourquoi ?

Ce n’était pas qu’elle me détestait au point d’ignorer ma voix.

— Ce « Oui », c’était la réponse que tu donnes quand tu décroches un téléphone.

— Ah... bon ?

— Je me trompe ? Tu répondais au téléphone, non ?

— Oui, je répondais à un appel. Je ne me souviens plus si j’ai dit « oui » ou « allô ».

Ce n’était pas impossible. On ne pense pas toujours aux formules qu’on prononce en décrochant. Mais si elle avait dit « allô », je l’aurais compris immédiatement.

— Quand je t’ai appelée, tu t’es juste retournée un instant, sans rien dire.

— Je me souviens de ça. Mais je veux dire...

— Tu ne pouvais pas m'écouter parce que tu étais au téléphone.

Elle hocha la tête.

Bien sûr, ce n'était pas elle qui avait lancé l'appel : elle avait simplement répondu. Sinon, elle n'aurait pas commencé par un simple « Oui. ».

Mais Chitanda n'avait pas de téléphone portable. Pour une raison que j'ignorais, elle n'en possédait pas. Alors de qui était le téléphone ? Celui d'un élève. Quelqu'un ayant eu cours dans cette salle ce jour-là. Peut-être avait-il sonné après la fin des cours.

Mais en y réfléchissant bien, cela ne tenait pas.

— S'il avait été posé quelque part d'un peu caché, tu n'aurais pu le remarquer que s'il sonnait assez fort. Pourtant, je n'ai rien entendu.

Un vibreur qui cogne contre une table fait forcément un bruit sourd. Je l'aurais entendu, comme ce « oui » qui m'avait tiré de mon livre. Or je n'avais rien entendu d'autre.

Donc soit il n'y avait pas eu de son, soit il avait été étouffé. Pourquoi ?

— Si le téléphone appartenait à Ôhinata, tout s'expliquerait, dis-je.

— Tu dis que le téléphone d'Ôhinata était en silencieux ?

— Non, pas du tout. Souviens-toi : où était son téléphone ?

Chitanda répondit aussitôt :

— Sur la table. Ôhinata l'a posé juste après s'être assise.

Et c'était vrai : lors de la dégustation des pâtisseries de Kagoshima, elle avait fait exactement la même chose. Peut-être que ce geste était lié à l'uniforme marin, peu pratique pour ranger un téléphone, allez savoir.

— Hier, tu avais posé dessus un manuel et ton cahier. Sur une surface molle, les vibrations sont étouffées. Je ne pouvais rien entendre d'où j'étais.

Lorsqu'on se trouve chez quelqu'un et que le téléphone sonne, et que personne n'est là, on peut soit ignorer l'appel, soit décrocher pour prévenir que « la personne n'est pas disponible ».

Lorsque nous étions allés au café comme clients test, Chitanda était arrivée en retard précisément parce qu'elle avait répondu à un téléphone dans une maison où elle passait. En voyant le portable vibrer, elle avait probablement voulu rendre service.

Mais ça n'avait pas tourné à son avantage.

— Quand tu l'as pris en main, Ôhinata n'était pas là. Elle n'était pas partie chez elle. Elle était sans doute simplement allée se laver les mains...

Elle hocha légèrement la tête.

Hier, après ce « oui », un courant d'air glacé parcourait la salle, donc j'étais allé fermer les fenêtres. La raison de ce courant était probablement que la porte était restée ouverte. Mais lorsque Ibara était arrivée, je me souvenais très bien qu'elle avait ouvert la porte.

Quelqu'un avait donc dû la refermer entre-temps.

Et ce quelqu'un, c'était probablement Ôhinata. Elle avait dû revenir, voir Chitanda avec son téléphone en main, et partir immédiatement.

— Le téléphone d'Ôhinata a vibré sur mon dictionnaire.

Chitanda commença à expliquer.

— Ôhinata est partie se laver les mains, donc elle n'était plus là. J'ai pensé que ce n'était peut-être pas mon rôle de décrocher, mais si c'était important... Alors je l'ai pris. Je crois avoir appuyé sur un bouton, et il a cessé de vibrer. Si j'ai dit « oui », c'est que j'ai dû croire que ça avait décroché. Mais je n'ai entendu aucune voix.

Elle baissa les yeux.

— Comme ce n'était pas le mien, j'avais peur de le casser... Je me souviens que tu m'as appelée. Maintenant que j'y pense, j'aurais dû te demander de m'aider.

Le récit de Chitanda confirmait tout. Elle croyait que l'appel avait été décroché. En réalité, le vibreur s'était juste arrêté de lui-même.

Peut-être un message, peut-être un appel manqué qui avait expiré avant de décrocher. Peu importait : *aucune communication n'avait été établie.*

Mais Ôhinata ne pouvait pas le savoir.

— Elle est revenue. Elle t'a vue tenir son téléphone.

Chitanda ravala ses mots.

— Elle m'a regardée... d'une manière que je n'avais jamais vue. Je n'ai même pas réussi à parler. Elle a repris son téléphone et m'a dit « au revoir » d'une voix glaciale, comme si elle disparaissait à jamais. Et elle est partie. Je suis stupide, n'est-ce pas ? C'est là que j'ai compris l'ampleur de ma bêtise.

— Ce n'était qu'un téléphone.

— Pour moi, oui. Mais...

Elle esquisssa un sourire amer.

— Chacun tient à certaines choses.

Sa voix devint presque un souffle.

— Comme je n'en ai pas moi-même, je ne pouvais pas deviner à quel point elle y tenait. Maintenant je comprends : pour certains, c'est comme un journal intime... peut-être même plus précieux encore. Si un ami lisait ton journal en cachette, ce serait suffisant pour rompre toute relation, n'est-ce pas ? Chacun a ses secrets... Je pensais le savoir. Alors il est normal qu'elle soit furieuse.

Je pouvais comprendre son raisonnement. Le parallèle n'était pas idiot.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Je comptais m'excuser après être rentrée au lycée. Hier, je n'ai même pas réussi à faire ça.

C'était logique, venant de Chitanda. Si elle s'excusait sincèrement, Ôhinata pourrait peut-être lui pardonner. Si tout venait du téléphone.

Mais ce n'était pas le cas.

— Tu devrais renoncer. Ça ne servira à rien.

— Oui.

Elle approuva d'un petit signe de tête.

— Oreki-san, tu m'as dit que ce n'était pas à cause du téléphone, n'est-ce pas ? Si c'est vrai, alors oui... ce serait inutile. Mais dans ce cas...

Elle se tut.

Pour quelqu'un d'ordinairement si lente à comprendre, elle était étrangement lucide dans ces moments-là. Elle leva soudain la tête, et sa voix, empreinte de solitude, tomba entre nous.

— J'ai dû la blesser sans m'en rendre compte, n'est-ce pas ?

Hier, avant d'entrer dans la salle du club, Ôhinata avait fait quelque chose de très étrange : elle s'était suspendue à l'embrasure d'une porte. Comme si elle voulait se décider. En réalité, elle ne cherchait probablement rien d'autre qu'à se donner du courage.

Moi aussi, en allant en salle des profs sans savoir pourquoi j'étais convoqué, il m'arrivait de me gifler légèrement pour me donner de la résolution. Avant d'ouvrir une lettre de ma sœur dont je pressentais le contenu déplaisant, je levais les yeux au ciel en soupirant. Ces petits rites ridicules étaient sûrement les mêmes que les siens.

Autrement dit, Ôhinata s'était dirigée vers la salle hier avec la résolution de quelqu'un décidé à régler les choses une bonne fois pour toutes. Et c'était probablement pour cela qu'elle avait été déçue de me voir entrer avec elle.

Chitanda joignit ses mains devant elle et murmura, la tête baissée :

— Je ne te demande pas de me croire.

— Comment ça ?

— Sur le fait que, si je lui ai fait du mal, ce n'était pas intentionnel. Que, si je n'ai pas été une bonne senpai pour elle, ce n'était pas par indifférence. Que je ne comprends même pas ce que j'ai pu faire de travers. Je ne te demande pas de me croire.

Pourquoi disait-elle cela maintenant ? Je n'y comprenais rien. Il lui arrivait parfois de parler comme si la logique n'avait plus cours.

— Il est trop tard pour ça.

— Oui... je sais.

— Si tu pensais vraiment lui avoir fait du mal, jamais tu n'aurais arrêté en plein milieu du marathon. Pas exprès. Pas un jour aussi fatigant.

Elle releva brusquement la tête, surprise. Je détournai les yeux.

C'était un pari. Un pari insensé, basé sur des « je ne pense pas que... » et des intuitions irrationnelles.

Mais ce pari reposait sur une année passée à ses côtés. Sur les fragments d'elle que j'avais découverts. Même minimes, ils existaient.

Et je refusais de croire qu'elle avait chassé une nouvelle recrue.

Je regardai du coin de l'œil Chitanda, debout entre les troncs immenses et la lumière tachetée qui filtrait des branches. Elle ressemblait à une enfant perdue qu'on aurait enfin retrouvée.

— Oreki-san, je...

Mais je n'avais plus le temps. Son groupe était le dernier des première. Je devais tout savoir avant qu'Ôhinata ne nous rattrape.

— Alors, qu'est-ce que vous vous êtes dit hier ?

Elle sembla hésiter, puis hocha résolument la tête.

— Je comprends. Je vais tout t'expliquer.

Puis, dans un souffle presque inaudible :

— Mais, quoi qu'il en soit, c'était juste une conversation banale après les cours...

4. Présent : 14,6 km ; 5,4 km restants

— Hier, je révisais mes cours d'anglais. Je sentais que quelqu'un se trouvait dans le couloir. Comme c'était particulièrement calme, j'entendais distinctement les bruits de pas. Impossible cependant de savoir de qui il s'agissait avant de te voir entrer toi-même dans la salle. Et j'ai compris que la personne avec qui tu parlais était Ôhinata. Je sentais vraiment comme un mur entre Ôhinata et moi. Elle me saluait toujours avec une politesse excessive, presque distante. C'est pour ça que j'étais vraiment heureuse lorsqu'elle a commencé à me parler spontanément, hier. Au début, nous avons discuté du manuel posé sur ma table. Elle disait qu'elle n'était pas très douée en anglais, que les maths seraient sûrement plus utiles, et elle m'a demandé dans quelles matières j'étais forte.

Ça me semblait une conversation parfaitement banale. Puis le sujet a dérivé sur la météo. Avec la Coupe Hoshigaya le lendemain, Ôhinata me disait qu'elle espérait qu'il pleuvrait. Comme je la croyais sportive, je lui ai répondu que je ne m'attendais pas à l'entendre dire ça. Elle a ri et m'a dit : « Courir parce que j'aime ça et courir parce c'est obligatoire, ce sont deux choses complètement différentes ». Mais, rétrospectivement, j'ai eu l'impression que cette conversation était... préparée d'avance. Comme si elle avait décidé de chaque phrase avant de venir.

D'un coup, elle s'est interrompue, comme si elle voulait dire autre chose. Je ne l'ai pas incitée, mais je ne l'ai pas empêchée non plus. Pourtant, elle a pris une petite inspiration et, avec son entrain habituel, m'a dit : « Ibara-senpai n'est pas là aujourd'hui, hein. » J'ignorais si Mayaka-san comptait venir ou non, alors j'ai répondu naturellement : « Je suppose. Peut-être qu'elle est partie au club de manga ? » Mais aussitôt après l'avoir dit, j'ai compris ma bourde, et j'ai corrigé : « Ah oui, c'est vrai, elle a quitté le club. » Je me souviens que dès que j'ai prononcé ces mots, Ôhinata s'est légèrement penchée vers moi, curieuse.

— *Quoi ? Ibara-senpai était au club de manga ?*

— *Oui. Elle dessine vraiment très bien. Je crois qu'elle avait des amis là-bas, mais au fond, je pense que c'est mieux pour elle d'être partie.*

— À ces mots, Ôhinata se crispa légèrement :

— *Ibara-senpai a rejoint ce club parce qu'elle aimait le manga, non ? Si elle y avait des amis, pourquoi ce serait « mieux » qu'elle soit partie ?*

— J'étais un peu embarrassée. Je savais à quel point Mayaka-san avait souffert dans ce club. Et comme elle n'en parlerait jamais d'elle-même à Ôhinata-san, je ne savais pas s'il était juste d'évoquer tout cela sans sa permission. Alors j'ai parlé très vaguement, en prenant soin de ne rien révéler de précis :

— *Voyons... Je pense que Mayaka-san garde malgré tout une certaine affection pour le club, mais... il y avait beaucoup de membres dont les opinions différaient des siennes. Même si chacun aurait pu faire un effort pour s'entendre, cela restait difficile. L'an dernier, elle a beaucoup supporté de choses. Et puis... chercher l'harmonie quand chacun tient à ses propres idées est très éprouvant. Même si elle peut avoir quelques regrets, je crois qu'elle a fait le bon choix en quittant le club.*

— Ôhinata-san m'écoutait avec une attention inhabituelle, presque en scrutant mes yeux. Puis elle inclina la tête devant moi, très poliment, et a dit : « Même comme ça, on ne devrait pas juste les abandonner, non ? ». Le terme « Abandonner » était violent. Tu le sais aussi bien que moi, Oreki-san : Mayaka-san s'était volontairement isolée du groupe dominant du club de manga. Mais si l'on considère uniquement ceux qui l'admiraient, la minorité, on peut effectivement dire qu'en quittant le club, elle les a « abandonnés ». Pensant que c'était ce que voulait dire Ôhinata-san, j'ai répondu ainsi :

— *C'était dur pour elle, mais elle devait penser à elle aussi. Malgré tout ce qu'elle a enduré, personne au club n'est venu l'aider. À vrai dire, elle n'avait aucune raison de provoquer un conflit. Elle aurait pu rester en retrait, faire comme si seul le manga l'intéressait. Mais... c'était trop tard, et Mayaka-san n'est pas quelqu'un qui pourrait agir ainsi. Si elle*

devait partir un jour, alors... tu ne trouves pas que c'était mieux de le faire au début de la nouvelle année scolaire ?

— Ôhinata-san resta silencieuse longtemps. Cela m'a émue qu'elle réfléchisse autant à ce que ressentait Mayaka-san. Puis elle a souri. Un sourire factice, tellement factice que même moi je pouvais le remarquer. Elle s'est levée et a dit : « Je suppose qu'elle n'a pas choisi un mauvais moment, alors. » Elle ajouta ensuite un « Excuse-moi un instant », et elle est sortie de la salle. Oreki-san, je ne comprends rien ! Je n'ai pourtant rien dit d'inhabituel hier après les cours !

5. Présent : 14,6 km ; 5,4 km restants

Je comprenais ce que disait Chitanda. Certes, si l'on s'en tenait à ce qu'elle racontait, toute l'histoire se résumait à : « Chitanda s'inquiétait pour Ibara et soutenait sa décision. » Étrange ou non, rien ne concernait directement Ôhinata. Cependant, moi, j'avais entendu plusieurs autres récits. En les ajoutant au sien, je commençais à percevoir la nature véritable de ce mur invisible derrière lequel Ôhinata s'était enfermée. Et je sentais monter en moi quelque chose qui expliquait ce qui avait bouillonné chez elle.

Ôhinata pensait que Chitanda était une senpai terrifiante. Chitanda pensait qu'elle avait poussée Ôhinata au point de la faire quitter. Avant même le début de la Coupe Hoshigaya, j'avais compris que quelque chose clochait.

Satoshi l'avait dit dès le début : il trouvait étonnant que j'aie réussi à recruter une nouvelle élève. Moi, je n'y attachais aucune importance. Après tout, nous ne faisons presque rien dans ce club. Qu'Ôhinata rejoigne ou parte... cela ne changeait rien pour moi.

Mais je ne voulais pas laisser une incompréhension empoisonnée planer entre elles. Si c'était moi qui avais été mal compris, je n'y aurais pas prêté attention. Mais ce n'était pas le cas.

— Est-ce qu'il y a autre chose que je devrais savoir ?

Il ne restait, en théorie, rien d'essentiel. Mais il y avait quelque chose que j'avais décidé de demander à Chitanda avant même le départ de la course.

En revoyant le fil de mes souvenirs jusqu'au sanctuaire Mizunashi, j'avais compris qu'il existait un point que seule Chitanda pouvait confirmer. Cela avait paru étrange le jour où c'était arrivé. Maintenant, je voyais pourquoi.

— Oui. Je voudrais juste te poser une dernière question.

— Vas-y.

— Cela concerne le jour où nous sommes allés au café tenu par le cousin d'Ôhinata. Avant qu'on parte, Ôhinata t'a posé une question. Elle voulait savoir si tu connaissais une certaine élève de seconde.

Comme prévu, Chitanda s'en souvint immédiatement.

— Oui, c'était Agawa-san.

— Qui est-elle ?

Ce jour-là, si je me rappelais bien, Chitanda avait répondu sans hésiter lorsque Ôhinata lui avait demandé si elle connaissait cette fille. J'avais naturellement supposé qu'elles avaient un lien quelconque.

— Eh bien... je ne sais rien d'elle, en réalité.

— Vraiment ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle est en seconde A.

— Même sans la connaître, tu sais dans quelle classe elle est ?

— Même toi, tu devrais savoir, Oreki-san.

Moi ?

Chitanda avait une mémoire phénoménale des noms et visages. Qu'elle se souvienne d'une seconde ne m'étonnait pas. Mais moi ?

Il n'y avait presque aucune occasion d'apprendre le nom d'un kôhai. Je baissai la tête en réfléchissant.

Seconde A. Sachi Agawa.

— Quelqu'un que je devrais connaître... Agawa... Agawa...

— Allez.

Chitanda m'interrompit soudainement.

Elle n'essayait pas de se moquer, j'en étais sûr.

Et pourtant, d'un coup, tout s'éclaira.

Agawa, classe A.

Elle occupait sans doute le numéro de place le plus évident : celui obtenu par les meilleures notes à l'entrée.

— C'était la représentante des élèves à la cérémonie d'entrée ?

— C'est exact.

Chitanda acquiesça.

— Le premier garçon et la première fille de la classe A, Naoya Aikura-san et Sachi Agawa-san, ont pris la parole au nom des élèves lors de la cérémonie d'entrée.

Elle ne posait pas cette question pour tester la mémoire de Chitanda.

— Tu sais quelque chose d'autre sur elle ?

— Elle avait les cheveux extrêmement longs. Je ne l'ai vue que de dos, alors c'est tout ce dont je me souviens.

Ôhinata, elle, ignorait sans doute ce détail. J'avais fini de demander tout ce que je voulais comprendre. Il ne restait plus qu'à parler à Ôhinata.

Je ne pouvais pas dire que j'étais serein. J'aurais presque voulu faire comme Ôhinata et aller m'étirer en hauteur pour me donner du courage.

— Très bien, ça me suffit. Je devrais pouvoir gérer la suite. Tu devrais retourner sur le parcours.

Je relevai la tête.

Les yeux de Chitanda occupaient tout mon champ de vision.

Je me reculaiis tandis qu'elle me disait :

— Je suis désolée, Oreki-san. Je te laisse le reste. Ôhinata ne m'écouterait sûrement plus. Mais...

Elle inspira profondément.

— Si Ôhinata-san souffre vraiment de quelque chose, pourrais-tu l'aider ? Si un malentendu malheureux est à l'origine de tout ça, pourrais-tu le dénouer ? Je ne te demande pas de la ramener au club de Littérature Classique, mais... pourrais-tu au moins faire cela ?

C'était mon intention depuis le début. Je hochai la tête.

Chitanda inclina légèrement la sienne, puis retourna vers la route en repartant en courant.

Estimer la distance entre deux personnes

1. Présent : 17,0 km ; reste 3,0 km

Je courus un long moment, sans réfléchir.

Chitanda était partie deux ou trois minutes avant moi, il n'était donc pas probable que je la rattrape. Tout ce qu'il me restait à faire, c'était attendre Ôhinata. J'aurais très bien pu me poster quelque part et simplement l'attendre, mais je continuais malgré tout à courir. Ma douleur au genou s'était atténuée, mais elle restait tapie et lancinante quelque part. Qu'il s'agisse du sentier le long du ruisseau, balayé sans relâche par le vent de mai, de la route bordée de cèdres, où l'humidité me glaçait la peau, ou encore du trottoir saturé de gaz d'échappement suivant la déviation, je continuais à courir. Simplement à courir.

Un feu de circulation apparut devant moi, son petit bonhomme vert commençant à clignoter. Près du signal, un membre du Comité d'organisation, un seconde, à en juger par son visage, semblait prêt à me stopper dans mon rythme. Je me glissai sur le côté et franchis le passage piéton d'une traite. C'est à ce moment-là que je compris que j'avais de nouveau pénétré dans le centre-ville. Des voitures et des camions circulaient sur la déviation et en levant les yeux, je voyais s'aligner plusieurs rangées d'immeubles d'habitation uniformes.

Courir faisait peur. L'intérieur de ma tête devenait vide. J'avais l'impression que tous les événements que j'avais remémorés, toutes les idées que j'avais péniblement assemblées, commençaient à se liquéfier et à dégouliner hors de mon cerveau. Je pouvais comprendre la tranquillité qu'un tel état d'abandon procurait, mais à cet instant précis, je ne devais rien oublier. Et pourtant, je continuais. Était-il possible que quelque chose m'ait échappé en route, comme de l'eau qui se renverse hors d'un verre ? Je savais que je devais me calmer.

Mais je n'arrivais pas à m'arrêter. Comme dans une véritable course de fond, ma respiration devenait courte, mes bras oscillaient mécaniquement.

C'était étrange. L'année dernière, j'avais eu tant de face-à-face marquants. Pendant les vacances d'été, lors du visionnage du projet vidéo des terminale, j'avais discuté en tête à tête avec Irisu-senpai. Durant le Festival Culturel, j'avais parlé avec elle dans le parking, juste nous deux. Il y en avait sûrement d'autres encore. Mais ma respiration était si heurtée que je n'arrivais plus à m'en souvenir.

J'eus cependant une certitude : aucune de ces rencontres, si intenses soient-elles, ne pesait sur mon cœur autant que celle qui m'attendait maintenant.

Afin d'éviter les grands carrefours, le parcours, jusque-là parallèle à la déviation, s'enfonçait désormais dans une petite rue résidentielle. Dans ce quartier ancien de Kamiyama, les toits de tôles rouillées et ambrées se succédaient. Je dépassai des boîtes aux lettres dont le rouge s'écaillait, des poteaux électriques ornés de catadioptres jaunis par le temps, et j'arrivai près d'un pont enjambant un canal étroit de quelques mètres à peine.

Oui, cet endroit ferait l'affaire. Il y avait de l'eau, la fraîcheur de l'air, et un espace, juste sous le pont, où l'on pouvait se tenir sans gêner personne. Je rassemblai mes nerfs et m'arrêtai. Je me baissai en prétextant un faux problème de lacets : « Ah, mes lacets se sont défaits ! », et fis mine de les refaire, mais cela ne fit que m'agacer : j'avais l'impression de jouer au petit malin.

Le murmure discret du canal me parvenait. Des élèves en blanc et rouge passaient à mes côtés.

Difficile de sourire après avoir couru une dizaine de kilomètres.

Un garçon, épuisé, avançait plus lentement qu'en marchant normalement, mais il continuait à mouvoir les bras comme pour tenir la posture du coureur. Deux filles marchaient côte à côte, la tête basse, peut-être liées par une promesse du type « On court jusqu'au bout ensemble ! ». Un autre élève traînait les pieds, le visage crispé par la douleur. Pas un seul sourire à l'horizon.

À ce stade, la quasi-totalité des élèves de première m'avaient déjà dépassé. Ceux que je voyais maintenant n'étaient que des seconde. Ils couraient sans avoir la moindre idée de la distance restante. Et à voir leurs visages, c'était franchement pénible à regarder. J'avais envie de leur dire que s'ils continuaient sincèrement d'avancer, ils atteindraient la fin plus vite qu'ils ne le pensaient. Si je le faisais, je deviendrais peut-être, malgré moi, le « senpai » apprécié de tous.

Une fois ma chaussure droite faite, je défaisais mentalement la gauche, puis refaisais la droite. Cela me permit de rester accroupi un bon moment. Je laissai passer des dizaines de visages exténués. Je ne savais plus depuis combien de temps j'attendais.

Puis Ôhinata apparut.

Comme je l'avais prévu, elle ne courait avec personne. Les bras serrés contre les côtes, la bouche légèrement entrouverte, elle avançait à un rythme étonnamment rapide, seule.

Je me relevai lentement et lui fis un signe de la main. Elle me remarqua aussitôt. Je pensais qu'elle allait peut-être m'ignorer. Si cela arrivait, tant pis, je me préparais déjà à tout abandonner.

Mais Ôhinata ouvrit grand les yeux, ralentit, puis s'arrêta net devant moi. Elle régula sa respiration et leva soudainement le visage vers le mien.

— Tu te trouves dans un endroit vraiment bizarre, senpai.

Difficile de sourire après dix kilomètres.

Et pourtant, Ôhinata m'offrit un grand sourire lumineux, exactement le même que lors de la semaine de recrutement des nouveaux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Tomoko ? Qui c'est ?!

Une voix taquine retentit soudain derrière elle. Ôhinata se retourna :

— Juste un senpai de mon club !

La camarade sembla rassurée et repartit courir.

— Elle ne devient perspicace que quand ça ne la regarde pas, celle-là...

Puis elle plissa les yeux vers moi.

— Mais sérieusement, senpai, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu étais censé partir bien avant moi, non ?

— Ouais, eh bien...

— Attends !

Elle m'interrompit net, portant une main à son menton.

— Laisse-moi deviner. Les membres du Comité d'organisation se placent à des endroits comme celui-ci. Mais toi, tu n'en fais pas partie, Oreki-senpai. Alors que Fukube-senpai, si, et vous êtes amis. Je vois !

Elle releva la tête.

— Tu veux deviner ma déduction ?

Ne réalisait-elle pas qu'elle venait déjà de tout dire ?

— Tu penses que Satoshi m'a demandé de le remplacer comme membre du Comité.

— Bingo !

Son visage s'illumina. Rien à voir avec sa comédie d'hier : c'était un vrai sourire. L'euphorie du coureur ? Ou bien le soulagement d'avoir déposé un fardeau en décidant de quitter le club ?

— Alors, j'ai vu juste ?

Je lui montrai mes chaussures.

— Mes chaussures sont pleines de terre. Si j'étais un membre du Comité, on m'aurait déposé ici en voiture. Là, elles sont comme ça parce que j'ai couru.

Ôhinata regarda mes baskets, fit une moue presque déçue.

— Mais n'importe quelle personne normale serait épuisée à ce point. Comment t'as fait, Oreki-senpai ?

— Je suis juste venu en courant. Tu veux que je te dise quoi de plus ?

— Bon, alors... pourquoi t'es ici ?

— J'avais quelque chose à te dire. Alors j'ai attendu ici.

— À qui ?

Elle s'interrompt, puis se désigna du doigt, surprise.

— Hein ? À moi ? Aïe...

Elle ne semblait pas troublée d'être « interceptée ». Plutôt étonnée.

— Désolée de t'avoir fait perdre du temps.

Elle inclina légèrement la tête, puis joua avec ses cheveux courts.

— Pour être honnête, je m'attendais à ce que quelqu'un m'arrête pour me parler. Mais je pensais pas que ce serait toi, et encore moins pendant la Coupe Hoshigaya.

Elle me regarda longuement, puis sourit.

— Mais désolée... ma décision est prise. C'était un club vraiment sympa, hein ? Je suis sûre que quelqu'un d'autre rejoindra vite.

Impossible.

Et en même temps, ce n'était pas mon but.

— Ce n'est pas pour ça que je suis venu.

Je pris une inspiration.

— Je dois te dire quelque chose.

— Euh... si tu veux m'inviter, c'est pas trop le moment pour moi...

J'ignorai la plaisanterie... et je la frappai de plein fouet avec la phrase que j'avais soigneusement préparée.

— Chitanda ne sait absolument rien sur ton amie.

— Qu...

— Elle ne sait rien du tout.

L'expression d'Ôhinata s'évanouit lentement de son visage bronzé.

Chitanda ne savait rien. Et moi non plus d'ailleurs.

Ôhinata comprit immédiatement.

Le silence dura... qui sait combien de temps. Un coureur, encore plein d'énergie, passa à toute allure près de nous, soulevant un souffle d'air. Comme portée par cette brise, Ôhinata finit par parler.

— Si Chitanda-senpai ne savait rien... alors, qui te l'a dit ?

— Personne.

— Je n'ai pas envie de parler longtemps ici.

Je ressentais la même chose : nous étions bien trop visibles. J'avais prévu une solution. Je désignai discrètement une ruelle entre deux vieilles maisons, encadrée de palissades en bois.

— Par là, on peut discuter tranquilles.

— Euh...

Elle hésita.

— On a le droit ? C'est un marathon, non ?

— C'est la Coupe Hoshigaya. Même si on s'écarte un moment, on peut reprendre la course normalement. Même si le risque zéro n'existe pas.

Ôhinata regarda la ruelle, puis les élèves franchissant le pont plus loin. Elle pesa rapidement le pour et le contre.

— ...D'accord. Allons-y. Mais je stresse un peu...

Il ne fallait pas qu'on nous voie quitter la course de manière flagrante.

Nous attendîmes un moment où le flot d'élèves se clairsemait, puis, mine de rien, nous glissâmes dans la ruelle.

2. Présent : 18,6 km ; 1,4 km restants

— Cette route ramène bien au lycée Kamiyama, non ?

Comme elle se laissait entraîner sur un chemin qu'elle ne connaissait pas, il était normal qu'elle soit mal à l'aise.

— Elle rejoint de nouveau le parcours devant le sanctuaire Arekusa, répondis-je. — C'est un sacré raccourci, tu sais.

— Un raccourci, hein...

Visiblement encore contrariée par le fait que nous ayons quitté le parcours, je l'entendais se plaindre.

— Tu fais vraiment tout ce que tu veux, hein, Oreki-senpai.

Je n'irais pas jusque-là. S'il le fallait absolument, moi aussi je pourrais courir tout le tracé du parcours du début à la fin. Je n'avais simplement trouvé aucune autre solution, alors j'avais dû m'en remettre à celle-ci.

Nous marchions. Nous n'avions plus besoin de courir. Nous étions alignés.

— Hé, un chat, murmura Ôhinata.

Je regardai, et en effet, un chat tigré était assis sur la palissade en bois.

— Senpai, tu n'aimes pas les animaux, si ?

— Je ne me suis jamais vraiment demandé si je les aimais ou non. Pourquoi tu supposes ça ?

— Parce que les animaux, c'est chiant. Et toi, tu n'aimes pas ce qui est chiant, senpai.

Elle visait juste. Mais en même temps, je ne m'étais jamais considéré comme quelqu'un qui n'aimait pas les animaux. Je ne faisais simplement pas d'effort particulier pour les apprécier.

— Tu ne présumes pas un peu trop de choses ?

— Probablement...

Sa voix s'adoucit légèrement.

— C'est tout moi, ça. Je suppose toujours trop.

— Donne-moi un exemple.

— J'imagine que tu couvres Chitanda-senpai en me mentant quand tu dis qu'elle ne sait rien. Si elle ne savait rien, comment toi, tu pourrais l'avoir su ?

Pendant cette Coupe Hoshigaya, j'avais beaucoup réfléchi à Ôhinata...

— Ce n'est pas ça. Si tu réfléchis un peu, on peut apprendre une quantité surprenante de choses.

— Vraiment ?

Je lui assurai que oui, et elle poussa un soupir.

— Dès le départ, ce n'est même pas comme si j'avais dit que Chitanda-senpai était la raison pour laquelle je quittais le club.

— Tu ne l'as pas dit directement, mais tu as dit à Ibara : « Chitanda ressemblait à un bodhisattva », non ?

— Ce n'est pas un compliment ?

Si c'était vraiment un compliment, alors pourquoi gardait-elle la tête si basse en disant cela ?

— « Si quelqu'un ressemble à un bodhisattva à l'extérieur, alors c'est sûrement un yaksha à l'intérieur », hein ?

Ôhinata leva faiblement les yeux vers moi, un sourire amer aux lèvres.

— J'ai fait l'effort de prétendre que je ne savais pas, tu aurais pu suivre le mouvement, non ?

— Les élèves de première savent plein de choses. Si tu ne voulais pas qu'on soit au courant, tu aurais dû tenter quelque chose de plus difficile.

— Comme du russe ?

— Comme du russe.¹

Un petit caillou roula devant nous. Ôhinata le poussa d'un coup de pied et laissa échapper un léger souffle.

— Je suppose que tu m'as percée à jour. Si vraiment Chitanda-senpai ne t'a rien dit, alors dis-moi, senpai : en quoi je me trompais ?

— Ce n'est pas une question de se tromper.

— C'était une expression.

J'étais arrivé à ma conclusion en me basant sur ce que je me rappelais du comportement d'Ôhinata. Je n'avais rien appris de Chitanda. Et si je ne lui expliquais pas ce raisonnement, elle n'écouterait probablement pas un mot de ce que j'avais à dire. Ce n'était pas quelque chose que je pouvais contourner, mais c'était difficile de remettre les choses dans l'ordre.

— Je me demande par où commencer.

— Pourquoi pas quand on s'est rencontrés ?

Bien sûr, c'était la solution la plus simple, mais...

— Ça deviendrait vraiment long. Je devrais pouvoir condenser un peu.

— Ce n'est pas grave si c'est long, non ? Après tout, nous...

Elle marqua une pause, sembla chercher ses mots, puis continua avec un sourire conflictuel chargé d'auto-dérision.

— Après tout, nous avons quitté le droit chemin par erreur.

Quelle façon désobligeante de nous décrire. Je lui avais pourtant dit qu'on rejoindrait le groupe plus tard...

Je supposais que c'était tout de même vrai : nous avions quitté un évènement scolaire. Il n'y avait pas âme qui vive dans cette ruelle écrasée par le soleil de midi. Même le chat avait disparu dans le silence. Seul résonnait le bruit de nos pas et de nos voix sur les palissades de bois.

¹ Note de l'auteur : Ce mot est apparu soudainement dans la conversation, et je pensais alors au film *Firefox*, *l'arme absolue* de Clint Eastwood. Cependant, si je relisais ce passage aujourd'hui, la situation serait peut-être différente...

— Bon alors, je suppose que je vais commencer du tout début, le premier jour de la semaine de recrutement.

Quand je dis cela, Ôhinata fixa intensément le côté de mon visage. Je poursuivis, un peu déstabilisé.

— Ce jour-là, tu as surpris Chitanda et moi en pleine conversation sans importance. Même en y repensant aujourd'hui, tu as dû t'arrêter dans un endroit particulièrement discret.

— Ce n'était pas sans importance. Vous avez peut-être sauvé la vie de quelqu'un, ce jour-là.

Maintenant qu'elle le disait, oui, c'était un cas sérieux d'intoxication alimentaire. Je n'avais jamais vraiment songé jusqu'ici que ce qui s'était passé à notre table avait eu une telle portée. Mais sur le moment, je n'avais pas envie d'y penser davantage.

— Le plus grand indice, ce jour-là, venait de toi.

— De moi ?

Elle se pointa du doigt.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Je ne me souviens pas exactement de tes mots, mais c'était quelque chose comme : « Les gens qui ne portent pas de pancartes sont louches » C'est parce que tu as dit ça qu'on a pu comprendre ce qui manquait au club de confiserie.

Un éclair de contentement traversa les yeux d'Ôhinata.

— Maintenant que tu le dis, oui, je crois que j'ai dit ça.

Ça semblait remonter à une éternité, alors que même pas deux mois ne s'étaient écoulés depuis. Ce souvenir, resté coincé quelque part dans ma mémoire, se libéra soudain, et je revis le sourire qu'avaient échangé Chitanda et Ôhinata ce jour-là, sans la moindre inquiétude.

— Ce qui m'a encore plus frappé, cependant, c'est ce que tu as dit juste avant. C'était quelque chose comme ça.

Je pris une inspiration.

— « Une amie m'a dit un jour... »

— ... Tu as une sacrée mémoire.

— Au moment où je t'ai entendu dire la chose, j'ai immédiatement pensé que c'était simplement ton opinion personnelle.

Pendant la Coupe Hoshigaya, j'avais demandé à Satoshi d'essayer quelque chose pour moi. Je m'étais exprimé avec la même approche en lui disant « Disons que je dise : C'est juste quelque chose qu'un ami m'a dit, mais quand on y pense, c'est injuste que le Comité d'organisation n'ait pas à courir. Qu'est-ce que tu en penserais ? » Et il avait répondu : « Tu le penses vraiment ? Je crois que ça me vexerait pas mal. » Un exemple parfaitement représentatif.

— Quand quelqu'un a quelque chose de délicat à dire, il utilise souvent des formules comme : « J'ai entendu quelqu'un dire que... », « Il paraît que... », « J'ai surpris une conversation... », et il invente un tiers imaginaire pour adoucir le choc. C'est une manière de dire : « *Ce n'est pas moi qui le dis, et je n'y crois pas forcément, mais il existe une idée quelque part...* » Comme si l'on parlait à quelqu'un en utilisant la porte du fond.

— « La porte du fond »... C'est quoi cette manière imagée de le dire ?

Ôhinata sourit faiblement.

— Tu pourrais juste dire que c'est lâche.

— Je ne suis pas assez insolent pour critiquer quelqu'un comme ça.

La ruelle continuait. Je crus voir quelque chose bouger du coin de l'œil, mais ce n'était que du linge suspendu sur une véranda, remué par le vent.

Je m'étais demandé si Ôhinata utilisait cette méthode avec nous. C'était ce que j'avais pensé, au départ, mais...

— Dans ton cas, la comparaison ne fonctionne pas.

Elle ne répondit pas.

— Car ce quelqu'un à qui tu fais référence avec le terme « amie » n'est pas un tiers imaginaire. Il existe bel et bien. Je ne peux pas dire que tout ce que tu lui attribues vient réellement de lui, mais certaines phrases, sans aucun doute, viennent de ce véritable ami.

Sans confirmer ni nier, Ôhinata continua de me regarder avec un calme étrange.

— Pourquoi tu crois ça ?

— Parce que certaines de tes paroles entraient en contradiction avec ce que disait cet « ami ». Si tu l'avais inventé uniquement pour faire passer tes propres idées, ce genre de contradiction n'aurait pas pu exister.

— Impossible... rien de tel n'est arrivé.

Elle protesta faiblement, les yeux baissés.

— C'était le dernier dimanche d'avril, à partir de 14h.

— Je ne m'en souviens pas, mais si tu es aussi précis, j'imagine que c'était ton anniversaire, senpai ?

— Exact. Et merci encore de l'avoir fêté avec moi.

— Je suis contente que ça t'ait plu.

Même en échangeant ces banalités, la tension entre nous ne se relâchait pas. Pas au point d'étouffer, mais suffisamment pour me forcer à choisir mes mots.

— Ce jour-là, si je me souviens bien, j'ai proposé de commander des pizzas. Parfait pour cinq personnes... mais finalement, on n'en a pas pris. Tu te souviens pourquoi ?

— Oui.

Elle releva la tête aussitôt.

— Parce qu'Ibara-senpai n'aime pas le fromage.

J'acquiesçai.

— Oui... Au fait, tu sais qu'elle parle comme si elle détestait tout ce qui contient du fromage, mais en réalité, elle mange le cheesecake sans problème ?

— Ah oui ?

Je souris légèrement.

— J'en ai mangé avec elle une fois.

Elle ne répondit rien. Ibara et moi n'étions pas toujours en bons termes, mais ça faisait plus de dix ans qu'on se connaissait. J'avais assisté à bien des scènes où elle mangeait ceci ou cela, dont du cheesecake.

— Tu te souviens de ce que tu as dit, à ce moment-là ?

Elle hocha doucement la tête.

— Je crois que j'ai dit : « Tu n'aimes pas le fromage non plus ? » ou quelque chose comme ça. « Il faut jeter les mandarines pourries et le lait qui a tourné. »

C'était un dégoût parfaitement banal... mais la formulation était exagérée. Et ce n'était pas tout.

— Tu as oublié le « une amie m'a dit... » au début.

— Ah oui ?

Je savais parfaitement qu'elle s'en souvenait. Elle faisait juste semblant.

— Tu as vraiment une bonne mémoire. Tu t'accroches aux détails, senpai.

— Toi aussi, tu te souvenais qu'Ibara n'aimait pas le fromage. Alors moi aussi, j'essaie de retenir ce que les gens ne peuvent pas manger. Ce serait dommage de leur recommander quelque chose de mauvais alors que je le savais.

— ...C'est vraiment comme ça que tu penses ?

Elle se gratta la joue, embarrassée.

La ruelle décrivait maintenant une courbe autour d'une vieille maison aux parois de tôle. Beaucoup d'eau coulait d'une gouttière sur un pan de mur, produisant un clapotis agréable.

— Après ça, j'ai supposé que toi non plus tu ne pouvais pas manger de fromage. Je pensais que « une amie m'a dit » servait juste à introduire tes propres opinions. C'est pour ça que quelque chose m'a paru étrange au café.

Arrivée à ce point, Ôhinata semblait déjà reconstruire le raisonnement.

— D'accord, je comprends. Je suis vraiment stupide, moi aussi.

— J'étais persuadé que tu prendrais la crème nature. J'ai été surpris que tu ne le fasses pas.

Dans le café tenu par son cousin, on ne pouvait manger que des scones et deux types de confitures, plus deux crèmes : nature et mascarpone.

Je ne me rappelais pas de tout, mais je savais que nous avions tous choisi une combinaison différente, au grand désespoir du propriétaire, et que la même Ôhinata qui avait dit : « Il faut jeter les mandarines pourries et le lait qui a tourné » avait choisi une crème... au fromage.

— J'ai compris à ce moment-là, même si j'aurais pu le comprendre bien plus tôt si j'avais simplement pris tes mots tels qu'ils venaient.

Ôhinata avait dit dès le départ : « C'est juste un truc qu'une amie m'a dit ». J'aurais dû accepter cette phrase littéralement, au lieu de lui ajouter des couches inutiles.

— Tu as une « amie ». Et contrairement à toi, elle n'aime pas le fromage.

Ôhinata se mordit la lèvre. Elle ne répondit pas.

Elle n'avait même pas recours à la réplique évidente : « Bien sûr que j'ai des amis, et alors ? »

Son silence disait tout.

Elle avait une amie dont elle ne voulait parler à personne.

3. Présent : 18,9 km ; 1,1 km restants

Le paysage s'ouvrit devant nous.

Après avoir enfin quitté les ruelles étroites du quartier résidentiel, nous débouchâmes sur l'allée arrière du sanctuaire Arekusa. La rue était large, bordée de boutiques des deux côtés. Elle devait grouiller de monde au Nouvel An et pendant les festivals du printemps ou de l'automne, mais pour l'heure, elle était déserte. Seules les banderoles colorées des échoppes gardaient un semblant d'animation.

— Alors c'est par ici qu'on ressort, hein.

Ôhinata marmonna cela comme si elle se résignait enfin.

— Une fois que tu prends le sentier qui traverse le sanctuaire, tu retombes sur le parcours officiel. Ça te rassure ?

— Oh, ça va, ce n'est pas comme si je doutais de toi ou quoi.

J'en étais moins convaincu.

Le soleil brillait de plus en plus fort à l'approche de midi. Sur l'asphalte, nos ombres s'allongeaient, sombres et nettes. L'été n'était déjà plus très loin.

— Senpai.

Ôhinata leva le bras et désigna une boutique. Devant, une grande ombrelle à l'ancienne et un banc recouvert de tatami étaient installés.

— Je veux manger des dango².

— Pourquoi d'un coup ?

— Je suis fatiguée, donc j'ai décidé que je voulais manger des dango.

Elle dit ça comme une évidence puis partit aussitôt vers l'échoppe. Je la suivis, pris de court.

— Attends une seconde. On est en plein cours de sport, là.

² Une friandise japonaise en forme de boule, généralement faite de riz et de farine, souvent vendue par trois sur un bâton.

Cela ne la freina pas le moins du monde.

— Tu m’as traînée aussi loin hors du parcours et maintenant tu veux respecter les règles ? Tant qu’à faire, autant toutes les enfreindre³.

— As-tu seulement de l’argent sur toi ?

À ces mots, elle se retourna enfin et me lança un regard par-dessus son épaule.

— Toi, oui.

Elle sourit.

— J’entendais les pièces cliqueter dans ta poche.

En effet, j’en avais emporté au cas où je voudrais acheter quelque chose à boire en chemin, mais...

— Je te jure... tu fonces toujours sans réfléchir. Et si je n’avais pas assez d’argent ?

— Ah... j’y ai pas pensé. Tu as assez ?

Je sortis tout ce que j’avais dans ma poche. Sur ma paume, 240 yens⁴ en pièces de 100 et de 10.

La boutique qu’elle avait repérée n’était vraiment pas chère. Même si certains touristes auraient pu payer plus sans broncher, une pancarte traditionnelle indiquait : « 80 yens la brochette ».

— ... Bon, apparemment oui.

— Parfait, alors.

Ôhinata trottina jusqu’à l’étal et lança :

— Bonjour ! Trois brochettes de dango, s’il vous plaît !

Elle comptait me ruiner ? Et pourquoi devais-je payer au juste ?

³ À l’origine, l’expression idiomatique japonaise : « Quitte à manger du poison, autant finir l’assiette. » (毒を食らわば皿まで)

⁴ 240 yens = environ 1,30€

Les questions se bouscullaient, mais il était de toute façon trop tard : elle avait déjà commandé. Je pouvais bien jouer les senpai généreux une fois. Et 80 yens... c'était une faveur bon marché.

La vendeuse était une vieille dame souriante. Nous avions probablement l'air d'élèves en train de sécher, vêtus de nos tenues de sport, mais elle n'y fit pas attention.

— Nous avons du mitarashi et du yomogi, dit-elle.

— Trois yomogi.

— Le mitarashi est meilleur, je trouve.

— Et si la sauce tombait sur nos vêtements, on aurait droit à plein de questions.

Sur ce point, elle avait raison. Elle pensait toujours aux détails les plus inattendus.

Sans trop comprendre comment, nous nous retrouvâmes assis sur le banc, en train de manger des dango. Je pensais préférer le mitarashi⁵, n'aimant pas trop l'odeur de plantes du yomogi, mais le parfum était étonnamment agréable. La douceur me réchauffait jusqu'aux os.

— Je revis.

Quand Ôhinata murmura cela, je me surpris à acquiescer. C'était une étrange sensation. Comme si, au sein de cette longue épreuve qui semblait ne jamais finir, notre fatigue, elle aussi, commençait à se fatiguer.

Sa brochette comptait cinq boules. Elle en avala deux de plus, puis leva les yeux vers le ciel en laissant échapper un long soupir satisfait.

— Aaah, ça faisait une éternité. Je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis longtemps.

Puis elle se tourna brusquement vers moi.

— Senpai, il y a une chose que tu évites de dire exprès, n'est-ce pas ?

⁵ Le mitarashi dango est la version la plus courante, à base de farine de riz et trempée dans une sauce soja-sucre, tandis que le yomogi est un dango cuit à la vapeur et parfumé à l'armoise.

— À propos des dango ?

— Bien sûr que non.

Évidemment. Ce n'était pas pour parler de dango. Il y avait un énorme blanc dans notre conversation d'avant. Je n'avais pas prévu d'en parler, mais c'était elle qui amenait le sujet.

— Il y avait... une certaine « amie » que je voulais cacher. Et j'avais peur que Chitanda soit au courant d'elle... et de moi. Pourquoi, à ton avis ? Pourquoi est-ce que je voulais cacher l'existence de cette « amie » ?

— Aucune idée.

— Tu mens tellement mal. Si tu veux me ménager avec un mensonge, fais au moins semblant d'y croire.

Je regardai mon dango sans rien dire.

Elle m'avait percé à jour. Oui, j'avais une idée générale de ce qui s'était passé. C'est même probablement grâce à cela que j'avais pu assembler toutes les pièces.

Mais je n'avais pas eu l'intention d'aborder le sujet. Je pensais que c'était quelque chose qu'elle ne voudrait pas que quiconque découvre. Et je n'étais même pas sûr de détenir toute la vérité.

— Pourquoi ça devait devenir aussi compliqué...

Elle croqua un nouveau dango, puis poursuivit.

— Je pensais qu'elle était quelqu'un de bien. Comme tu l'as dit, senpai... cette fille avait été transférée ici en troisième année de collège. Elle était vraiment bizarre. Je ne savais pas si elle avait du mal à se faire des amis ou si elle s'en fichait complètement, mais elle était incroyablement indépendante. J'ai été sa toute première amie. Et probablement la seule amie qu'elle ait jamais eue dans toute cette ville. C'est elle qui me l'a dit. On s'est promis qu'on ne se quitterait jamais.

— C'est une promesse difficile à tenir.

— Je ne m'en rendais pas compte quand je l'ai faite. J'étais stupide.

Elle sourit.

— Enfin, j'étais au collège. Et les collégiens sont tous un peu stupides, non ?

Tu tiens de beaux discours pour quelqu'un qui a quitté le collège il y a deux mois.

— À l'école, on ne parlait presque pas. C'était comme un secret rien qu'à nous deux. Je crois que personne ne savait qu'on était amies, même dans la même classe. Mais une fois sorties de cours, alors là... elle me montrait mille façons de m'amuser. Elle m'emmenait à des concerts, elle m'a appris le billard, et on a même monté une sorte de petit groupe. C'est elle qui m'a parlé de la confiture MilleFleur, celle qu'on a vue à ton anniversaire. Je t'ai dit que j'avais pris ce bronzage en skiant, mais c'est elle qui m'a emmenée pour la première fois. C'était super.

— Ce n'était pas du snowboard ?

— Je te dis que c'était du ski, bon sang.

Je n'étais pas très calé sur les loisirs « énergivores ». Mais quelque chose était évident : tout cela coûtait de l'argent.

Ôhinata avait été skier à Iwate. Elle avait suivi un groupe en tournée de Sendai à Fukuoka. À chaque fois qu'elle en parlait, je me demandais comment elle finançait tout ça.

Ma sœur voyageait autour du monde, mais c'est parce qu'elle gagnait suffisamment pour le faire. Ôhinata, collégienne, n'avait évidemment pas cette liberté financière. J'avais d'abord pensé que sa famille était aisée. Mais vu ce qu'elle avait laissé échapper au café, j'avais vite écarté cette possibilité.

— Et puis... j'ai manqué d'argent.

Seule sa bouche souriait encore.

— Si je me souviens bien, ta famille te refuse les petits boulots, non ?

— Oui. Ils sont très stricts.

— Pourtant ils t'ont laissé partir en voyage ?

— Seulement parce que j'étais accompagnée. En gros... ils ne me font pas confiance.

Elle ajouta, presque surprise par ses propres mots :

— Et même s'ils m'avaient autorisée à travailler... je ne sais pas si j'aurais voulu faire un job juste pour financer ce genre de sorties...

Elle avait dit que « c'était très amusant ». Je n'en doutais pas. Mais, manifestement, elle n'avait jamais pu en profiter complètement, écrasée par la conscience du gaspillage.

— J'avais beau répéter « Désolée, j'ai plus d'argent », ça n'entraînait pas. Elle était particulière, tu vois. Elle me disait juste : « Arrange-toi. Comme ça on peut continuer. » Mais on ne crée pas de l'argent en claquant des doigts. Et j'avais les exams qui approchaient. J'étais perdue. Alors elle m'a dit : « Laisse-moi faire. » « C'est bon, on est amies, non ? »

Il existe mille façons d'obtenir de l'argent, même pour une collégienne. Le problème, c'est *comment*.

Elle commença à buter sur ses mots. Elle hésitait. Je décidai de l'aider.

— ...Quand tu veux éviter un sujet à tout prix, c'est terrible quand quelque chose te le remet en pleine face.

Ôhinata pencha la tête.

— Si tu laisses un truc compromettant bien en évidence, quelqu'un finira par s'y intéresser. Mais si tu t'acharnes à le cacher, les gens voudront savoir pourquoi.

Je pensai à mon anniversaire. Au maneki-neko qui prouvait que Chitanda était venue chez moi. Je ne savais jamais comment gérer sa présence. Trop louche pour le retirer, trop risqué pour le laisser là.

— Quand Chitanda est arrivée... quelque chose avait disparu. Et j'ai compris ce qui s'était passé.

— Chitanda-senpai ? Quand ?

— Quand on est allés au café.

Elle n'avait pas compris tout de suite. Puis ses yeux s'écarquillèrent.

— Oh... maintenant que tu le dis... ! Senpai, tu as remarqué ça ?

Au café, Ôhinata avait caché *Shinsou*.

Satoshi avait repéré le numéro dans le présentoir et lui avait demandé de lui passer. Il était coincé entre d'autres journaux. Elle avait dû l'extirper en tenant le rack de l'autre main. Mais en repartant, quand j'avais voulu vérifier la météo dans le même présentoir... le journal était sorti sans effort.

Il manquait *Shinsou*. Il n'était pas sur le comptoir. Il avait été déplacé, caché. La question n'était pas où, mais *pourquoi*.

— Dans ce numéro du magazine, il y avait un article sur l'affaire Suitô et toute cette somme escroquée. Tu as emporté le magazine aux toilettes. Et c'est comme ça que tout s'est dévoilé...

Ôhinata poussa un long soupir affligé.

— J'aurais dû me méfier de toi plutôt que de Chitanda-senpai.

— Charmant. Je t'ai payé des dango, non ?

— Ils sont très bons.

Elle mangea l'avant-dernier. Il n'en restait qu'un.

— Je suis vraiment stupide. Comment j'ai pu croire que juste voir ce magazine dans l'étagère suffirait à changer le cours de la conversation...

— C'est vrai.

— Mais qu'est-ce que je faisais ? Même moi, je ne comprends pas...

Elle se tourna vers moi, résignée.

— Tu as compris l'essentiel, senpai, alors je vais le dire clairement. L'oncle de cette fille faisait partie d'une famille riche. Et si Chitanda-senpai avait seulement été bien connectée, je ne me serais pas inquiétée. Mais elle vient d'une ancienne famille. Elles tissent des liens avec d'autres familles du même acabit. Rien n'aurait été plus normal que d'entendre un jour Chitanda dire, sourire aux lèvres : « Oh, je suis passée leur rendre visite hier. »

C'était un scénario plausible. Effrayant, mais plausible.

— C'est ça. Mon « amie » a volé de l'argent à son propre oncle.

— Beaucoup ?

— Beaucoup.

Elle fixa la dernière boule de dango.

— J'avais peur. Si les flics... non, pas ça. Même s'ils avaient découvert la vérité, ils n'auraient arrêté qu'elle, pas moi. Je n'avais rien fait. Mais *elle*... si c'est pour rester avec son amie, elle ferait n'importe quoi. Elle pouvait rire d'un crime. Et cette amie... c'était moi. Je ne savais plus quoi faire. J'avais complètement mal évalué la distance entre nous. C'est ce que j'ai toujours pensé.

Elle grelotta malgré le soleil.

— Quand elle a su que je venais à Kamiyama, elle m'a sorti plein de trucs. « Oh, vraiment ? Donc voilà ton vrai visage ? » ou « Donc tu n'es qu'une menteuse finalement ? Tout ça c'était du pipeau ». Elle avait raté l'examen de peu. Mais malgré ça, on a encore promis de rester amies. Et on a obtenu notre diplôme. Et là... en entrant au lycée... je me suis rendu compte d'une chose. J'étais soulagée. Incroyablement soulagée.

Sa voix monta d'un cran.

— C'est affreux, non ? Même si elle est complètement tordue dans sa façon de penser, elle me voit encore comme sa seule « amie ». Je ne peux pas l'abandonner. S'il y a un malentendu, je dois le réparer. Je n'ai pas le droit de la laisser tomber. Ce serait... inhumain. C'est ce que je n'arrêtais pas de me dire. Et pourtant, j'avais tellement peur. Peur que ce qu'elle a fait soit découvert. Peur que notre lien soit exposé. Rien que d'imaginer Chitanda-senpai s'approcher de moi et me demander : « Tu es son amie, c'est ça ? »... je n'arrivais plus à la regarder en face.

Elle hurla presque, baissant la tête, comme si elle voulait broyer ses propres mots contre le sol.

— Je suis... je suis tellement idiote !

La propriétaire de la boutique de dango sortit et nous apporta du thé. Nous l'acceptâmes volontiers, mais nous n'avions besoin de rien d'autre. Cette halte nous avait permis de reprendre entièrement notre souffle, mais il nous faudrait bien atteindre la ligne d'arrivée tôt ou tard.

Je me levai et m'adressai à Ôhinata, restée assise.

— Chitanda serait vraiment heureuse si tu rejoignais le club. Ibara et Satoshi aussi.

Elle releva la tête, mais ce fut pour m'offrir un léger sourire, tout en secouant doucement la tête.

— Je me suis affolée toute seule, et j'ai tout rejeté sur Chitanda-senpai... et en plus je lui ai dit des choses horribles. Comment est-ce que je pourrais lui faire face après ça ?

— Ce n'était qu'un moment d'angoisse. Tout reviendra à la normale avant même que tu t'en aperçoives. Chitanda ne t'en veut pas. Elle pourrait même t'aider.

Même moi, je savais que c'était impossible désormais. J'avais dissipé le malentendu entre elles, oui... mais cela ne faisait que confirmer que Chitanda n'avait strictement rien à voir avec le problème d'Ôhinata.

— Je sais que tu as été blessée, mais tu ne peux pas nous en vouloir pour autant.

C'est tout ce que je lui dis.

Et, comme je m'y attendais, Ôhinata secoua encore la tête.

— J'irai présenter mes excuses à Chitanda-senpai un jour. Mais pour l'instant, je ne supporte pas encore l'idée d'être dans la même pièce qu'elle.

— Je vois. Je vais y aller, alors.

À peine m'étais-je retourné qu'elle m'interpela.

— Tu te souviens, senpai ? Tu te souviens de ce que je t'ai dit dans les jardins, quand j'ai décidé de rejoindre le club de littérature au milieu de toutes ces campagnes de recrutement ?

Je répondis en relâchant mes épaules.

— Pas vraiment.

Je ne voyais pas son visage, mais je savais qu'elle souriait.

— Arrête... tu mens tellement mal.

Comment faisait-elle pour toujours deviner juste ? Est-ce que j'étais à ce point facile à lire ?

— Voir des amis s'entendre, c'est ce qui me rend la plus heureuse au monde. Je le pense vraiment. Alors ce que je veux dire, senpai, c'est que... ces deux derniers mois... je crois qu'ils m'ont vraiment sauvée.

À ce moment-là, j'aurais peut-être dû me retourner et lui dire quelque chose.
« Si un jour tu en as envie, passe nous voir quand tu veux. »

Mais je n'y arrivai pas.

Ses mots à elle me devancèrent.

— Les dango étaient bons... Merci beaucoup.

Tu devrais pouvoir atteindre ce que tu veux, où que ce soit

1. Présent : 19,1 km ; reste 0,9 km

Je resserrai fermement mes lacets. La douleur dans ma jambe droite avait commencé à s'atténuer. J'avais accompli tout ce que j'avais à faire durant cette Coupe Hoshigaya. La ligne d'arrivée n'était plus très loin, mais je n'avais aucune envie de courir. J'avançais d'un pas flottant vers l'allée déserte du sanctuaire. La route descendait doucement en ligne droite.

Je passai sous l'immense torii de l'allée arrière et pénétrai dans l'enceinte du sanctuaire. Le chemin menant à la sortie était rectiligne, Ôhinata ne pouvait pas s'y perdre. J'eus malgré tout un sursaut d'inquiétude, mais je me retins de me retourner pour vérifier. Je fermai légèrement les yeux avant de les rouvrir, et remarquai alors un VTT familial posé contre un mur. Un peu plus loin, Satoshi était adossé à une lanterne de pierre, les bras croisés.

Avant même que j'ouvre la bouche, il m'interpela.

— Hé. Comment dire ça... les murs ont des oreilles, tu sais¹. Le vice-président a entendu dire qu'un duo d'élèves avait quitté le parcours, et il a décidé de venir les traquer lui-même.

Donc on nous avait vus, hein. Et en plus quelqu'un avait eu la politesse d'en informer le Comité.

— Pas mal d'avoir deviné qu'on serait ici.

— Évidemment. Le chemin étroit qu'on m'a décrit, celui que le duo aurait emprunté, c'est précisément celui dont je t'ai parlé moi-même, Houtarou.

Ah. C'était donc ça. Je n'en avais qu'un souvenir vague.

¹ Expression japonaise équivalente à « les murs ont des oreilles », lit. « les cloisons en papier ont des yeux ».

Je ne me rappelais pas l'avoir cherché moi-même, ce qui signifiait sûrement que c'était vrai.

— Ça va devenir pénible, du coup ?

À ces mots, Satoshi haussa les épaules.

— Je suis venu pour m'en charger, non ?

— Tant que tu n'es pas un officier de police.

— Dans ce cas je serai inspecteur des impôts. Ou bien tu voulais que je te réprimande sérieusement ?

Il dit cela sans le moindre amusement, puis enchaîna, sans me laisser le temps de répondre :

— Alors, comment ça s'est passé ?

Après avoir fouillé dans ma mémoire sur près de vingt kilomètres et recueilli toutes sortes d'histoires, comment cela s'était-il terminé ? Voici ma conclusion.

— Elle ne rejoindra pas le club.

— Je vois.

Satoshi avait l'air de s'y attendre, mais il poussa tout de même un léger soupir.

— C'est dommage, dit-il.

Puis il m'observa en biais.

— On dirait que tu sais au moins pourquoi elle ne veut pas.

— Et pourquoi tu dis ça ?

— Si tu ne savais rien, Houtarou, tu n'aurais aucune raison d'aller lui parler en personne. Si ça ne te dérange pas, tu pourrais m'en dire un mot ?

Je ne pouvais pas acquiescer. Je ne pouvais révéler à Satoshi la raison d'Ôhinata, ni lui dire ce qui l'avait poussée à dénoncer Chitanda et à la craindre au point de l'éviter.

Même si c'était Satoshi Fukube, quelque chose m'en empêchait.

Remarquant peut-être mon hésitation, Satoshi se mit à marcher devant moi.

— Je ne te forcerai pas. En tout cas, marchons un peu. Si tu ne traverses pas la ligne d'arrivée, je ne pourrai jamais partir.

Je marchai à côté de lui tandis qu'il poussait son VTT, comme nous l'avions fait au tout début du parcours en quittant le lycée Kamiyama.

Comme il l'avait promis, Satoshi n'insista pas. C'est peut-être pour cela que je ne pus rester totalement silencieux, et qu'un fragment finit par m'échapper.

— Le problème ne venait pas de nous.

Ce qu'Ôhinata craignait appartenait à son passé, et son amie fréquentait désormais un autre établissement. Le problème concernant cette « amie » n'avait aucun lien avec le lycée Kamiyama.

— Je m'en doutais..., répondit Satoshi. — Je m'en doutais. Je suis plus indulgent que toi, mais même si on avait tout ignoré durant cette Coupe Hoshigaya, je doute que les choses seraient revenues comme avant. Si c'est extérieur à l'école, on ne peut rien y faire.

En y repensant, Satoshi m'avait dit quelque chose juste après le départ de la course. « Ne prends pas tout sur toi. Après tout, tu n'es responsable de rien », quelque chose du genre.

— Comment tu l'as su ?

Il relâcha ses épaules tout en tenant habilement le guidon du vélo.

— Aucune raison particulière. Je me suis juste dit qu'il n'arrive jamais rien aux nouveaux tout de suite après leur entrée. Et puis on a croisé Ôhinata plusieurs fois hors du campus.

Il regarda droit devant lui et ajouta :

— Et par-dessus tout, on reste des lycéens. On ne peut pas tendre la main au-delà de l'école. On ne pouvait rien faire dès le départ, Houtarou.

Était-ce vraiment vrai ?

En pratique, ce qu'il disait tenait la route. Au collège, Kaburaya représentait pour nous la totalité du monde visible. Maintenant que nous étions au lycée, tout ce qui dépassait Kamiyama nous échappait encore.

Mais était-ce vraiment tout ? Si nous passions notre année de première sans encombre, nous quitterions finalement le lycée Kamiyama par la suite. Si nous continuions ainsi durant six ans, nous quitterions même l'univers scolaire tout entier. Et si nous persistions à croire que nous ne pouvions rien atteindre au-delà de l'école, alors, un jour, nous serions projetés dans un désert inconnu, incapables de nous orienter tandis que le soleil déclinerait.

Il se trompait probablement.

Tout comme Chitanda avait déjà pris part à des affaires ancrées dans la société, tout comme ma sœur parcourait le monde, on devrait pouvoir étendre sa portée n'importe où. La seule barrière était de savoir si l'on en avait la volonté.

Moi, adepte de la voie de l'économie d'énergie, je ne l'avais pas. Mais, à cet instant, une trace minuscule, mais bien présente semblait reposer au fond de mon cœur.

Chitanda m'avait dit que si Ôhinata souffrait vraiment de quelque chose, elle voulait que je l'aide. Je lui avais répondu que je le ferais. Et pourtant, je n'avais rien accompli. Je pouvais invoquer mille excuses. Avant tout, une fois le malentendu dissipé, le reste dépendait d'Ôhinata. Aller plus loin aurait relevé de l'ingérence.

Mais si, lorsque je me disais « je ne dois pas m'en mêler », je pensais en réalité « ce genre de choses est pénible, j'ai la flemme de m'en mêler » ? Plutôt que d'être une question de capacité, n'étais-je pas simplement en train de mépriser ses sentiments et de l'abandonner ?

...J'étais si fatigué. Mes pensées n'arrivaient plus à se rassembler. Sans répondre aux paroles d'encouragement de Satoshi, je finis par laisser échapper une question qui flottait encore dans un coin de ma tête.

— Satoshi. Tu te souviens avoir déjà entendu le nom *Sonoko Sôda* ?

Mais je l'avais dit bien trop doucement.

— Hein ? Qu'est-ce que t'as dit ?

— ...Non, rien.

Aussi effrayée qu'ait été Ôhinata à l'idée que son « amie » puisse être démasquée, il devait bien y avoir eu un élément déclencheur : un instant où elle aurait laissé échapper ce nom par accident.

En y réfléchissant, je ne me rappelais qu'un seul moment où Chitanda avait prononcé clairement ce nom devant Ôhinata : lorsqu'elle avait évoqué « Sôda » en expliquant comment elle avait trouvé mon adresse dans un vieil album de classe. N'est-ce pas dès cet instant qu'Ôhinata avait commencé à craindre Chitanda, en apprenant qu'elle connaissait quelqu'un portant ce nom ?

Sans le prénom *Sonoko*, elle aurait pu croire à une simple homonymie. Quand je discutais avec elle, Ôhinata avait dit *sonoko* une fois, avant de se corriger immédiatement en *anoko*². Cela avait pu résonner comme un prénom, et semer la panique.

Ce n'était qu'une supposition, ne reposant sur rien de concret. Je devrais le confirmer auprès de Chitanda. Et pourtant, si je n'avais même pas la résolution de vouloir aider Ôhinata, avais-je seulement le droit de poser la question ?

Nous approchions de la sortie du sanctuaire, sous l'ombre du large torii. Satoshi remit pied sur son VTT.

— À partir d'ici, c'est de nouveau un événement officiel de l'école. Assure-toi de courir correctement.

J'acquiesçai et le regardai s'éloigner en pédalant. Puis je me mis en mouvement à mon tour, accélérant graduellement avant de regagner le parcours de la Coupe Hoshigaya. Tous les élèves de première devaient déjà avoir terminé.

Autour de moi, je ne voyais que des seconde. En levant les yeux, j'aperçus le blanc de l'hôpital Rengô. Juste après, le lycée Kamiyama devrait commencer à apparaître.

Un souffle de vent me fit tourner la tête en arrière, mais parmi la cohorte de seconde épuisés, je ne vis pas le visage hâlé et souriant que je cherchais.

² *Sonoko* et *anoko* signifient tous deux « cette personne-là », mais peuvent également sonner comme un prénom féminin. Cela explique l'association involontaire faite par Ôhinata.

Quant à savoir à quelle distance elle se trouvait désormais, plus personne n'était en mesure de l'estimer.

Postface

Bien le bonjour en cet après-midi. Ici Honobu Yonezawa.

J'ai eu l'inspiration d'écrire ce volume après avoir découvert le livre de Michael Z. Lewin intitulé *Type-A Girl*, même si ce n'est que son titre japonais. Plus précisément, l'ouvrage s'appelle en réalité *Ask the Right Question*.

En voyant d'abord le titre japonais, je me suis demandé : « De quoi cela peut-il bien parler ? », et le mystère que j'avais imaginé à partir de là est devenu la base de ce volume. (Pour être honnête, le roman s'est révélé complètement différent de ce que j'avais imaginé. Il n'en restait pas moins une excellente lecture.)

J'avais également en tête *Marche ou crève* (*The Long Walk*) de Stephen King lors de la conception de ce livre. Quand je l'avais lu, il y a longtemps, il m'avait tant effrayé et marqué que je n'avais pas pu le poser, alors il était sans doute naturel qu'il continue de flotter quelque part dans mon esprit en écrivant ce volume.

J'ai toutefois réalisé dès le départ qu'il existait une différence décisive entre son livre et le mien.

Dans *Marche ou crève*, le protagoniste marche accompagné.

Dans ce livre, le protagoniste marche seul.

Il ne pouvait pas en être autrement. Dans le cadre de l'épreuve du marathon, il lui était impossible d'aligner parfaitement son rythme sur celui des autres.

Je souhaite à présent que l'histoire du « Club de Littérature Classique » puisse vous parvenir encore la prochaine fois.

Merci beaucoup.

Avril 2012

Honobu Yonezawa

Note du traducteur

Estimer La Distance Entre Deux Personnes (ふたりの距離の概算)

Le titre de ce volume suggère une tentative presque vaine : celle de mesurer quelque chose qui ne se laisse pas enfermer dans des chiffres. La distance entre deux personnes n'est pas seulement une affaire de kilomètres, mais de regards manqués, de décisions différées, de mots que l'on n'ose pas dire. On peut l'estimer, tout au plus, sans jamais être certain de sa véritable étendue. Tout au long du récit, Oreki observe les autres avancer, parfois courageusement, parfois en reculant. Certains affrontent ce qui les séparait et continuent de le faire (Ibara et Satoshi), d'autres laissent les choses suivre leur cours, sans heurts mais sans résolution (Chitanda et Ôhinata). Ôhinata incarne peut-être le plus clairement cette distance mouvante : proche, familière, lumineuse, et pourtant insaisissable. Elle est là, puis déjà ailleurs finalement.

La course qui structure le volume donne une forme concrète à cette idée. On progresse ensemble, on partage un même effort, mais pendant la course, chacun à son rythme avec des dynamiques qui s'entrecroisent et à l'arrivée, les positions ont changé. Ce que l'on croyait fixe ne l'est plus. Lorsque Oreki se retourne à la fin, cherchant un visage familier parmi la foule, il comprend que quelque chose s'est déplacé de manière imperceptible. La distance n'a pas été creusée par un conflit, mais par le temps lui-même. Estimer la distance entre deux personnes, c'est accepter que certaines séparations ne soient ni tragiques ni définitives, mais simplement impossibles à mesurer. À la fin, il ne reste plus qu'une certitude : cette distance existe, elle a changé, et désormais, plus personne n'est vraiment capable d'en donner l'estimation.

Le passé passe à côté (It walks by past)

Le sous-titre anglais *It walks by past* semble faire écho, de manière discrète mais assumée, au roman policier classique *It Walks by Night* (1930) de John Dickson Carr, mais de manière littéraire et non narratif. Là où le titre original évoque une présence inquiétante qui rôde dans l'ombre, Yonezawa remplace *night* par *past*, détournant volontairement l'expression de toute tension dramatique et jouant sur l'ambiguïté du terme *past*, qui désigne à la fois le passé et le fait de « passer à côté ». Ici, le passé ne hante et ne menace pas frontalement : il passe simplement à côté, presque sans être remarqué mais tout en demeurant pesant. Cette idée traverse l'ensemble du volume.

Les personnages avancent, courent, prennent des décisions, tandis que des événements passés, des sentiments non exprimés ou des occasions manquées les accompagnent silencieusement, sans jamais être affrontés de front. Le passé ne bloque pas leur progression, mais il marche à côté d'eux, influençant leurs trajectoires de manière diffuse.

It walks by past évoque un temps qui ne se referme pas brutalement, mais qui glisse : un passé qui « passe à côté », comme un passant que l'on croise sans l'arrêter, laissant derrière lui des distances nouvelles, difficiles à nommer et impossibles à mesurer avec certitude.



**Traduction par des
fans pour des fans.**

Interdit à la vente !

**Veuillez acheter la série
une fois licenciée
en France pour
soutenir l'auteur.**



1ère édition japonaise

米澤穂信

ふたりの
距離の
概算



The background of the book cover is a photograph of a street scene. On the left, there is a light-colored, textured wall. A dark, vertical metal post, possibly a lamp post or signpost, runs down the center-left. A large, curved, light-colored object, resembling a large bowl or a piece of art, is attached to the post. In the background, there are trees and buildings under a clear sky.

米澤穂信

Honobu Yonezawa

2ème édition japonaise

ふたりの 距離の 概算

It walks by past

ふたりの距離の概算

It walks by past
Honobu Yonezawa

米澤穂信

よ
23-5

米澤穂信



ふたりの距離の概算

角川文庫

Édition limitée japonaise



J-Lit

Édition indonésienne

APPROXIMATING THE DISTANCE BETWEEN TWO PEOPLE

ふたりの距離の概算



YONEZAWA HONOBU

Buku kelima seri Hyouka

УОЛЕНА
ХОЛОВА

Édition vietnamienne

VŨ ĐỨC
Y HỒNG
Đ / c b

KHOẢNG CÁCH GIỮA HAI NGƯỜI

